

JOHN VERCHER

SANCTUARY

« Une histoire puissante, peuplée de personnages forts
et à multiples facettes »

THE GUARDIAN

« Un roman poignant sur l'identité, la famille, l'amitié
et la masculinité – et tous les dangers qui en découlent. »

BOOKLIST



Né d'un père noir inconnu, Bobby s'est toujours fait passer pour Blanc. Un soir d'hiver, il retrouve enfin Aaron, son meilleur ami, qui a passé trois ans en prison pour trafic de stupéfiants. Mais les retrouvailles tournent au drame : Aaron agresse sauvagement un jeune Noir, rendant Bobby complice d'un meurtre raciste.

Dès lors, la vie de Bobby bascule dans la tragédie. Il fuit la police qui enquête sur ce crime ; il fuit Aaron devenu son ennemi ; il fuit sa propre identité qu'il ne peut révéler...

Dans ce roman à la crédibilité glaçante, John Vercher rappelle qu'aux États-Unis les tensions raciales traversent toutes les classes sociales. Entre secrets, violence et obsession, *Sangs mêlés* raconte une expérience identitaire bouleversante.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR CLÉMENT BAUDE

EQUINOX



les arènes



UN LIVRE A
LE MÊME PRIX
PARTOUT

OceanofPDF.com

John Vercher est l'auteur de deux essais sur la race, l'identité et l'éducation. Il vit dans la région de Philadelphie avec sa femme et leurs deux fils.



OceanofPDF.com

EQUINOX



les arènes

TROUVER DU SENS AU CHAOS



OceanofPDF.com

SANGS MÊLÉS

OceanofPDF.com

SANGS MÊLÉS

JOHN VERCHER

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clément Baude

EQUINOX

A small, stylized graphic element located directly beneath the word "EQUINOX". It appears to be a dark, curved shape, possibly representing a horizon or a stylized letter.



les arènes

OceanofPDF.com

*À Michelle, J.-J. et Miles.
Vous êtes tout pour moi.*

OceanofPDF.com

1.

Mars 1995

Les bennes à ordures puaient la nourriture en décomposition et la bière éventée. Les réverbères éclairaient les flocons de neige qui planaient dans l'air figé, comme autant de lucioles prises au piège. Bobby, les poumons raidis par le froid, commençait à avoir du mal à respirer. Il cala sa cigarette sur son oreille, prit une dose de son inhalateur, craqua enfin l'allumette. Le soufre lui piqua le nez et le fit pleurer. Il se frotta les yeux et vit, à travers la clôture qui entourait la plate-forme de déchargement, qu'il y avait quelqu'un de l'autre côté.

« Bon sang, c'est qui ? » demanda Bobby à Luis.

Ce dernier haussa les épaules. Bobby se rapprocha et passa ses doigts à travers le grillage. Un type blanc, massif, était assis sur le rebord du plateau d'un pick-up garé dans la pénombre, entre les réverbères. Il tenait ses genoux calés contre son torse. Bobby et Luis échangèrent des coups d'œil nerveux. Bobby tâta la liasse de billets dans sa poche et observa rapidement Luis. Le friturier maigrichon était beaucoup plus petit que lui et pesait facilement dix kilos de moins. Il ne serait d'aucune aide si le type décidait de passer à l'action.

« Tu veux qu'on retourne à l'intérieur par-devant ? demanda-t-il à Luis.

– Non, je suis garé ici. C'est bon, mec, fais pas ta fiote. »

Bobby lui fit un doigt d'honneur. *Merde, si lui n'a pas peur...* Il poussa le portail, qui s'entrouvrit. L'homme leva soudainement la tête et sauta du plateau de son pick-up. Bobby et Luis s'arrêtèrent une seconde puis continuèrent leur chemin, gardant leurs distances tout en essayant de faire croire le contraire. *Ne montre pas que t'as peur, mais ne le regarde pas non*

plus. Il adressa au type un petit hochement de tête et, du coin de l'œil, le vit lever les mains, un peu perdu. Ils pressèrent le pas.

« Yo, Bobby, dit l'inconnu. Où tu vas comme ça ? »

Bobby s'arrêta net. Lorsqu'il se retourna, il resta bouche bée, sa cigarette collée sur sa lèvre. Aaron s'était entièrement rasé le crâne. Ses bras blancs étaient couverts de tatouages, mais on n'en distinguait pas les motifs dans la nuit. Il alluma son briquet et la flamme illumina son visage, dévoilant des traces de violences. Une balafre en relief soulignait un œil, une autre sur la lèvre s'incurvait vers le nez. Bobby voulut regarder ailleurs, mais au lieu de ça il plissa les yeux pour mieux voir. Aaron referma son briquet, se replongeant dans l'obscurité.

« Oh, putain ! s'écria Bobby. Regardez-moi ce bâtard qui a fait de la muscu. »

Aaron se fendit d'un grand sourire ultra-blanc. Surpris, Bobby eut un mouvement de recul. Aaron modéra son sourire et ses lèvres recouvrirent ses dents.

« Ramène tes petites fesses », dit-il.

Il ouvrit les bras et Bobby s'abandonna à l'accolade virile. Il eut beau lui donner deux grandes tapes dans le dos pour qu'il le lâche, Aaron ne fit que serrer plus fort. Il empestait la bière et la sueur. Au moment où Bobby recula, Aaron l'embrassa sur le crâne. Bobby put enfin se détacher et Aaron le regarda droit dans les yeux.

« Tu m'as manqué, vieux.

– OK, OK, dit Bobby en le repoussant tout en riant. Lâche-moi, espèce de pédé !

– Oh, ta gueule ! »

Aaron lui donna une bourrade amicale. Bobby observa le sourire sans enthousiasme d'Aaron et repensa aussitôt à leur première rencontre au parloir. *Imbécile*. Il allait s'excuser quand Luis l'appela depuis la portière ouverte de sa voiture.

« Bobby ! On se voit demain ? »

Il lui fit signe de s'en aller. Luis maugréa et s'installa au volant. Aaron regagna d'un pas hésitant son pick-up, dont le plateau contenait deux packs de six bières, l'un vide et l'autre à moitié plein. Il s'assit sur le rebord et

enfonça le bout de sa botte dans la neige. Bobby s'assit à côté de lui. La voiture de Luis s'éloigna.

« Tu traînes avec les métèques, maintenant ?

– Luis ? T'inquiète, répondit Bobby en lui donnant un petit coup de coude dans le bras. Il fait partie de ceux qui sont bien.

– Hmm. »

Bobby ne souriait plus. Aaron lui fit un clin d'œil et lui donna à son tour un coup de coude.

« Trois ans ! s'exclama Bobby avant de lui donner une grande tape sur l'épaule. Putain, vieux, je suis content de te voir. »

Aaron rit et saisit une bière. Il la tendit à Bobby.

« Toujours pas ? » demanda-t-il. Bobby secoua la tête. « T'as l'âge, maintenant, et on n'a même pas eu l'occasion de fêter ça.

– Je suis clean. Tu le sais bien.

– Allez, une petite bière, ça va pas te tuer. Trois ans, tu l'as dit toi-même. C'est pas tous les jours que je sors de prison !

– C'est la dernière fois, j'espère.

– Exactement. Alors bois-en une avec moi, tu veux ? Et puis l'alcoolisme, c'est pas génétique.

– T'es débile ou quoi ? Bien sûr que si.

– Sérieux ? Première nouvelle. »

Aaron siffla sa bière et envoya la bouteille vide à l'autre bout du parking, où elle se brisa en mille morceaux sonores. Dans la lumière du réverbère, Bobby étudia son visage. Son nez donnait l'impression d'avoir été cassé plusieurs fois, et la cicatrice sous l'œil, enflée, semblait avoir été recousue avec du barbelé. Sur ce visage, on voyait autre chose que les dégâts physiques. Un vernis de tristesse, de sourires douloureux et faux. Aaron se mit à gratter l'étiquette d'une autre bouteille. Bobby lui posa la main sur l'épaule.

« Tout va bien, petit gars ?

– J'ai pas l'air ? »

Nouveau sourire crispé.

« Euh... Plus ou moins. » Bobby tapota le flanc du pick-up. « Au fait, c'est un vrai bijou !

– Mon vieux me l'a gardé. Un cadeau pour mon retour au bercail.

- Il s’est pas foutu de ta gueule.
- Il m’a dit que je l’avais bien mérité. »

Ils se mirent à rire. Depuis qu’ils se connaissaient, Aaron n’avait jamais mérité grand-chose. Son père, qui travaillait dans une banque d’investissement, était un des donateurs les plus importants lors des campagnes électorales locales. Le père et le fils en avaient bien profité. Les PV pour excès de vitesse disparaissaient et les arrestations pour vol de *comics* étaient rayées des tablettes. Ensuite, il y avait eu détention de drogue avec intention de la revendre. Une fois, puis deux, puis trois. Et Aaron avait ouvert sa gueule devant le juge. Il avait écopé d’une longue peine, une peine difficile. Qui n’avait duré que trois ans au final. Faire partie du club avait ses avantages.

« Écoute, je suis content de te voir, mais on se les gèle méchamment, ici. Viens, on bouge. Et passe-moi les clés. T’es déjà déchiré.

– Encore deux petites minutes, d’accord ? quémанда Aaron. Je suis resté en cabane plus de mille jours. Alors sentir tout cet air, là, ça me fait du bien. Même quand ils nous laissaient aller dans la cour, l’air n’était pas le même. Comme si, en franchissant la clôture, il se viciait. »

Il chassa un peu de la neige tombée sur la rambarde du plateau.

« J’avais l’impression d’être dans un cercueil en venant ici. Tu le veux ? Je te le laisse. »

Parmi les types de la cuisine, certains effectuaient des travaux d’intérêt général ou étaient en liberté conditionnelle. Russell, le patron, avait lui aussi connu la taule dans sa jeunesse. Il racontait souvent son histoire, comment il s’était débrouillé, comment il s’en était sorti, comment il ne les laisserait pas faire deux fois les mêmes erreurs.

« Vous devez comprendre que ce système est fait pour que les Noirs y restent. Une fois que vous avez cette étiquette-là sur le dos, cette odeur de prison qui vous colle à la peau... C’est cuit. Surtout avec votre tête. Ils trouveront n’importe quelle bonne raison de vous renvoyer là-bas. Tu peux pas payer tes frais d’avocat parce que, avec ton boulot de balayeur d’immeuble, tu gagnes que le salaire minimum ? Hop, t’y retournes. Tu te fais choper en train de traîner avec un de tes potes au casier bien rempli ? Hop, t’y retournes. En tant que jeunes Noirs, vous avez une chance infime de vous en sortir. Les gens vous parleront de responsabilité, vous

expliqueront que vous n'avez aucun sens de ça. Que vous êtes faits pour cette vie-là. Si vous y retournez sans cesse, ça finira peut-être par être le cas. Si vous restez en taule assez longtemps, si les trucs qui vous arrivent sont assez graves, si vous ne savez pas quoi foutre dehors, même si vous vous racontez autre chose, comme quoi jamais de la vie vous n'y retournerez, la prison sera devenue votre unique maison. »

Bobby n'y avait jamais cru, à cette histoire de système conçu pour les détruire. Pourtant, invariablement, les flics débarquaient et venaient coffrer un des petits protégés de Russell, qui se retrouvait comme un imbécile sur le seuil de sa porte, consterné. Alors, en regardant Aaron se ronger les ongles, il repensa à cette théorie. Sa peine n'avait pas été longue et avant la prison il avait eu la vie facile. C'était l'époque où toutes ses emmerdes se réglaient par un simple coup de fil de son père aux bonnes personnes. Peut-être que maintenant, de retour dans le monde, Aaron s'apercevait qu'il s'était habitué à l'air vicié de la prison. Peut-être que ce monde-là, d'une certaine manière, le rassurait plus que celui-ci. Ça paraissait totalement irrationnel, et pourtant...

Bobby arrêta d'y penser et tendit la main pour prendre les clés. Ils montèrent dans le pick-up. En ajustant son siège, sa main frôla quelque chose de rugueux. C'était une brique, abîmée sur les bords.

« T'as pris des cours de maçonnerie en taule ? » Bobby força un rire mais Aaron ne souriait pas. Il lui prit la brique des mains et la reposa à côté des bières. « Sérieusement. Qu'est-ce que ça fait là ?

– Tu te souviens de la petite batte que je trimballais toujours sous mon siège en cas de galère ? »

Bobby fit signe que oui.

« J'ai trouvé un tas de briques abîmées près des ordures devant la prison, continua Aaron. Alors j'en ai pris une. Tout le monde n'est pas aussi heureux que toi de me revoir, tu sais.

– C'est bon, j'ai compris. Enfin, je crois. Mais... une brique ?

– En attendant d'avoir un flingue.

– OK, Musclor. »

Bobby rit, mais Aaron demeura silencieux. Ils fermèrent les portières et Bobby démarra. Aaron se recroquevilla. L'espace exigu de la cabine l'y

obligeait. Malgré sa nouvelle carrure, sa peau tatouée et ses cicatrices, c'était une boule d'angoisse. Il avait peur.

« Attends, tu parlais sérieusement là ? T'es sûr que ça va ? »

Aaron tendit la main vers l'autoradio et Bobby sentit ses oreilles se crispier. Il se préparait à subir le hip-hop à grosses basses qu'Aaron adorait lui infliger sur le chemin du lycée. Au lieu de quoi ce fut de la musique classique. Aaron arrêta de se ronger les ongles et s'installa confortablement au fond du siège. Bobby lui jeta un petit regard en coin et Aaron éclata de rire.

« OK, OK.

– Écoute, s'il y a un truc dont tu veux me parler...

– Détends-toi. Il y a une explication, je te jure, dit Aaron.

– J'ai hâte de l'entendre. »

Bobby quitta le parking et prit McKnight Road. Sur la chaussée, la fine couche de neige ondulait derrière les voitures comme autant de serpents fantômes, et avec la chaleur du dégivreur les essuie-glaces raclaient le pare-brise en couinant. Ils s'arrêtèrent à un feu rouge. Le morceau de musique classique se termina et la radio publique diffusa un bulletin d'informations.

« J'en ai marre de ce procès, dit Bobby. J'ai pas la télé et je suis quand même obligé de me le taper. » Aaron lâcha un petit rire mais il gardait les yeux rivés sur sa vitre. « Franchement, reprit Bobby, tu devrais entendre les mecs en cuisine... Ils jurent qu'il n'est pas coupable. Comme s'ils allaient gagner quelque chose s'il était reconnu innocent. C'est dingue. » Il regarda Aaron, guettant une réaction. En vain. « Ah, *maintenant* tu te tais ? T'as intérêt à me dire quelque chose, parce que j'ai l'impression que tu vas péter un plomb d'une minute à l'autre et me tuer, genre le colonel Moutarde, avec une brique, dans le pick-up.

– Tu crois vraiment que je te ferais du mal ?

– Mais non, je plaisante. Enfin... plus ou moins. T'es déjà bourré, ce qui ne me dérange pas, t'as carrément raison en vrai, mais on est en train d'écouter ta vieille musique toute triste, t'as des bras aussi gros que mes jambes et tu parles plus comme avant. Et puis merde, vieux, je sais pas quoi penser.

– Je parlais comment, avant ?

– Arrête. Ton pseudo-truc de Noir. Tu sais bien.

– Oui, je sais bien », dit-il. Il soupira longuement. « OK, bon, la musique. Dès que je suis arrivé en taule, on m’a refile la bibliothèque. Tu te souviens comme j’étais tout maigre à l’époque. Après... »

Il s’interrompt et Bobby détacha les yeux de la route pour le regarder. Les phares d’une voiture en face éclairèrent son visage. Ses yeux mouillés luisaient.

« Après ce qui s’était passé, ils ont pensé que je serais plus en sécurité si je bossais là-bas. Il y avait un coin où on pouvait écouter des CD. Mais que du classique. Rien d’agressif. Pas de metal. Évidemment pas de rap. Et puis j’ai lu dans un des livres, là-bas...

– Ils ont réussi à te faire lire ? Finalement, ç’a peut-être été une bonne expérience pour toi », dit Bobby en lui donnant une tape sur l’épaule.

Aaron resta de marbre et Bobby se racla la gorge.

« J’ai appris que cette saloperie de rap avait provoqué des émeutes, la première fois que ç’a été diffusé. C’est fou, non ? »

Quelque chose de nouveau dans sa voix, une fêlure presque imperceptible, une légère hésitation, fit que Bobby n’aima pas la tournure que prenait cette histoire. Il acquiesça pour répondre à la question d’Aaron mais regrettait déjà le silence dont il venait juste de se plaindre.

« Qu’est-ce que je pouvais faire ? continua Aaron. J’étais qu’un gamin et je chiais dans mon froc. Je ne dormais jamais, et même quand je tombais de fatigue, n’importe quel petit bruit me réveillait en sursaut. Alors je me suis trouvé un coin dans la bibliothèque et j’écoutais la musique sans arrêt, jusqu’à ce que je doive réintégrer ma cellule. J’attendais la fin de la semaine, quand je te verrais. » Il recommença à s’agiter nerveusement et ouvrit une autre bière, engloutie en cinq gorgées. « J’ai pas mis longtemps à connaître par cœur les mouvements des œuvres. Dix mille répétitions, peut-être le double. J’ai commencé par fredonner les airs tout seul pour m’endormir. La première nuit où ç’a marché, où j’ai eu ma première heure de sommeil tranquille, c’était la veille de ta visite. » Il s’interrompt. Il tordit ses mains autour de la bière comme une serpillière mouillée. « La première fois, ç’a été des coups. C’est ce qui m’a permis d’obtenir la corvée de bibliothèque. La veille de ta visite, Bobby, j’ai essayé de me battre contre lui, je te jure, mais il était trop fort. Il m’a éclaté la tête contre le mur et mon corps a arrêté de coopérer. En tout cas avec moi. Tout ce que j’ai pu faire,

c'est jouer la musique assez fort dans ma tête pour étouffer les bruits. Ça n'a pas marché.

« Par contre, à l'infirmerie, après, ça a marché. Pendant qu'ils me recousaient, mon cerveau essayait tout le temps de me faire revivre ce qu'il m'avait infligé, de me répéter ce qu'il m'avait dit, comme quoi c'était que le début, que les autres prendraient leur tour maintenant qu'il m'avait dépucelé. Alors je fredonnais pendant que la toubib me recousait. Je me souviens de son regard, elle avait l'air de se demander comment je pouvais encore fredonner après tout ça. Ç'a été la seule chose qui m'a empêché de m'ouvrir les veines avec les quelques dents qui me restaient. »

Bobby s'agrippa au volant et cligna des yeux pour en atténuer la brûlure. Il n'arrivait pas à chasser l'image atroce du viol subi par Aaron. Il repensa à lui derrière la vitre, au parloir, quelques heures après l'incident, et il comprenait désormais pourquoi Aaron n'avait plus jamais voulu qu'il revienne. On lui avait cassé bien plus que la figure.

« Aaron. Je suis vraiment désolé pour toi.

– C'est toi qui m'as envoyé en taule, peut-être ? »

Bobby fit signe que non.

« Dans ce cas, t'as pas à être désolé. »

Aaron se tourna de nouveau vers la vitre. Bobby approcha une main de l'épaule de son ami, puis la retira, sans s'expliquer la raison de ces deux gestes.

« Ce qui est con, c'est qu'y avait pas de *comics* à la bibliothèque, reprit Aaron en rotant après s'être tapé la joue. Va falloir que tu me rancardes sur plein de trucs. Mais ils m'ont gardé, là-bas, et j'ai énormément lu. Au début, que des romans. N'importe quoi pour me vider la tête, tu comprends ? Après, j'ai eu des devoirs. J'ai dû me mettre à lire des trucs sur la langue, l'histoire mondiale, des tas de choses.

– Des devoirs ? Comment ça ?

– Ton nom de famille signifie “celui qui a la peau mate” en sicilien. Tu savais ? »

Mais de quoi il parle ? Qui lui donnait des devoirs ?

Aaron ouvrit sa dernière bière. Bobby accéléra. Le pick-up dépassa le quartier de Duquesne et Bobby jeta un coup d'œil de l'autre côté du fleuve, en direction du funiculaire. Les rails étaient éclairés de part et d'autre par

une rangée d'ampoules blanches. Rien de tout cela ne collait. Il avait imaginé mille fois le jour où Aaron sortirait, et ça avait toujours donné autre chose. Ils reprendraient tout de suite leurs anciennes habitudes. Lui se moquerait des DC Comics. Aaron se moquerait des Marvel. Ils se repaîtraient de leur haine commune d'Image. Bobby chambrerait Aaron sur ses goûts musicaux merdiques. Aaron se foutrait des fringues merdiques de Bobby. Ils compareraient leurs deux familles merdiques. Ils repartiraient trois ans en arrière. Le bonheur instantané – ajoutez simplement de l'eau.

Ils plaisantaient, ils rigolaient, mais ça sonnait creux et faux. Aaron avait changé et ce n'était pas que la transformation physique, la musculation. Ça, ça pouvait se comprendre. Non, au-delà même de la musique, des tatouages et de son langage, une ombre planait, qui obscurcissait la lumière irradiant de lui auparavant. Ses sourires étaient crispés. Comme s'ils lui étaient interdits, à présent. Bobby allait devoir changer ça. Peu importe ce qui lui était arrivé, son meilleur ami était de retour. Aaron avait encore besoin de son aide, mais pas comme quand ils étaient gamins. Cette fois, c'était différent. Bobby ne savait pas s'il parviendrait à atténuer le malaise.

Ils arrivèrent dans Forbes Avenue. La cathédrale du Savoir se dressait tel un lointain phare.

« Où est-ce qu'on va, au fait ? demanda Bobby.

– Ah oui, merde, North Oakland. Je dois voir quelqu'un ce soir.

– À peine sorti et tu remets ça ?

– Non, c'est pas ce que tu crois. J'ai promis que je ferais attention à cette personne. Que je resterais un moment avec elle.

– J'ai compris. Traîner avec ma mère et moi à Homewood, c'est la honte. Je te concède qu'une cellule de prison, en comparaison, c'est un cinq étoiles. »

Aaron rit.

« Donc qu'est-ce que tu veux faire, vieux ? reprit Bobby. On n'est pas obligés d'y aller tout de suite, si ? Tu sors de taule !

– Je crève la dalle. Oh, et puis merde. Allez, on va chez cette saloperie d'O. »

Bobby poussa un gémissement désespéré. Aaron savait qu'il détestait l'Original Hot Dog Shop, le seul endroit ouvert après la fermeture des bars. Les étudiants bourrés et les gangs des quartiers voisins allaient y acheter de

l'alcool, des pizzas à cinq dollars et des sachets de frites huileuses plus gros qu'eux. Mais ce soir-là, les rues de North Oakland étaient presque désertes. Les étudiants étaient rentrés pour les vacances de printemps. C'était bien le dernier endroit où Bobby avait envie d'aller, mais Aaron semblait tellement content. Il avait toujours adoré y manger, surtout quand il était ivre, ce qui était présentement le cas, et Bobby imagina le bonheur que ce devait être pour lui, ce jour-là en particulier.

« Fais chier. D'accord.

– Vraiment ?

– Je sais que je vais le regretter, mais OK, on y va. Tu l'as dit toi-même, combien de fois est-ce que je verrai mon meilleur pote sortir de prison ? Par contre, avec leurs frites, tu vas dire adieu à ta nouvelle silhouette de petite fille.

– Mortel », dit-il. Son sourire était maintenant immense, ses yeux brillaient.

Bobby se gara dans Bouquet Street, près du carrefour où se trouvait l'O. L'enseigne au néon éclairait le pick-up et les baignait tous deux d'une lueur rouge. Aaron ouvrit sa portière. Bobby ne bougea pas.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda Aaron.

– Je me les gèle. Va chercher ce que tu veux, moi je reste ici avec le moteur allumé.

– OK. Pendant que j'y suis, je vais voir s'ils n'ont pas des tampons pour ta petite chatte.

– Oh, va te faire foutre ! lâcha Bobby dans un rire forcé avant de couper le moteur.

– Je préfère ça. »

À l'intérieur, ça sentait rien de bon. Il avait beau vouloir faire plaisir à Aaron, son sixième sens se réveilla et il eut encore plus envie de retourner dans le pick-up. Soudain, il comprit pourquoi. Deux jeunes Noirs étaient assis à une table près du comptoir. L'un avait la tête baissée et l'air ivre mort, une bouteille presque vide près du coude. Il portait un bonnet en laine et une grosse chemise de bûcheron bleus. Bobby ne connaissait que trop bien cet uniforme à Homewood ; il eut aussitôt la bouche sèche. L'autre garçon s'empiffrait de frites et buvait du soda dans un immense gobelet en plastique. Pas de couleurs sur lui. Juste un sweat-shirt beige à capuche

doublée et un jean bleu foncé. Il semblait plus jeune que Bobby et Aaron et les regarda fixement dès qu'ils entrèrent. Sous les néons, Bobby vit alors clairement, pour la première fois ce soir-là, ce que le jeune avait vu à n'en pas douter lui aussi. Les tatouages d'Aaron. Un double éclair sur les épaules. Un aigle nazi à la jonction des clavicules. Des toiles d'araignée aux coudes.

« Bordel », marmonna Bobby.

Il se trouvait derrière Aaron lorsqu'il commanda et entendit le gamin lâcher dans un soupir de dégoût :

« Il y a deux petites merdes dans la place ce soir. »

Bobby fit mine de ne pas avoir entendu et jeta ce qu'il pensait être un coup d'œil discret par-dessus son épaule. Avant qu'il ait le temps de tourner la tête, le jeune croisa son regard.

« Oui, tu m'as bien compris », dit-il.

Bobby observait le dos massif d'Aaron, qui soit n'avait pas entendu, soit s'en foutait. Il poursuivait sa commande.

« Où est-ce que tu t'es fait tes toiles d'araignée, hein ? lui lança alors le gamin. En taule, c'est ça ? Tu dois être un vrai bonhomme ! »

Aaron se retourna vers Bobby et sourit.

Ne souris pas, je t'en prie, ne souris pas. Pourquoi est-ce que tu souris, putain ?

Du plat de la main, Aaron lui donna une grande tape sur le ventre.

« Il faut que j'aille pisser, dit-il. Je reviens.

– Quoi ? Non. Reste, reste, reste... »

Mais Aaron s'éloigna. Derrière le comptoir, le vieux vendeur fourra des frites molles dans un sachet blanc jusqu'à ne plus pouvoir le refermer, le constellant de taches de gras luisantes. Bobby vérifia si le jeune le regardait toujours. C'était le cas. Son copain était encore à moitié dans les vapes à côté de lui, mais il finit par s'animer. Aaron revint des toilettes pile au moment où le vendeur faisait glisser la pizza et les frites sur le comptoir.

« On est bons ? On peut y aller, maintenant ? demanda Bobby.

– Quoi ? On mange pas ici ?

– Hein ?

– Relax, dit Aaron. Paie et on y va.

– Très drôle, dit Bobby en tendant son billet.

– Enfoiré de fils de pute », lança le jeune à Aaron qui éclata de rire. Une chaise racla le sol. Le gamin, mince et plus grand qu'Aaron, se retrouva juste derrière eux. Il avait le visage émacié, la peau sur les os. Le cœur de Bobby s'emballa. Il sentait venir ce qu'il connaissait bien, la pression d'une crise d'asthme imminente emplissait tous les creux de son thorax.

« J'ai dit quelque chose de drôle ? » Aaron se retourna, sa commande dans les mains, et leva les yeux. « Quoi ? ajouta le jeune. Je sais ce qu'ils veulent dire, tes tatouages, et non, j'ai pas peur de toi. T'as de la chance que mon pote soit en train de dormir. »

Il mit un coup d'épaule à Aaron. Celui-ci ne broncha pas et lui sourit.

« Excuse-nous, s'il te plaît », dit-il en le contournant, suivi de près par Bobby. *Dieu merci.* Ils se dirigèrent vers la porte.

« C'est bien ce que je pensais, lança le jeune. Cassez-vous d'ici. »

Si près du but. Ils étaient presque dehors. Aaron, qui avait la main sur la poignée, la relâcha pour se tourner vers la salle. Il plaça sa langue sous sa lèvre supérieure et lui adressa un doigt d'honneur, tout en faisant des bruits de singe. Bobby le poussa dehors, mais il entendait déjà des pas derrière eux. Aaron marchait tranquillement. Bobby le poussa une deuxième fois pour le précipiter vers le pick-up. Il se mit à courir, mais ralentit de nouveau pour fourrer une poignée de frites dans sa bouche. La porte du O s'ouvrit en grand et claqua contre le mur.

« T'es un comique, c'est ça ? » cria le jeune en courant dans leur direction. Bobby voulut déguerpir, mais il trébucha sur le trottoir glissant. Le gamin le rattrapa et le saisit par le col de son blouson. Bobby appela Aaron au secours, mais ce dernier courait vers le pick-up. Bobby fut pris de panique devant sa lâcheté soudaine, effrayé à l'idée qu'il le laisse se faire tabasser, ou pire encore. Il réussit à se dégager, fila côté conducteur. Il sauta à l'intérieur et claqua la portière. Le jeune tambourina contre sa vitre. Bobby démarra, prêt à mettre les gaz, quand il se rendit compte qu'Aaron n'était pas là : sur son siège, il n'y avait que le carton à pizza et des frites répandues un peu partout. Quand il leva les yeux, il vit son ami passer devant les phares, se dirigeant vers le jeune Noir. Celui-ci s'éloigna de la vitre de Bobby et fit signe à Aaron d'approcher. Bobby hurla à Aaron d'arrêter. De revenir et de remonter. C'est là qu'il remarqua ce qu'il tenait dans sa main. La brique fit craquer les os du jeune homme qui s'écroula, tel

un pantin dont on aurait sectionné les fils. Bobby entendit la tête heurter le trottoir. Il s'agrippa à la portière, sa respiration embua la vitre. Il recula pour l'essuyer.

Des marques profondes striaient le visage du gamin, sans effusion de sang, jusqu'à ce que sa bouche s'ouvre, béante et muette. Du sang gicla alors de toutes ses plaies. Il se tortillait et ses chaussures pétrissaient la neige. Il gémit, doucement d'abord, puis de plus en plus fort, comme une sirène qui approche. Ses bras tremblaient, il essayait désespérément de se relever. Bobby voulut ouvrir sa portière mais, dans la panique, il l'avait condamnée. Lorsqu'il trouva enfin le bouton, Aaron monta côté passager. Bobby sursauta. Aaron laissa tomber la brique devant lui.

« Allez, allez, allez ! » dit-il.

Il était essoufflé, mais sa voix était calme. Son haleine puait la bière. Bobby avait oublié qu'il avait déjà démarré, et les entrailles du moteur râlèrent au moment où il mit de nouveau le contact. Dès qu'il tourna dans Forbes Avenue, les pneus crissèrent. Aaron lui serra le genou.

« Ralentis. »

Tandis qu'il tendait le cou pour regarder à travers la lunette arrière, Bobby consultait son rétroviseur. Devant le commissariat de police, sur le trottoir d'en face, il y avait souvent un véhicule de patrouille vide comme moyen de dissuasion. Une fois qu'ils l'eurent dépassée, la voiture ne bougea pas. Pas de phares. Pas de sirènes. Bobby jeta un dernier coup d'œil derrière lui et vit la porte de l'Original s'ouvrir. Puis les néons disparurent.

« Putain, Aaron, qu'est-ce que t'as foutu ? »

Son souffle était de plus en plus saccadé, son thorax le piquait, son asthme formait un poumon d'acier autour de ses voies respiratoires. Plus il essayait d'inspirer, plus ça lui était difficile. Il sifflait des bronches. Il fouilla dans la poche de son blouson, trouva son inhalateur, mais le fit tomber par terre. Aaron le ramassa et le lui tendit. Le sang qu'il avait sur les doigts macula la coque en plastique, et Bobby se demanda à qui il appartenait. Il regarda fixement l'inhalateur dans la main d'Aaron, qui remarqua le sang et l'essuya avec son maillot de corps blanc côtelé.

« Merde, dit-il. Désolé. Putain, j'en ai aussi mis sur ton pantalon. »

Lorsqu'il le lui rendit, le champ de vision de Bobby avait déjà commencé à s'assombrir sur les côtés. Il se saisit de l'inhalateur et prit une longue

bouffée. Aaron ouvrit la boîte à gants pour attraper un paquet de cigarettes. Il en donna une à Bobby tout en appuyant sur l'allume-cigare. Bobby l'accepta et la coinça entre ses lèvres sèches.

« Bordel, mec, dit-il, qu'est-ce que t'as foutu ? Qu'est-ce que t'as *foutu* ?
– Tu vas rater le croisement. Là. »

L'allume-cigare était prêt. Ils voulurent le retirer en même temps, mais Aaron laissa Bobby le prendre. Peut-être que s'il le plantait dans la joue d'Aaron, ou encore mieux, dans son œil, là où ça ferait mal, n'importe quoi qui lui permettrait de s'enfuir, il pourrait sauter du pick-up et le laisserait emboutir un poteau pendant qu'il disparaîtrait dans la nuit. Il pourrait se cacher dans la cathédrale Saint-Paul et appeler les flics.

Et leur dire quoi ? Qu'il avait laissé un gamin pour mort et que, au passage, le taré qui avait fait le coup était trop ivre pour quitter tout seul la scène de crime, donc devinez un peu qui l'y avait aidé ? Ils l'arrêteraient, lui aussi, et il finirait par avoir la même tête qu'Aaron le jour où Bobby était allé lui rendre visite. Ou pire encore, il se ferait défoncer le crâne comme le jeune qu'il venait de laisser agonisant sur le trottoir.

Ce gamin. Bordel, c'était le fils de quelqu'un. Dix-huit ans. Dix-neuf, peut-être ? Il ne verrait jamais son prochain anniversaire. Ne verrait d'ailleurs sans doute pas le lendemain.

Bobby imagina la mère du garçon. La police frappant à sa porte pour lui annoncer que quelqu'un avait éclaté la tête de son fils avec une brique et l'avait laissé crever dans la rue. Il pensa à sa propre mère, Isabel, à ses hurlements de douleur, mais il n'entendait que les gémissements du jeune. Les cris imaginaires de sa mère et ceux bien réels du jeune Noir disaient la même chose : « Pourquoi ? »

« Tu l'as loupé », dit Aaron. Bobby retint une larme. « Prends la prochaine à gauche. »

L'allume-cigare tremblait lorsque Bobby l'approcha de sa cigarette. Aaron l'aida. Bobby sentit la chaleur de la spirale orange sur ses lèvres et inhala dès que la cigarette se mit à grésiller. Ses poumons encore raidis par la crise d'asthme, il toussa et faillit s'étouffer. Bonne nouvelle. L'excuse pour les larmes qui roulaient sur ses joues était toute trouvée. Aaron en essuya une avec son pouce calleux. Bobby lui donna une tape.

« Lâche-moi, putain ! »

Aaron leva les mains en l'air en signe de reddition puis reprit délicatement l'allume-cigare. Il alluma sa cigarette et entrouvrit la vitre. Un air froid s'engouffra en même temps que la fumée sortait. Aaron se laissa glisser sur son siège et posa un pied sur le tableau de bord. Il avait peut-être tué un gamin, mais cela ne l'empêchait pas de s'avachir, repu comme après l'amour. Le Aaron que connaissait Bobby, ou plutôt celui qu'il croyait connaître, n'aurait jamais pu coucher avec personne, même en payant. Aaron et son cou de vautour, ses soixante kilos. Aaron avec qui il partageait la passion des *comics*. Son meilleur ami, Aaron le loser. Aaron le Blanc qui se prenait pour un Noir.

Quelque chose avait pris sa place. Son nom. Une pâle copie de sa personnalité. Pas lui. Le crâne rasé et les Rangers aux lacets rouges avaient remplacé le jean baggy et les Adidas. Le cou maigrichon avait disparu dans ses épaules monstrueuses. Chaque fois que Bobby le regardait, il essayait de retrouver le garçon qu'il connaissait avant la prison, espérant que chaque battement de cils le sortirait d'un cauchemar, et qu'il se retrouverait en train de suer sous ses couvertures, blotti sur son canapé. Or il ne vit rien d'autre que le visage écrabouillé du jeune Noir, et son estomac se retourna.

« Prends à droite, dit Aaron.

– Pourquoi ? »

Aaron le regarda d'un air sincèrement perplexe.

« Parce que c'est le chemin de l'appartement, peut-être ?

– Tu te fous de moi, c'est ça ? Tu sais très bien de quoi je parle ! Pourquoi est-ce que tu as fait ça à ce gamin ?

– Pourquoi ? Il t'a agressé et tu me demandes pourquoi ? Combien de fois, Bobby ? » L'expression de son visage changea. « Combien de fois est-ce que tu as dû me défendre contre ces enculés de singes au lycée, Bobby ? Dans les toilettes ? Sur le parking ? Tu t'en souviens ? Tu croyais peut-être que j'allais laisser faire ça ? Parce que c'était à deux doigts.

– Je sais, mais...

– Mais rien du tout. Merde ! C'est toi-même qui me l'as dit mille fois. Tu t'en souviens ? À l'époque je t'écoutais pas, mais j'ai appris ma leçon depuis. »

Il recracha un nuage de fumée et se pencha par-dessus la console, défiant

presque Bobby de le regarder dans les yeux. Il indiqua l'endroit où ils avaient laissé le jeune.

« Ce sont des animaux, Bobby. Et certains animaux méritent d'être éliminés. »

Bobby se sentit rougir. Lorsqu'il braqua le volant pour tourner, une autre rue lui revint en mémoire. Une allée, plus exactement. Celle qui était située juste derrière la maison de son grand-père. Sa première bagarre, qu'il n'oublierait jamais. Une histoire qu'il n'avait jamais racontée à Aaron, ni à personne d'ailleurs. Son visage gardait encore le souvenir de la joue enflammée, de son propre sang au goût du fer dans sa bouche.

Il avait onze ans, à l'époque. Il n'avait encore jamais prononcé le mot « nègre ». Le même jour où sa mère lui avait annoncé qu'il en était un.

2.

Aaron les guida jusqu'à un immeuble délabré de North Oakland. Il ouvrit sa portière, mais Bobby ne bougea pas. Il s'agrippa au volant et posa son front dessus. L'odeur de pizza et de frites grasses emplissait la voiture, ce qui lui donnait encore plus la nausée. Dès qu'Aaron sortirait, il mettrait les gaz, roulerait jusqu'au commissariat, se dénoncerait et dénoncerait Aaron.

Sauf que c'était le pick-up d'Aaron et qu'il avait fui une scène de crime.

J'ai laissé ce gamin crever sur place.

Une larme tomba sur sa jambe, à l'endroit précis où la main d'Aaron avait laissé une trace de sang quand il lui avait serré le genou. Aaron referma sa portière.

« Écoute, je suis désolé, dit-il. Ce n'était pas prévu.

– Tu l'as tué, Aaron. Putain, tu l'as tué.

– Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Il était en train de t'agresser.

– À cause de toi.

– Oh, arrête, mec. C'était rien. Il n'était pas obligé de se ruer sur nous comme ça. »

Le front toujours sur le volant, Bobby tourna la tête vers Aaron et plissa ses yeux hagards.

« Qu'est-ce qui t'a pris ?

– Et s'il avait eu un flingue, Bobby ? Tu y as pensé ?

– C'était un gamin, Aaron. Un petit con, rien de plus.

– Et personne n'en aura rien à foutre. Tu sais quoi, vieux ? Tu me sors les mêmes conneries qu'au lycée. Tu es ingrat, et tu commences à me faire chier. Allez. Prends la bouffe. Je crève la dalle. »

Il sauta et claqua la portière. Bobby tressaillit. Il releva lentement la tête, retrouva une respiration régulière et réfléchit. Comment allait-il expliquer son rôle dans cette affaire ? Ce n'était pas son pick-up, mais Aaron était

ivre. Aaron l'avait forcé. Sauf qu'il n'avait même pas de pistolet, pas de couteau, rien qui puisse convaincre les flics qu'il avait obligé Bobby à l'aider. Aaron toqua à sa vitre et lui lança d'une voix étouffée : « On y va. » Bobby savait qu'il y avait une solution, mais pas maintenant. Il avait provoqué Aaron sans même le vouloir, et si ce dernier commençait ne serait-ce qu'à le soupçonner de vouloir le balancer qui sait s'il ne finirait pas comme le jeune Noir ?

Attends, deux secondes. On est en train de parler d'un mec qui pesait à peine soixante kilos tout mouillé. Et j'ai peur de lui ?

Oui, Bobby avait peur de lui. Il était terrorisé. Il prit la pizza, les frites, puis descendit.

Au deuxième étage de l'immeuble, le couloir sentait l'herbe à plein nez. Un morceau de rap avec des grosses basses faisait vibrer les murs en plâtre fissurés. Le bruit et l'odeur venaient du même endroit, au fond du couloir. Bobby pencha la tête vers Aaron, curieux de savoir où ils allaient. Celui-ci donna un grand coup sur la porte. Rien. Il pesta dans sa barbe et frappa une deuxième fois. La musique s'arrêta. Le judas devint tout noir. Une chaînette coulissa. Le verrou cliqueta.

Un jeune Blanc au visage poupon, avec des cheveux blonds très courts, à peine plus vieux que celui qu'ils avaient laissé sur le carreau, ouvrit. Il fit un check avec Aaron, puis l'attira à lui pour une demi-accolade. Il dut se jucher sur la pointe des pieds pour atteindre les larges épaules d'Aaron. Il portait un long maillot de basket au-dessus d'un pantalon treillis rentré dans une paire de Doc Martens à lacets rouges, comme celles d'Aaron. Lorsqu'il lui donna une tape dans le dos, Bobby vit une croix gammée sur le dos de sa main et sentit au fond de sa gorge une boule qu'il ne connaissait que trop bien. Le jeune skin le jaugea. Avec sa pizza et ses frites, Bobby ressemblait à un pauvre livreur égaré.

« C'est qui, ce Rital ? demanda-t-il à Aaron.

– Du calme, Cort. C'est bien Cort, c'est ça ? »

L'autre acquiesça.

« Il est réglo. »

D'un hochement de tête, Cort indiqua le salon et fit signe à Bobby d'entrer. Il lui prit la pizza des mains et se servit immédiatement une part toute molle, la faisant pendouiller devant sa bouche grande ouverte en

s'affalant sur le canapé vert dégueulis. Sur la table basse en verre, devant lui, étaient posés un .22 long rifle et un bang d'un mètre vingt. Aaron montra l'arme.

« C'est pour moi ? »

Cort hocha la tête et tira longuement sur le bang. Aaron prit le pistolet et l'examina avant de le caler dans son pantalon comme s'il avait fait ça toute sa vie. Il souleva le store d'une des fenêtres et regarda au-dehors. Cort cracha un nuage de fumée et toussa tout en remettant le son de son épisode de « Yo ! MTV Raps ». Aaron se retourna et le fusilla du regard.

« Yo, pourquoi tu me mates comme ça ? demanda Cort.

– Yo ? fit Aaron avant de lâcher un rire dégoûté. Qu'est-ce que penserait ton oncle Hank s'il t'entendait parler comme ça ? S'il te chopait en train de regarder cette saloperie ?

– Oui, sauf que pour l'instant il est toujours en taule, pas vrai ? Donc il ferme sa gueule. »

Aaron s'approcha du canapé et toisa Cort.

« Dis encore une seule chose désagréable sur lui. » Il passa son bras dans son dos et empoigna le pistolet. « Vas-y.

– Putain, Aaron », dit Bobby, en un murmure étranglé dans sa gorge sèche.

Cort leva les yeux vers Aaron, puis vers Bobby, qui secouait la tête. Son personnage de dur à cuire s'effaça.

« OK, d'accord, mec, dit-il. Désolé... Tout va bien.

– Parfait, répondit Aaron. Éteins-moi cette merde et montre-moi où sont les chiottes. »

Cort s'exécuta. Bobby regarda Aaron dans ses grosses bottes suivre un petit couloir et disparaître dans une pièce sur la droite.

« Rien à foutre », marmonna Cort une fois qu'Aaron ne pouvait plus l'entendre.

Les effets sonores genre coups de feu d'un flash info de MTV retentirent et firent sursauter Bobby. Tabitha Soren résumait les débats du jour au procès d'O. J. Simpson. L'inspecteur Fuhrman avait été interrogé sur son recours à des insultes racistes, tandis que les avocats de la défense tentaient de démontrer qu'il y avait eu complot. Le skin secoua la tête et ricana. Il donna une tape sur la cuisse de Bobby.

« Tu y crois, toi, à cette merde ? C'est pas possible qu'il soit innocent.

Regarde ses yeux. Il n'y a pas de blanc dedans, que du noir. Comme un... Comme... » Ses yeux aux paupières lourdes étaient rivés sur l'écran. Bobby se pencha pour voir s'il s'était endormi, puis se proposa de terminer sa phrase.

« Un requin ? »

Cort rouvrit grand les yeux et claqua des doigts.

« Ah oui, putain, c'est bien, ça. Je pensais à un chimpanzé, mais un requin, merde, oui. En tout cas, j'espère qu'on pratique encore la pendaison en Californie. Je me trompe ? »

Bobby eut l'impression que ses pieds ne lui appartenaient plus. Puis ce furent ses mains, ses bras, ses jambes. Il ne sentait plus son visage. Pendant une minute, il fut absent. C'était peut-être le cas. Peut-être qu'il avait dérapé sur la neige, qu'il s'était rétamé et que rien de tout ça n'était vrai. D'ailleurs, il était sur un lit d'hôpital et son cerveau comateux était en train de tout inventer. Pas de tentative de meurtre. Pas de complicité de tentative de meurtre. Simplement la mort. Les grosses basses se remirent à vibrer. Cort remua la tête en chantant muettement les paroles de « Warning », de Biggie Smalls, puis il regarda par-dessus son épaule en direction du couloir où avait disparu Aaron et baissa encore le son. Bobby sentit de nouveau ses membres. Tandis que l'eau du bang bouillonnait, il rejoignit Aaron au fond du couloir.

Aaron était en train de se rincer les mains. Le flux était lent, l'eau se transformait en une soupe rouge et blanche avant de s'écouler. Aaron inspecta ses ongles. Bobby n'avait pas remarqué à quel point ils étaient longs. Il se rappela avoir vu une émission où les prisonniers les laissaient pousser et les taillaient en pointe. Il en frémit.

« Tout va bien ? fit Aaron.

– Où est-ce qu'on est ? C'est qui, ce mec ? »

Aaron lâcha un soupir entre ses dents.

« Quel petit merdeux. Aucune dignité. C'est bien parce qu'il y a son oncle que je lui casse pas la gueule. C'est pour ça que je reste quelque temps près de lui. Je lui dois ça.

– Qu'est-ce que tu dois à son oncle ? »

Bobby avait envie de savoir mais redoutait la réponse.

« Rien. Tout, dit Aaron. C'est selon... qui pose la question. C'est lui qui

m'a fait entrer dans la fraternité. Il m'a protégé.

– La fraternité ? fit Bobby en haussant le ton. Tu t'entends un peu ? Je rêve. À qui est-ce que je suis en train de parler, là ? Il faut que je me tire d'ici.

– Pour aller où, Bobby ? »

Aaron s'aspergea le visage d'eau et chercha une serviette, mais il n'y en avait aucune sur l'étendoir. En soulevant son tee-shirt pour l'approcher de sa figure, il remarqua le sang qu'il avait essuyé sur l'inhalateur de Bobby. Il ôta le tee-shirt et choisit une partie propre pour se sécher. Son torse et son dos étaient couverts d'acné, et Bobby se dit que sans doute quelqu'un, à l'intérieur, avait trouvé un moyen de lui avoir des stéroïdes. Aaron se retourna pour pisser. Ses omoplates étaient tatouées d'un « 88 ». Entre les boutons sur son dos, il y avait des cicatrices rondes, et la chair enflée avait le diamètre d'une brûlure de cigarette. Quelqu'un s'était servi de lui comme d'un cendrier.

Lorsqu'il se retourna, Bobby vit sur son sternum une grande croix gammée dont les bras se courbaient en travers de son torse. Il recula. Aaron s'avança vers lui et l'accula contre le mur de l'étroit couloir. Il s'appuya au chambranle. Son visage se radoucit.

« Écoute, je suis désolé de m'être énervé en bas. Je sais que tu as peur, mais ici tu es en sécurité. Tu es toujours en sécurité quand je suis dans les parages. Je te dois au moins ça. On va se reposer un peu et réfléchir à la suite demain matin. Je te promets, tout ira bien. Alors maintenant va nous chercher un bout de pizza avant que cette petite merde la bouffe en entier. »

Bobby voulut protester, mais Aaron lui donna une gentille tape sur la joue, se faufila à côté de lui et rejoignit une autre pièce au fond du couloir.

L'espace de quelques secondes, Bobby fut bien plus en colère qu'effrayé. Quand Aaron lui avait touché la joue, il avait eu envie de l'attraper par la peau du cou et de lui hurler au visage. De serrer jusqu'à trouver l'énorme pomme d'Adam, celle-là même qui, autrefois, flottait dans le cou maigrichon d'un garçon qu'il fallait sans cesse faire redescendre de sa paranoïa nourrie à l'herbe. Ç'avait toujours été dans ce sens-là. Aaron était bourré, c'était évident, mais ce calme étrange devait forcément dissimuler l'éternel gamin affolé.

Et pourtant non. Ses yeux étaient aussi froids que leur bleu givré. Il était

sorti de taule à peine vingt-quatre heures plus tôt, il avait déjà failli tuer quelqu'un, et voilà qu'il voulait de la pizza. La prison avait créé Aaron le Taulard, et Aaron le Taulard faisait ce qu'il estimait nécessaire, à savoir les protéger tous deux. Soit il y prenait du plaisir, soit il se foutait de savoir qu'il retournerait au trou en cas d'arrestation – ou alors un mélange pervers des deux. Rien que d'y penser, Bobby eut de nouveau envie de faire dans son froc.

Il reprit le couloir. Y avait-il un téléphone dans ce taudis ? Il devait appeler Isabel. Il en repéra un au mur de la cuisine, en face du salon. Il s'en approcha, puis s'arrêta net. Aaron avait raison. Où irait-il ? Que dirait-il ? Que pourrait faire Isabel ?

Il repensa à la mère du jeune Noir, et une part de pizza était bien la dernière chose dont il avait envie. Il voulut dire à Aaron d'aller se chercher sa pizza à la con tout seul, mais celui-ci était affalé sur un lit dans la chambre du fond. Inconscient. Peut-être qu'il avait vraiment peur, et que jouer un rôle l'avait épuisé. Ou bien il était encore plus ivre que ne l'avait cru Bobby et il comatait. Bobby resta planté devant le lit et le regarda, puis laissa ses yeux se reposer, comme il le faisait avec les photos en trois dimensions, au supermarché, censées se transformer en dauphins. Il ne savait pas vraiment pourquoi il observait Aaron de la sorte, ni ce qu'il s'attendait à voir. De même qu'il ne voyait jamais les images qu'il était censé voir sur les photos. Elles lui collaient simplement la migraine.

Trois ans plus tôt, il avait attendu plus d'une demi-heure avant de voir Aaron, dont c'était la première semaine en prison. Dans la longue file des visiteurs, ça puait un mélange de plusieurs parfums et déodorants, le même genre de cochonnerie dont s'aspergeait Isabel quand elle sortait le soir. En constatant qu'il n'y avait que des femmes, Bobby avait craint qu'on les prenne pour un couple, Aaron et lui. Et il s'était senti honteux de penser à ce que cela impliquait pour *lui*, et non pour Aaron. Honteux ou pas, égoïste ou pas, il avait eu aussitôt envie de repartir. Mais avant même qu'il ait tourné les talons, un agent les fit passer par les détecteurs de métal et les emmena tous jusqu'au parloir.

Une femme assez jolie s'assit à côté de Bobby, dont les genoux se cognèrent contre le meuble. Elle le dévisagea, et il comprit tout de suite qu'elle se demandait, elle aussi, ce qu'un bonhomme fabriquait dans le

parloir d'une prison pour hommes. Il entortilla le fil du combiné autour de son pouce jusqu'à ce que l'extrémité en devienne rouge. L'épaisse vitre de sécurité comportait des traces de mains. Des traces de doigts. Des taches de rouge à lèvres grises. Il se demanda si la femme d'à côté embrasserait la vitre, ou essaierait de poser ses mains dessus, ou peut-être sortirait un sein et le frotterait contre le plexiglas pendant que son homme plaquerait sa paume de l'autre côté. Bobby remarqua que ses propres mains étaient moites. Il ne comprenait pas pourquoi il était si nerveux. Aaron n'était en taule que depuis une semaine. Il s'en sortirait. La porte en acier s'ouvrit dans un couinement. Un gardien fit entrer Aaron en le tenant par son coude osseux. Aaron nageait dans sa combinaison orange. Tête basse, il boitait.

Il avait un œil violet et poché. Un chapelet de petits bleus faisait tout le tour de son cou et une série de points de suture courait sur son crâne, là où on lui avait coupé des cheveux. Il se traîna jusqu'à la vitre et voulut s'asseoir, mais n'y parvint pas. Son cul resta en suspens jusqu'à ce que ses jambes flageolent. Il plissa ses lèvres enflées ; des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Il renonça et posa un genou sur le tabouret. Chacun prit son combiné.

« Salut, mec », dit Bobby.

Une larme coula de l'œil valide d'Aaron.

« Ne reviens plus jamais ici. »

Aaron avait de la bouillie dans la bouche. Il n'avait plus ses dents de devant. Il raccrocha le combiné et se traîna vers le gardien. Bobby l'appela et, avant de se rendre compte de son geste, plaqua sa paume contre la vitre. Il remarqua que la femme d'à côté l'observait. Il jeta un coup d'œil vers son homme, lequel se retourna vers Aaron. Il retira aussitôt sa main, conscient qu'il venait peut-être d'infliger à Aaron une deuxième tournée de ce qu'il avait déjà dégusté. La porte se referma d'un coup. Bobby la regarda fixement, jusqu'à ce que ses yeux se posent sur sa propre trace de main grasse, indistincte des autres vestiges de tentatives vaines pour établir un lien, sinon qu'elle était plus récente. Il l'essuya d'un revers de manche et s'en alla.

Il avait essayé d'y retourner, une fois, mais après ce jour-là il n'avait plus figuré sur la liste. Plus jamais. Ses lettres n'avaient reçu aucune réponse. Les jours avaient passé, puis les mois. Trois ans. À la fois une éternité et

pas grand-chose. Assez pour que les traits d'un être humain se brouillent, ne serait-ce qu'un peu. Assez pour que Bobby croie se rappeler à quoi ressemblait la voix d'Aaron mais que, au bout d'un certain temps, il ne se fie plus trop à sa mémoire. Juste assez pour que, voyant Aaron sur le parking pour la première fois depuis toutes ces années, il soit passé à côté de lui.

Aaron ronflait. Bobby se glissa de l'autre côté de la chambre et leva les stores pour jeter un coup d'œil dehors, comme l'avait fait Aaron, sans doute pour la même raison. Il n'y avait aucune voiture de police dans la rue. Aucune voiture tout court. La neige s'était accumulée à grande vitesse et il ne voyait plus la séparation entre la chaussée et le trottoir. Il se posta devant le lit et se roula en boule à même le sol.

Un jour, quand il avait sept ou huit ans, son instituteur avait annoncé qu'il y aurait une fête du livre à l'école une semaine plus tard. Comme sa mère lui donnait juste de quoi s'acheter à déjeuner, pendant toute cette semaine-là Bobby mangea le moins possible et chercha à récupérer des pièces de monnaie dans tout l'appartement. Il était fou de joie lorsque le camion arriva pour décharger les étagères métalliques pliantes sur roulettes.

Il fonça tout droit vers les « Livres dont vous êtes le héros ». Il ne pouvait s'offrir qu'un ou deux ou livres, mais avec ceux-là c'était comme en avoir quatre ou cinq d'un coup, à condition de faire les bons choix. C'étaient des livres pleins de dragons arc-en-ciel et de chevaliers des ténèbres. Est-ce que vous entrez dans une grotte sombre avec une simple torche ? Ou est-ce que vous la contournez et prenez le chemin de montagne truffé de monstres malfaisants ? Bobby choisit la grotte. On ne parlait jamais de monstres à l'intérieur des grottes, donc il se croyait en lieu sûr. Or il se révéla que la grotte le tuait. C'était merdique, mais il avait la possibilité de tout reprendre à zéro.

L'adrénaline finit par redescendre et la fatigue s'installa. Bobby sentit ses paupières devenir lourdes. Au moment de s'endormir, il vit la page à laquelle il était arrivé : il devait prendre une décision. Soyez vous-même le héros. Si vous voulez que votre skinhead de meilleur ami se batte avec un voyou, tournez la page et voyez la suite. Si vous voulez passer à l'étape suivante et ne pas le voir tuer quelqu'un, rendez-vous page quatre-vingt-treize.

3.

Robert surprit le regard en coin que lui lança l'infirmière des urgences. Il tira une dernière bouffée avant de jeter sa cigarette dans la rue. Elle atterrit sur la neige en émettant un petit sifflement. Il n'était certainement pas le seul médecin de l'établissement à fumer, même s'ils étaient rares. Il savait que ça faisait mauvais genre, mais il venait tout juste de reprendre. Il jeta un coup d'œil à sa montre. L'infirmière faisait partie de l'équipe suivante. Il pouvait s'en aller maintenant s'il le voulait, sauf qu'il n'était pas pressé de rentrer chez lui. Avec la solitude, tout paraissait énorme. Les bruits de pas sur le parquet de la salle à manger qui, bien que ne pouvant accueillir que huit personnes assises, ressemblait à la salle de festin d'un grand château. L'immense lit de 180 sur 200. La table de la cuisine qui s'étirait à l'infini sans que rien n'en vienne troubler la surface en chêne verni, sinon les papiers du divorce, arrivés quelques jours plus tôt.

Des papiers qu'elle avait déjà signés.

Sur ses bouclettes grisonnantes, la neige fondait et ruisselait, lui refroidissant le crâne. Il fit craquer son annulaire et glisser son alliance de bas en haut. Sa peau légèrement mate était presque blanche au-dessous. Une vieille habitude que ce geste. Il ne s'était jamais fait aux bijoux – n'importe quels bijoux –, et encore moins sur ses mains.

Il s'apprêtait à retourner à l'intérieur pour récupérer ses clés lorsqu'il entendit le lamento d'une sirène au loin. Il attendit. L'effet Doppler s'atténua à mesure que l'ambulance approchait. Elle dérapa un peu avant de s'arrêter sous l'arcade. La sirène se tut mais fut remplacée par un cri étouffé provenant de l'intérieur du véhicule. Les portes arrière s'ouvrirent en grand. Un infirmier sauta au-dehors et aida son collègue à diriger le brancard. Un jeune Noir dégingandé était couché dessus, sanglé, sa capuche beige pleine de sang. Sur ses pieds, le drap était complètement froissé, à cause de ses

mouvements de jambes, et plus haut maculé d'urine et d'excréments. Son masque à oxygène se couvrait de buée à chaque gémissement.

Robert suivit les infirmiers à l'intérieur. Ils le briefèrent sur le chemin de l'unité de traumatologie. Les os de la partie gauche du visage avaient été broyés, et la partie droite était pleine de fractures, vraisemblablement un dégât collatéral. Quelques dents étaient encore intactes, mais la puissance du choc avait lacéré la langue presque jusqu'au milieu. Certains éclats de l'os orbital avaient endommagé l'œil. Le jeune perdrait sans doute, sinon un œil, du moins une partie de la vue. Les quelques tests neurologiques qu'ils avaient pu effectuer quand il ne convulsait pas indiquaient une hémorragie cérébrale.

Les fragments de mortier rouge que Robert détacha de sa peau laissaient penser que quelqu'un l'avait frappé à l'aide d'une brique. La lui avait-on lancée dessus ? L'avait-on laissée tomber sur lui ? Vu la force de l'impact, il semblait impossible qu'une seule personne ait pu faire cela.

L'équipe des internes s'activa rapidement pour stabiliser son état. Après avoir appelé le neurochirurgien de permanence, ils firent transférer le jeune homme en soins intensifs. Robert ôta son masque et sa blouse, les roula en boule et les jeta vers la poubelle. Ils tombèrent à côté. Un des secouristes, adossé au poste des infirmières, les coudes sur le guichet, était en train de draguer une jeune assistante. Il vit le tir raté de Robert et secoua la tête dans sa direction.

« Qu'est-ce qu'on dit déjà, à propos des équipes de jour ? » demanda-t-il.

Robert sourit sans conviction et les rejoignit au poste des infirmières pour passer en revue le dossier du jeune homme. « Homewood », dit-il dans sa barbe. Ils venaient du même quartier, même si Robert n'y était pas retourné depuis des années. La dernière fois, sa mère n'était pas encore malade. Puis son père était mort. Et sa mère l'avait suivi dans la tombe. Il sentit venir une vague de solitude écrasante. Il lâcha un bref soupir, et la vague recula. Il écarta le dossier.

« Sans doute une vengeance », dit le secouriste.

Robert leva les yeux.

« Pardon ? »

Le secouriste se retourna et posa ses bras sur le guichet en toisant Robert.

Le revers de son blouson masquait partiellement son insigne, mais Robert distingua le prénom : Scott.

« Le jeune, reprit ce dernier. Il a dû se faire éclater par vengeance. Son pote du gang était là quand on est arrivés.

– Il n’avait pas de couleurs distinctives sur lui, répondit Robert. Mais son copain, oui, donc je crois que ça veut tout dire. »

Scott déplaça son poids sur ses coudes.

« Tu l’as dit toi-même, il vient de Homewood. Pas compliqué à comprendre.

– Moi aussi, je viens de Homewood. Donc tu es en train de m’expliquer que Noir plus Homewood égalent délinquant. J’ai bien compris ? »

Scott se redressa et passa ses doigts dans ses cheveux. Ses joues pâles rougirent.

« Ce n’est pas ce que je voulais dire et tu le sais parfaitement.

– Très bien. »

Robert se leva pour partir, mais hésita.

« Je vais te poser une petite question. Combien de temps est-ce que tu as mis pour arriver là-bas ?

– Pardon ?

– Quand l’appel est arrivé, quand tu as appris qu’un jeune Noir s’était fait agresser, est-ce que tu t’es dépêché ? Ou est-ce que tu as d’abord terminé de prendre le numéro d’une petite assistante dans un autre hôpital ?

– Tu me traites de raciste ?

– Et quand t’as ramassé ce jeune homme, est-ce que t’as fait tout ton possible pour le sauver pendant le trajet ? Ou est-ce que tu t’es dit, oh, encore un petit voyou qui s’est fait éclater en pleine rue ? »

Du coin de l’œil, Robert vit que l’assistante échangeait des regards gênés avec l’infirmière. Scott posa ses deux mains sur le guichet. Il avait le visage crispé, mais ses lèvres étaient légèrement retroussées.

« Va te faire foutre, toubib. Tu ne me connais pas.

– Si. Si, je crois que je te connais. »

Scott s’éloigna, les mains levées en signe de reddition, et se dirigea vers la porte coulissante du parking. Il embarqua en chemin son collègue et les deux hommes s’en allèrent sans se retourner. Robert se laissa retomber sur sa chaise. Il sentait que tous les regards étaient braqués sur lui. Il tourna la

tête à gauche et vit Lorraine, la surveillante, ouvrir de grands yeux. Puis un sourire caustique creusa ses joues noires.

« OK, docteur Winston, dit-elle. Chapeau. »

Robert fit la grimace.

« J'en ai trop fait ?

– Au contraire. Pas assez. »

Robert lui adressa le sourire le plus sincère possible. Il ne regrettait pas ses propos mais s'interrogeait sur leur nécessité. Il reprit le dossier et lut le nom du jeune homme.

« Marcus Anderson », dit-il.

Ce garçon, est-ce que sa mère avait pu le connaître ? Est-ce que son grand-père avait pu regarder avec son propre père le match des Steelers un dimanche ?

« Lorraine, envoie-moi des nouvelles de lui, tu veux bien ? »

Elle hocha la tête, s'en alla rejoindre les autres membres du personnel réunis autour du poste pour écouter le bulletin météo à la radio. La tempête du cap Hatteras approchait. Ceux qui habitaient loin aménageaient des salles vides pour y passer la nuit. Ils plaisantaient, riaient. Ils n'exclurent pas Robert, mais ils ne l'inclurent pas non plus. Il ne leur en voulait pas. Il aimait bien ces roulements avec l'hôpital universitaire. Souvent, mais pas toujours, il parvenait à un certain niveau de respect. Malgré tout, une constante demeurait, où qu'il aille, surtout auprès des équipes de traumatologie – il n'avait pas droit à la camaraderie qu'ils avaient forgée dans les tranchées, et il se retrouvait souvent seul. Ce soir-là encore plus que les autres.

Il finit de rédiger ses notes, décrocha son manteau derrière le poste des infirmières et ressortit. Une rafale de vent glacé lui cisaila les chairs à travers sa blouse et son pantalon d'hôpital. Adossé à son poste favori, contre le mur extérieur, il sortit une autre cigarette du paquet mou et tordu rangé dans sa poche avant. Savourant l'air frais, il prit une longue inspiration, ferma les yeux et vit, une fois de plus, la table de la salle à manger.

Elle n'avait pas attendu sa réponse. Tout était là, signé sur chaque page, à

côté des post-it multicolores qui lui indiquaient l'espace vide où devait figurer son nom. Tamara Winston.

Le jour où les papiers étaient arrivés, il avait failli lui téléphoner. Mais la dernière fois qu'il l'avait fait, ç'avait été une erreur. Des choses avaient été dites, pires que la fois précédente, quand elle avait décrété qu'il leur fallait passer plus de temps séparés l'un de l'autre. Elle n'avait qu'à aller chez sa sœur, sa foutue sœur, qui de toute façon n'avait jamais aimé Robert, et il savait que celle-ci attendait l'occasion de donner le coup de grâce à leur couple. Dégoûté à l'idée qu'elle murmure à l'oreille de Tamara, comme si elle l'envoûtait, il écrasa sa cigarette sous ses tennnis et retourna à l'intérieur. Il retrouva Lorraine assise à son bureau.

« Il y aurait un endroit, pas loin, pour boire un verre ? lui demanda-t-il.

– Tu n'écoutes pas la météo ?

– Ce n'est pas encore l'enfer. Juste histoire de boire un verre pour la route.

– À ta place, je rentrerais chez moi. Les routes vont vite devenir atroces.

– Rouler dans la neige, c'est ma grande spécialité, dit-il. Tu veux m'accompagner ? »

Lorraine leva sa main gauche, paume face à elle, et remua ses doigts. Un diamant attrapa la lumière du plafonnier et scintilla.

Robert porta ses deux mains à son torse pour se disculper.

« En tout bien, tout honneur.

– Mais je n'en doute pas, dit-elle avec un petit sourire. Tu as Lou's, à deux rues d'ici, dans cette direction. » Elle indiqua l'ouest. « C'est le plus proche pour boire un verre vite fait. Pas sûre que ce soit l'endroit le plus hospitalier, mais tu peux toujours tenter ta chance. »

Robert inclina la tête sur le côté ; il ne comprenait pas ce qu'elle sous-entendait. Lorraine fit la grimace et lui jeta un regard par-dessous. Robert comprit. Le mauvais bar pour sa couleur de peau.

« Bonne garde, dit-il. À demain. »

Dehors, la neige tombait plus dru. Des voitures passaient, et le bruit des pneus était assourdi par la chaussée enneigée. Robert releva le col de son manteau et sortit de sa poche un bonnet. Il marcha dans la direction de Lou's. Une saleuse passa en trombe, saupoudrant les pare-brise et les portières de paquets de cristaux qui grêlèrent le blanc immaculé.

Robert et Tamara s'étaient dit des choses qu'ils ne pensaient pas, ou en

tout cas des choses qu'ils pensaient mais qu'ils auraient dû garder pour eux. Dans les semaines qui avaient suivi la fausse couche, Tamara s'était éloignée de lui. Elle avait toujours eu un rire contagieux, immense, avec la tête qui basculait en arrière, un rire sans aucun faux-semblant, ponctué par des grognements si elle trouvait la chose vraiment drôle. Elle avait eu ce rire sur la table d'examen, pour la toute première échographie. Le papier hygiénique sous elle avait comme applaudi quand elle s'était agitée, tout heureuse d'entendre les battements rapides du cœur.

À la dernière échographie, en revanche, il n'y avait pas eu de rires. Seulement le bruit de leur propre souffle, retenu d'abord à cause de l'attente, puis de la peur, enfin relâché sous la forme d'un long soupir. C'est l'assistante du médecin qui leur annonça la nouvelle. Robert en déduisit que le médecin ne s'intéressait qu'aux moments joyeux, et en un sens il pouvait comprendre. Au cours de ses études de médecine, ses professeurs l'avaient obligé à annoncer le pire à des malades en phase terminale ou à des familles endeuillées. Il en avait éprouvé une douleur physique, comme sans doute ses professeurs avant lui. Il s'agissait moins d'un bizutage que d'un rite de passage. C'était curieux comme tout paraissait limpide à l'instant précis où l'assistante retira le gel sur le ventre de Tamara et rangea la sonde à ultrasons – on aurait dit qu'elle rengainait son arme.

« Votre corps a terminé la fausse couche. Prenez tout le temps nécessaire », dit-elle.

Une fois seuls, ils entendirent des cris de joie étouffés de l'autre côté du mur. Tamara accepta la main de Robert qui l'aidait à descendre de la table, puis elle se rhabilla sans rien dire, hagarde. Pas de larmes. Pas de mots. Il la raccompagna dans la salle d'attente bondée, les mains sur ses épaules, comme pour la protéger des paparazzi. Vu la manière dont les gens la regardaient, l'air de ne pas la regarder, abandonnant une seconde leurs revues sur la grossesse, sur les mariages et leurs magazines people, il comprenait qu'ils savaient ce qui s'était passé, et elle ne méritait pas ces regards. Au fond du couloir vers l'ascenseur, elle leva vers lui ses yeux mouillés.

« J'ai faim », dit-elle.

Elle força un vague sourire. Il sourit en retour.

« Moi aussi. »

Ils prirent un petit déjeuner tardif dans un restaurant proche du cabinet de gynécologie. Ils avaient froid et Tamara nageait dans le sweat à capuche trop grand de Robert. Elle touilla ses œufs avec sa fourchette, mélangeant les jaunes à la montagne de ketchup sous laquelle elle les avait ensevelis.

« Tu es en train d’essayer de les retrouver ? demanda Robert.

– Quoi donc ?

– Les œufs qui accompagnaient ton ketchup. Parce que moi, je ne les vois pas. »

Elle se retint de sourire.

« Non, dit-il. Ce n’est pas drôle. Sérieusement, je crois qu’on s’est fait entuber. » Elle plissa encore un peu plus les lèvres, toujours réprimant un sourire. La serveuse leur resservit du café et Tamara but une gorgée. Robert se pencha par-dessus la table. « Tu vois ? Tu as vu comment elle nous a regardés ? Je te parie qu’ici les Blancs ont droit à des œufs avec leur ketchup. » Tamara recracha dans sa tasse, s’essuya la bouche et émit un petit grognement, ce qui attendrit Robert.

« Tu es complètement fou », dit-elle.

Robert haussa les épaules, tout sourire. Ils s’en sortiraient. Ils étaient forts. Ils savaient rire du malheur. Il prit la main de Tamara ; elle prit la sienne. Mais elle fronça les sourcils, soucieuse. Elle se tint le ventre. Son sourire disparut. Elle s’agita sur son siège et ses yeux se mouillèrent en une fraction de seconde.

« Robert », murmura-t-elle.

Elle baissa la tête. Lorsqu’elle la releva, des larmes coulaient sur ses joues. Robert se glissa à côté d’elle sur la banquette. Une tache rouge couvrait l’entrejambe du survêtement gris de Tamara, telle l’encre d’un stylo-plume cassé. Il ôta son sweat-shirt, le noua autour de la taille de Tamara, laissa quelques billets sur la table et la fit sortir du restaurant. Même à quinze semaines de grossesse, on lui avait dit de s’attendre à des crampes, à des écoulements, peut-être même à des saignements. Mais on ne lui avait jamais dit à quels sentiments s’attendre. Pendant tout le trajet du retour, sur la banquette arrière, elle se mit en position fœtale et pleura en silence.

Ce soir-là comme tous les soirs suivants, elle s’éloigna du centre de leur lit et fuit la main de Robert quand il voulait la toucher. Elle se couchait tout habillée et prenait sa douche en fermant la porte de la salle de bains.

Malgré les protestations de Robert, elle retourna au travail une semaine plus tard. Ses réunions commencèrent à durer plus longtemps. Ils mangeaient des repas réchauffés au micro-ondes, ou à emporter, devant la télévision. Elle parlait à peine, du moins à Robert. Elle passait des heures au téléphone avec sa sœur, installée à San Diego. Pendant ce temps, il consultait des articles médicaux sur Internet en faisant semblant de ne pas écouter et essayait de comprendre ce qu'il n'avait pas bien fait.

La dispute éclata après sa troisième garde consécutive de 8 heures à 20 heures, alors que c'était déjà le week-end. Tamara avait finalement décidé qu'elle devait passer plus de temps loin du travail et rester à la maison. Robert dormait à l'hôpital afin de lui laisser l'espace qu'il croyait nécessaire. Lorsqu'il rentra, la poubelle sentait la banane pourrie et contenait trois jours d'emballages de petits déjeuners, déjeuners et dîners. L'évier était rempli de verres à vin au fond cerclé de rouge. Dans la chambre, les vêtements de Tamara étaient suspendus au tapis de course, les tee-shirts abandonnés par terre, les culottes posées au bord du panier en osier.

Robert entendit le bruit de la chasse d'eau. Tamara apparut dans l'encadrement de la porte, à contre-jour. Elle portait ce qui était devenu son nouvel uniforme : durag, Thermolactyl à manches longues, survêtement gris chiné et pantoufles en daim. Elle sursauta légèrement en le voyant puis partit se glisser sous la couette et lui tourna le dos. Il s'assit au bord du lit.

« T'es sortie, aujourd'hui ? Ou hier ? »

– T'étais où ? répondit-elle.

– Je ne voulais pas t'étouffer. »

Elle remonta la couette et se redressa lentement. D'une voix douce, elle dit :

« Est-ce qu'on pourrait ne pas centrer le débat sur toi, s'il te plaît ? »

– Je suis désolé. Franchement, ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Qu'est-ce que tu voulais dire ?

– Moi aussi, j'ai perdu ce fœtus, Tam.

– Ce “fœtus” ? Il faut toujours que tu sois aussi clinique ?

– Non. »

Robert regarda ses propres mains. Le froid les avait rendues sèches et

blêmes. Les laver après chaque soin lui crevassait la peau et laissait des traînées rouges entre ses phalanges marron clair.

« Je ne pouvais pas y penser comme à “lui” ou à “elle”, dit-il. C’était trop dur.

– C’était une fille. Je... crois que c’était une fille.

– Une fille. Elle avait un prénom ? »

Tamara fit signe que non.

« Je me demande à qui elle aurait ressemblé. » Elle réussit à sourire un peu. « Je sais qu’à notre âge ça faisait partie des risques. Que c’était peut-être ça. Mais on peut réessayer. »

Il lui adressa un clin d’œil, espérant de sa part un vrai sourire.

« De toute façon, c’est ça, la partie amusante, non ? » Il tendit encore la main, mais Tamara s’éloigna. Il retira aussitôt sa main. « Quoi, Tam ? Qu’est-ce qu’il y a ? Qu’est-ce qui fait que tu refuses que je te touche ? Dis-le-moi et j’arrêterai.

– Je suis désolée de ne pas aborder les choses comme tu voudrais que je le fasse. Je ne peux pas me dire que c’était un simple fœtus. Je n’ai pas ta capacité à me détacher. Mais disons que je me sens déjà assez mal comme ça pour que tu ne me fasses pas culpabiliser de ne pas avoir envie de baiser avec toi.

– Oh là là. Tam, ce n’est pas du tout ce que j’essaie de faire. » Elle essuya une larme sur sa joue. « Je n’avais pas envie de cette enfant et tu m’as donné envie de l’avoir. Et maintenant elle n’est plus là.

– Moi, je t’en ai donné l’envie ?

– Je t’avais dit que je n’en voulais pas. Mais tu as insisté, insisté, insisté. Ta mère voulait être grand-mère et tu ne pouvais pas dire non, si ? Tu ne pouvais pas me laisser dire non.

– OK. Tu es en colère. On va se mettre à dire des conneries. Tu as besoin d’un peu d’espace.

– Arrête de m’expliquer ce dont j’ai besoin, Robert. On n’avait pas “besoin” de ce bébé. On se débrouillait très bien, rien que toi et moi. »

Lassé de devoir se défendre inlassablement, il contre-attaqua :

« Bon, il faut croire que tu me l’as prouvé, non ? »

À peine les mots avaient-ils quitté sa bouche qu’il lâcha un soupir, dégoûté de lui-même. Mais c’était trop tard. Tamara lui lança un regard incrédule et

se blottit dans ses propres bras. Il savait qu'il aurait dû la rejoindre et la serrer fort contre lui, mais l'accusation qu'elle avait proférée lui faisait trop mal. Ils étaient tous deux fiers, parfois jusqu'à l'absurde. À cet instant précis, la distance entre eux paraissait incommensurable.

Tamara sécha ses yeux et se roula en boule sous la couette, tournant le dos à Robert. Il s'agenouilla sur le matelas et tendit un bras vers elle. Il comptait la serrer contre lui, même si elle se débattait. Elle pouvait lui hurler dessus, le frapper, s'il le fallait. Expulser cette souffrance afin qu'ils puissent revenir en arrière. Les ressorts du sommier grincèrent sous son poids et Tamara répondit, presque trop bas pour être entendue.

« J'aimerais dormir maintenant. »

La détermination dans sa voix fit vaciller Robert. Il s'éloigna du lit et referma doucement la porte de la chambre derrière lui.

Il s'arrêta. Le parquet couina – Tamara sortait du lit. Robert entendit ensuite le ronronnement léger du ventilateur mobile qu'elle avait posé de son côté. Elle ne pouvait pas s'endormir sans être bercée par ce bruit blanc, de même que Robert sortait toujours sa jambe de sous la couette. Aucun des deux ne comprenait les habitudes de sommeil bizarres de l'autre, et ils avaient ri de leur propre angoisse la fois où ils avaient essayé de s'en passer.

Elle ne pouvait pas dormir sans le ventilateur.

Il se demanda si elle pouvait dormir sans lui.

Le lendemain matin, ils n'en parlèrent pas. Ils ne parlèrent de rien. Leur dispute planait dans l'air comme une retombée radioactive, d'autant plus puissante qu'ils refusaient de l'admettre. Avant que Robert trouve le courage de proposer de ne pas aller au travail, Tamara avait déjà monté l'escalier et regagné leur chambre.

Lorsqu'il rentra à la maison, Tamara était assise à la table de la cuisine, les yeux cernés. Elle s'était coiffée et avait troqué son survêtement pour un chemisier et un jean. Il s'assit face à elle. Elle le regarda fixement.

« Je vais partir quelque temps, dit-elle.

– Ah non. Pas ça.

– Il le faut. Juste quelque temps.

– Tamara. Je suis vraiment désolé.

– Je sais que tu l'es. Moi aussi, je le suis. Mais le fait qu'on ait pu se dire toutes ces choses, Robert, ça veut dire qu'il y a un problème. Entre nous.

– On a perdu un bébé, Tam.

– Je crois qu'on a aussi peut-être perdu une partie de nous-mêmes, Robert, et il va me falloir un peu de temps pour voir si c'est vraiment le cas. Je ne peux pas le faire ici. »

Robert joignit ses deux mains et les porta devant sa bouche. Il voulait discuter et la convaincre de rester, mais il avait senti, lui aussi, ce fossé qui les séparait, sans qu'aucun d'eux n'ait les moyens de le franchir.

« Et si je dis non ?

– Ce n'est pas toi qui décides, répondit-elle.

– Où vas-tu aller ?

– Chez ma sœur.

– En Californie ? » Il souffla. « Bon. Je peux te conduire à l'aéroport ?

– Le taxi est déjà en route. »

Quelques minutes plus tard, Robert chargeait les valises de Tamara à l'arrière du taxi.

« Tu as pris beaucoup d'affaires », dit-il.

Elle posa une main sur sa joue et il la huma. En sentant l'odeur du beurre de cacao dont elle enduisait sa peau pour l'adoucir, Robert eut le cœur brisé. Il déglutit péniblement. Il embrassa sa paume et promit de téléphoner. Elle ne lui promit rien en retour. Le taxi s'éloigna. Ses feux arrière éclairaient les flocons de neige qui commençaient à tomber.

Un peu plus d'un an après, la douleur ne s'était pas émoussée. Robert arriva devant chez Lou's. Le néon rouge de l'enseigne bourdonnait au-dessus de l'entrée. Il tapa du pied pour ôter la neige sous ses chaussures et entra. Juste un verre. Un échauffement, peut-être le début d'une nouvelle tradition. Histoire de se souvenir, en oubliant.

4.

Lorsqu'Isabel entra chez Lou's, Nico lui sourit. Elle espérait qu'il était d'humeur généreuse.

À peine quelques heures plus tôt, huit étudiants blancs, ivres, habillés de pulls en toile de jute, de Birkenstock et de grosses chaussettes en laine, avaient débarqué dans le *diner*. Des gosses de riches déguisés en pauvres. La nourriture s'était accumulée au fur et à mesure qu'un copain, puis un autre, débarquait. Des milk-shakes dans tous les sens, des omelettes renvoyées à moitié consommées au motif qu'elles étaient trop froides. Pourtant, à chaque commande agressive, à chaque exigence puérile, elle souriait, toujours, et repartait sous leurs ricanements. Ils se moquaient des taches sur son uniforme, trop serré à la taille. De ses cheveux trop gonflés, de son rouge à lèvres trop vif. Ils faisaient mine de chuchoter, mais elle sentait bien qu'ils voulaient qu'elle les entende. Et elle les entendait. Mais le 15 du mois, Bobby et elle n'avaient pas encore de quoi payer le loyer, et le besoin d'avoir un toit l'emportait sur leur fierté. Trop souvent.

Avec les grandes tablées, elle n'ajoutait presque jamais le pourboire sur l'addition. Elle préférait le mériter, et avec ceux-là elle l'avait mérité. Néanmoins, il valait mieux qu'elle s'en assure. Elle prépara la longue addition en dansant d'un pied sur l'autre. Cela faisait une heure qu'elle avait envie de pisser. Elle leur apporta la note et alla aux toilettes. Les coudes sur les genoux, elle laissa échapper un grand soupir de soulagement. Peut-être ne remarqueraient-ils pas le pourboire inclus. La neige s'était mise à tomber suffisamment tard pour ne pas affecter son service, et ç'avait été une bonne soirée. Trente pour cent ou plus sur cette table, ça ferait un joli petit cadeau. Peut-être assez, même, pour prendre un jour de congé et convaincre Bobby d'aller voir un film en dernière séance, comme quand il était petit. Cela faisait deux semaines qu'elle se calmait sur l'alcool,

moyennant quoi ils discutaient davantage, aux rares moments où ni l'un ni l'autre ne travaillait. La semaine précédente, il avait levé les yeux de ses *comics* pour lui demander comment s'était passée sa journée. Il avait même souri.

Lorsqu'elle revint des toilettes, les jeunes avaient disparu. Leur table était un carnage. Des dosettes de sucre entières enfoncées dans des gobelets à moitié vides, imbibés de café. Un verre était renversé, et de l'eau ruisselait jusqu'au sol. Dans la flaque sur la table, l'addition, non réglée, l'encre brouillée mais juste assez lisible pour qu'Isabel voie les mots « Va te faire foutre » griffonnés en travers. Elle regarda le bout de papier, le décolla de la table, le laissa dégoutter avant de le rouler en boule et de le jeter. Les quelques clients attardés aux autres tables lui jetèrent des regards en coin.

« Vous aussi, allez vous faire foutre », marmonna Isabel.

Elle nettoya son rang et s'avança vers la porte pour la fermer.

Pockets, le patron, faisait la caisse d'une autre serveuse pendant qu'Isabel attendait son tour. Si elle connaissait la politique de la maison en matière de resto-basket, elle espérait toutefois que Pockets passerait l'éponge. Il avait suivi une cure de désintoxication à l'alcool, mais bien plus longtemps qu'elle, et avec beaucoup plus de sérieux. Les soirs un peu plus calmes, il lui avait parlé, lui avait raconté des histoires horribles de relations détruites, familiales et autres. Il essayait souvent de la convaincre d'assister à une réunion, il lui avait même proposé de la parrainer. Elle ne se voyait pas raconter sa vie assise au milieu d'inconnus. Elle y avait tout de même réfléchi. Mais elle avait quelques doutes sur les intentions réelles de Pockets. Il était bien plus vieux qu'elle, gentil, un peu paternel, avec un nez couperosé et des bajoues qui lui valaient son surnom. Même s'il ne tenait jamais de propos déplacés, plus d'une fois elle avait surpris ses petits regards. Son visage qui devenait tout rouge quand elle se couvrait la poitrine après l'avoir vu reluquer son décolleté tandis qu'elle comptait sa part de pourboires en fin de service. Chaque fois qu'il l'invitait à une réunion, elle déclinait poliment, tout en se sentant coupable face au sourire déçu qu'il affichait.

Lorsque ce fut son tour, elle fit glisser ses billets et ses additions, puis détacha le chouchou de sa queue-de-cheval. Ses cheveux noirs et lisses

retombèrent ; elle les rabattit par-dessus son épaule. Pockets tapota sur les touches de la calculatrice et fronça les sourcils.

« Tu as merdé.

– Et toi tu as grossi. »

Elle imita un pistolet avec ses deux index et lui adressa un clin d'œil.

« Très drôle. Sérieusement. Tu es loin du compte.

– La dernière table s'est barrée sans payer, Pockets.

– Quoi ? Comment ça ?

– J'ai dû aller pisser. Je suis revenue tout de suite. Tu ne les as pas vus partir ?

– Putain, Izzy. C'était une addition à quatre-vingts dollars !

– Je sais, je sais. Tu ne peux pas simplement l'effacer ?

– Tu sais très bien que non.

– C'est plus que la moitié de mes pourboires, Pockets.

– Je comprends, Izzy. Mais ton rang est sous ta responsabilité, et si je te fais une fleur...

– Oui, oui, oui, tu devras faire pareil avec les autres. C'est bon, je ne suis plus une gamine, Pockets. Ne me fais pas la morale. »

Moins boire la rendait non pas moins émotive, mais plus émotive. Les maux de tête devenaient plus fréquents, plus tenaces. Elle savait que Pockets devait rendre des comptes aux propriétaires, qu'il avait son propre boulot à défendre. « Désolée, dit-elle. Ça va. Très bien. » Elle compta les billets de cinq et de un, et éclata de rire en voyant la somme ridicule qu'elle tenait dans sa main, à peine plus que la réserve qu'elle avait apportée pour faire de la monnaie pendant la soirée. Pockets recompta en alignant tous les billets dans le même sens.

« Je pourrai sans doute te filer un double service demain, à condition que la neige ne nous oblige pas à fermer. Ça t'intéresse ? »

Isabel lui fit signe que oui – mais à quoi ? Elle l'ignorait. Elle n'écoutait plus. Elle essayait de se rappeler quels soirs Nico travaillait au bar, chez Lou's.

Le visage encore engourdi par le froid du dehors, elle ouvrit la porte. L'atmosphère humide et familière, cette odeur de bière et de graillon, lui réchauffa les joues. Elle fit un clin d'œil à Nico, qui lui renvoya la politesse.

Dieu merci, il a l'air de bonne humeur.

Le bar était presque vide. Il ne restait que les habitués. Même en semaine, Lou's recevait pas mal de monde. L'endroit était suffisamment malfamé pour être prisé des étudiants, mais ce soir-là personne ne jouait aux fléchettes. Les boules du billard ne claquaient pas, personne ne traînait autour du Megatouch pour une partie de foot avec des images érotiques. N'étaient là que les pauvres hères, présents dès l'ouverture, penchés sur leur bière, face à la lumière intermittente de la télévision au-dessus du bar. Nico reprit la discussion en pointant un doigt vers l'écran qui diffusait les instants marquants du procès d'O. J. sur Sports Center. Isabel tira un tabouret pour se joindre à eux. Ils la saluèrent par un hochement de tête et un grommellement amical.

« Pour moi, c'est de la connerie, dit Nico. Ce flic est un témoin, il n'est pas jugé.

– C'est vrai, ça, confirma un vieux affublé d'un double menton. En vingt-cinq ans de maison, j'ai jamais vu un de ces connards d'avocats m'interroger comme ils le font avec ce Fuhrman. »

Nouveaux murmures approbateurs de la part des autres habitués. Ils agitaient la tête comme des pigeons.

« Exactement, dit Nico. Qu'est-ce qu'on s'en fout qu'il ait dit "nègre" ou pas ?

– Du calme, Nico, intervint Isabel. Détends-toi.

– Je dis juste que ce c'est pas bien de tout mettre sur le dos de ce flic. Ils l'ont eue assez mauvaise comme ça après le merdier de l'affaire Rodney King. Du jour au lendemain, tous les flics seraient des monstres parce qu'ils ont tabassé un junkie ? Arrête tes conneries.

– Exactement, fit le vieux. Mon fils est policier, et dans son secteur il porte un gilet pare-balles. Ces petits connards de voyous tirent sur les flics.

– C'est une honte, dit Nico. Tout ça parce qu'O. J. a assez de fric pour pouvoir payer son méga-juif d'avocat. Tout le monde sait qu'il est coupable, bordel.

– Vous savez, les amis, dit Isabel, les seuls moments où Nico peut voir par-dessus le comptoir, c'est quand il monte sur son estrade comme ça. »

Les clients gloussèrent. Nico lui fit une grimace.

« Voyez, les gars, dit-il. Ce genre de discussion pleine de bon sens, notre chère Mademoiselle Droits civiques n'y comprend rien. » Isabel eut un

sourire méprisant et lui adressa un doigt d'honneur. « Comment tu t'en es sortie ce soir, ma belle ? demanda-t-il en riant. »

Le sourire d'Isabel s'effaça. Ses yeux piquèrent et ses joues s'échauffèrent au moment où elle secoua la tête. Les épaules de Nico s'affaissèrent.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Tu m'offres un verre ?

– Ma caisse n'est pas assez haute pour que je puisse atteindre la vodka. En plus, tu n'es pas censée avoir arrêté de boire ? Ça fait, quoi ? Un jour ? »

Isabel savait qu'il voulait juste la faire rire, mais elle sentait sa tête palpiter, c'était pire qu'avant. Elle n'avait pas à être dans cet endroit. Elle l'avait promis à Bobby. « Je peux y arriver pendant un mois », avait-elle dit. Et pourtant elle était là. *Juste un verre*. Elle savait qu'un verre entraînerait un deuxième, qu'elle dépenserait de l'argent qu'elle n'avait pas, et tout ça pour quoi ? Où est-ce que ça la mènerait ? Où est-ce que ça *les* mènerait ? Bien sûr, elle pourrait faire plus de services, et Bobby aussi. Ils avaient déjà été à deux doigts de ne pas pouvoir payer le loyer, et ils s'en étaient toujours sortis, même si c'était en général Bobby qui trimait. Beau gosse, meilleur restaurant, plus gros pourboires. Mais chaque fois qu'il acceptait un service supplémentaire, chaque fois qu'il renonçait à un jour de congé, il faisait la même tête. Cet air bien rodé de déception résignée qui brisait toujours un peu plus le cœur d'Isabel, qui l'incitait à jurer qu'elle ne lui demanderait plus jamais de faire ça. L'idée de revoir cette tête la rendit nerveuse. Et quand elle était nerveuse, elle avait envie de boire encore. Et l'envie de boire encore la mettait en colère. Elle s'éloigna du bar, se levant pour partir.

« Eh, où tu vas ? demanda Nico. Allez, je déconnais. Assieds-toi. »

Elle s'arrêta.

Juste un verre.

Elle se rassit.

« Ce coup-ci, ce n'était même pas ma faute, Nico. Je te promets.

– Connard de Pockets, dit-il. Il t'aurait certainement lâché la grappe si tu lui avais fait une petite gâterie pour te faire pardonner.

– Ne sois pas vulgaire. »

Nico tendit le bras vers l'étagère derrière lui et attrapa une bouteille d'Absolut.

« Tu sais bien que je ne peux pas m'offrir ça, dit Isabel. Surtout maintenant.

– Tais-toi. »

Nico sourit et ajouta un trait de tonic dans le verre collins plein. Isabel commença à siroter à la paille et sentit la panique se tasser. Comme il lui manquait, ce goût – l'effervescence des bulles sur sa langue, le picotement à l'intérieur de ses joues. Il n'y avait pas de kérosène dans ce verre, contrairement à la saloperie bon marché qu'elle gardait au congélateur chez elle, dans une bouteille en plastique. Mais une brûlure agréable, douce, avec juste ce qu'il fallait de sucré grâce au tonic.

« Bon alors quoi ? Il t'a encore mise à pied ? »

Elle ferma les yeux et but une autre longue gorgée à la paille. Elle vida son verre. Le bruit de succion saccadé la surprit elle-même. Elle rouvrit les yeux et vit Nico, bras croisés, sourire narquois aux lèvres.

« Putain, tu t'es fait virer ? »

Elle rougit encore. Elle n'avait pas beaucoup mangé et la vodka faisait rapidement effet.

« Non, dit-elle, maussade. Mais j'aurais tout aussi bien pu. Des clients sont partis sans payer.

– Ah, merde. Et c'est toi qui as dû payer de ta poche ? »

Elle acquiesça.

« Il m'a proposé un service partagé demain pour que je puisse regagner une partie du fric. Sauf qu'il neige comme pas permis. »

Nico remplit de nouveau son verre, et elle protesta en agitant les mains.

« Arrête, insista Nico. C'est moi qui régale, ce soir. »

Isabel leva son verre vers lui et but une petite gorgée.

Finis doucement celui-là et rentre à la maison. Demain, tu arrêtes.

Mais ralentir était difficile. Nico savait y faire. Elle dut prendre sur elle pour ne pas engloutir ce verre-là aussi.

« Tu le sirotes, c'est ça ? demanda-t-il.

– Non, je ne le sirote pas, et il va falloir que tu me ramènes chez moi.

– C'est ce que j'espérais. »

Nico était mignon à sa manière, un Sicilien un peu couillon, mais gentil. Il était vraiment trop petit, et un peu enrobé à la taille. Il portait des chemises trop serrées, mais il avait de beaux bras. Ses blagues étaient nulles, il avait

la main toujours un peu lourde sur son eau de Cologne, mais il roulait des mécaniques d'une manière qu'Isabel trouvait charmante, et il la faisait rire. Malgré tout, il l'aimait un peu trop. Elle voulait que ça reste léger entre eux, cependant plus d'une fois, dans la chaleur moite qui suivait les galipettes, il lui avait parlé de mariage. Sans compter qu'il n'était pas doué pour la maintenir à bonne distance de ses penchants naturels. Bobby le savait aussi, et il n'appréciait pas qu'elle passe du temps avec Nico. Aussi, les soirs où il la persuadait de rester avec lui, ça se faisait presque toujours chez lui. Elle avait beau savoir que Nico n'était pas l'homme qu'il lui fallait, il était rassurant. Inoffensif... quoique. Elle devait finir son verre et y aller.

Elle but de petites gorgées et laissa la glace noyer son verre pendant que Nico et ses potes recommençaient à parler du procès, du fait que, avec toutes les conneries du politiquement correct depuis les émeutes de Los Angeles, O. J. Simpson s'en sortirait sans encombre, et qu'avec Bill Clinton ils finiraient tous dans le caniveau. Isabel leva les yeux au ciel. Était-elle passée à côté de leur bêtise crasse parce qu'elle avait été trop ivre pour l'entendre ? Elle avala la dernière gorgée diluée et repoussa son verre. Nico voulut le remplir, une fois de plus, mais elle posa une serviette à cocktail dessus.

« C'est bon, dit-elle.

– S'il te plaît. Je vais bientôt annoncer la fermeture à cause de la neige. Un dernier et on rentre ensemble. »

Isabel connaissait ce regard-là. Ça faisait longtemps, et vu la soirée qu'elle venait de passer, la perspective d'avoir Nico allongé à côté d'elle n'était pas si pénible que ça. Tout en redoutant de devoir se taper une énième discussion sur son absence de volonté de se poser, elle n'avait aucune envie de rentrer chez elle et d'affronter la déception de Bobby. Elle passerait la nuit avec Nico et ferait un double service pour rattraper le fric perdu. Elle lui sourit, mais en gardant sa main sur le verre.

« Dépêche-toi », dit-elle.

Nico nettoyait ses verres à bière avec une vigueur renouvelée lorsque la porte d'entrée s'ouvrit et laissa s'engouffrer un air froid. Un grand Noir chassa la neige sur ses épaules et s'assit à quelques tabourets d'Isabel. Les habitués interrompirent leurs conversations et regardèrent leur bière.

« C'est fermé, mon pote », dit Nico.

Isabel détestait ça, quand Nico employait un pseudo-argot de la rue dès qu'un Noir entrait dans son bar. Elle lui lança un regard dur. Nico grimâça puis leva l'index pour signifier à l'inconnu qu'il ne lui servirait qu'un seul verre. L'homme avait vu le geste d'Isabel et hocha la tête dans sa direction.

« Merci », dit-il.

Isabel acquiesça en retour.

Cette voix. D'où connaissait-elle cette voix ?

L'homme fut servi par Nico. Isabel le regardait fixement tout en faisant mine de ne pas le faire. Il lui jeta un deuxième, puis un troisième coup d'œil, l'air de savoir qu'il la connaissait, mais sans la remettre. Gênée d'avoir été grillée, elle renversa son verre presque vide dans sa bouche. Les glaçons qui étaient restés collés au fond rebondirent contre ses dents et de l'eau coula sur son menton. Nico lui tendit une serviette en papier qu'elle lui arracha des mains. Elle fit de son mieux pour s'essuyer la figure, pour ne pas passer pour une ivrogne maladroite, et se demanda pourquoi elle se souciait soudain de ce que ce type pensait d'elle.

« Je vous en offre un dernier pour la route ? lui demanda l'homme. Puisque c'est grâce à vous qu'il m'en a servi un. »

Cette fois, Isabel percuta – cette voix. Elle eut aussitôt une montée d'adrénaline. L'odeur des snacks devint tout à coup envahissante, immonde. En fondant dans son verre, les glaçons se fendirent, comme le craquement qui précède l'avalanche. Elle fit tourner son verre en cercle sur la nappe d'eau, puis fit glisser ses pouces le long du rebord humide. L'homme l'observait. Nico l'observait. Tout le monde l'observait. Sa gorge était nouée, incapable de sortir le moindre son. Elle hocha la tête vers l'inconnu avec un sourire crispé. Face à sa non-réponse, ce dernier pencha la tête sur le côté. Nico intervint.

« Ça ira comme ça pour elle, dit-il. Dans un quart d'heure on ferme. »

L'homme but son scotch, montra les dents et inspira bruyamment. Mon Dieu : c'était *lui*. Les vieilles habitudes avaient la vie dure. Isabel sentait sa colère monter. C'était son bar *à elle*. Son endroit *à elle*. Qu'est-ce qu'il venait faire là ? Elle avait envie de le détester uniquement parce qu'elle se rappelait qu'il faisait la même mimique à l'époque, quand il buvait du scotch. Le détester parce que c'était toujours aussi attendrissant. Car qui buvait du scotch à la fac ? Le détester parce qu'il était toujours aussi

incroyablement beau, parce que plus de deux décennies ne l'avaient guère vieilli.

Un peu ramolli autour de la mâchoire, peut-être, et le crâne plus dégarni. Mais toujours une bombe. Malgré tout, malgré toute la haine qu'elle essayait de rameuter, elle ressentait autre chose que de la colère. Quelque chose dont elle n'avait pas soupçonné l'existence, quelque chose dont elle s'était dit qu'elle ne le ressentirait plus jamais à son égard. Et pourtant, face à lui, elle s'aperçut que toutes ces grandes certitudes n'étaient que de la foutaise. Là-dessus, elle rit toute seule. Un simple petit aboiement. L'absence de dîner, ajoutée aux verres bien tassés de Nico, la rendait un peu pompette.

Impossible que ce soit lui.

« Il y a quelque chose de drôle ? demanda l'homme.

– Hein ?

– J'ai cru vous entendre rire. »

Elle fit signe que non, en ourlant les lèvres. Si ce n'était pas lui, pourquoi était-elle incapable de parler ? Pourquoi arrivait-elle à peine à le regarder ? Nico faisait écran entre eux, occupé à essuyer sans arrêt le même verre à bière. Ses yeux ricochaient de l'un à l'autre.

« Enfin, en tout cas, merci encore, dit-il à Isabel. J'en avais bien besoin. » Il plongea la main dans sa poche arrière et désigna le verre vide d'Isabel. « C'est moi qui vous invite. »

Il ferma les yeux et lâcha un juron lorsque sa main ressortit de sa poche, vide.

« Allez, mon pote, dit Nico.

– Je vous assure que j'ai oublié mon argent dans mon casier, à l'hôpital. Je suis médecin. J'ai du liquide et une carte. J'en ai pour dix minutes de marche, grand maximum.

– Et dix de plus au retour », fit Nico. Il montra Isabel. « On va essayer de partir avant que la tempête dégénère. »

Isabel lui jeta encore un regard mauvais. Nico lui en renvoya un désespéré.

L'homme cherchait quelque chose sur le comptoir. Il sortit une boîte d'allumettes d'un verre à bière qui en était rempli. Il griffonna quelque chose dessus et tendit la boîte à Nico.

« Je reviendrai demain avec le double de ce que je vous dois, dit-il. Appelez-moi à ce numéro si j'oublie. Je suis vraiment désolé.

– C'est ça. En attendant, je retiendrai mon souffle », dit Nico.

L'homme s'excusa auprès d'eux et sortit. Une fois parti, Nico regarda la boîte d'allumettes et éclata de rire.

« Médecin, mon cul. Encore un brancardier à la con, oui. Et toi, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu le connais ou quoi ? On aurait dit que tu allais gerber. »

La gorge d'Isabel se dénoua.

« J'ai vu un fantôme.

– Un peu noir pour un fantôme, non ? »

Les piliers de bar éclatèrent de rire. Nico jeta son torchon sur son épaule et leur ordonna gentiment de rentrer chez eux. Il balança la boîte d'allumettes sur le comptoir. Isabel se leva et s'approcha furtivement pour lire ce que l'homme avait noté. Les doigts mouillés de Nico avaient brouillé l'encre, mais le nom était lisible.

Robert Winston.

Le père de Bobby.

Elle se cramponna au bar. Son cœur battait à cent à l'heure, sa peau la picotait. Elle fonça vers la sortie. Dehors, elle regarda à droite et à gauche, à la recherche du souvenir fantôme d'un homme qui était venu et reparti de la même manière qu'il l'avait fait par le passé. À travers le rideau de neige, elle entrevit une vague silhouette qui tourna au coin et disparut. Les mains sur les genoux, elle eut envie de vomir, mais rien ne sortit. Nico accourut derrière elle et la prit par les épaules.

« Ça va ?

– Mhmm, dit-elle en forçant un sourire. Il faut croire que je suis devenue une mauviette. »

Nico voulut la ramener vers la porte, mais elle se dégagea et lui caressa la joue.

« Je vais rentrer chez moi, OK ? Je t'appelle ?

– Quoi ? Tu es sûre ?

– Tout va bien, chéri.

– Bon. D'accord. »

Il mit ses mains dans ses poches et retourna à l'intérieur.

Isabel se gara devant l'appartement. Les pneus lisses glissèrent sur la

neige et celui à l'avant, côté droit, monta sur le trottoir. Elle ouvrit la portière, hésita, referma. La neige tombait plus fort. Son pare-brise ressemblait à un écran de télévision avant la reprise des programmes du matin. Elle se mordilla l'intérieur de la joue. Impossible d'espérer que Bobby la comprenne. L'argent perdu. Son haleine de vodka. Le père de Bobby, censé être mort depuis longtemps, aperçu dans un bar où elle avait juré ne plus mettre les pieds. Elle agrippa le volant. Elle sentit du sang sur ses lèvres gercées et passa sa langue dessus.

Aucune lumière derrière la fenêtre de leur appartement du rez-de-chaussée. Bobby était encore au travail ou en train de dormir. Dans les deux cas, c'était un répit provisoire.

Elle entra. Il faisait aussi froid dans le couloir que dehors. Isabel tapa des pieds pour ôter la neige sous ses chaussures à semelle gaufrée. La moquette sale s'imbiba. Le voisin était en train de regarder un vieil épisode de « Columbo », volume à fond. Introduites dans la serrure, ses clés pendouillaient, avec leurs décorations en plastique, des personnages de BD dont la peinture s'était effacée. Des cadeaux de Bobby, quand il était petit. Même s'ils prenaient toute la place dans sa poche, jamais, pas une seconde, elle n'avait songé à les jeter. Elle poussa la porte d'un léger coup d'épaule en prenant soin de ne pas la laisser accrocher la moquette épaisse. Tandis que ses yeux s'habituait à l'obscurité, elle murmura le nom de Bobby.

Silence. Aucun bruit de respiration, aucun ronflement.

Les phares d'une voiture passèrent devant la fenêtre. Sur le canapé, le drap et la couverture de Bobby étaient parfaitement repliés en carré au-dessus de l'oreiller. Isabel poussa un soupir et fit glisser ses mains le long du mur du couloir sombre, jusqu'à sa chambre. Elle alluma, jeta ses clés sur la commode et s'affala sur son lit. L'ampoule dénudée bourdonnait légèrement. Isabel regarda les taches d'humidité au plafond. Les soirs où Bobby, petit, n'arrivait pas à dormir, ils s'allongeaient côte à côte et faisaient semblant d'être sur des continents différents, des pays imaginaires, comme dans ses livres, sauf que c'étaient eux qui les dirigeaient, la reine et son prince, gentils mais qu'il ne fallait pas prendre pour des imbéciles. Elle lui demandait de faire la liste des noms de ses dragons et de tous les guerriers de leurs armées, jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Elle répéta les noms dont elle se souvenait et ses paupières s'alourdirent,

épuisées par les émotions des dernières heures. Elle les rouvrit et se redressa. Elle s'était dépêchée de rentrer non seulement pour arriver avant Bobby, mais aussi parce qu'il y avait une chose qu'elle voulait voir, en secret. Dans un tiroir au fond de son placard, elle retrouva un carton de photos. Elle chercha parmi les Polaroid, les photos d'identité, les portraits du lycée, les photos de bébé, les photos de famille. Où l'avait-elle rangée ? L'avait-elle jetée ? Elle les écarta toutes puis s'arrêta soudain. Il y en avait une qu'elle ne cherchait pas mais qu'elle ne put s'empêcher de regarder de plus près.

Bobby à la fin de la maternelle. Il était si beau. Ils portaient tous des toques et des robes adorables. Pareils à de petits adultes, garçons et filles, les doigts dans le nez, en train de danser comme s'ils avaient une furieuse envie de pisser. Sauf Bobby. Ses magnifiques cheveux noirs dépassaient de sa toque telles deux ailes. Isabel lui avait dit un jour qu'elle ne pouvait pas le laisser dehors dans le vent, parce qu'il risquerait de s'envoler et de la laisser toute seule. Elle l'avait alors soulevé en l'air, et il avait gloussé, de son petit rire, en faisant l'avion avec ses bras. Il avait les dents du bonheur, presque trop grandes pour sa bouche, et son sourire était tellement parfait dans son imperfection. Tout était beaucoup plus simple à l'époque, même si ça n'avait pas duré. Il souriait tellement plus. Elle aussi. Elle mit la photo de côté et continua de fouiller. Elle trouva enfin ce qu'elle cherchait, en bas de la pile.

Robert et Isabel. Un des employés du parc d'attractions, à Kennywood, avait pris la photo pour eux le jour de leur seul véritable rendez-vous galant. À l'arrière-plan, la sortie du Steel Phantom, les énormes montagnes russes. Ils venaient juste d'en descendre et ils avaient les cheveux ébouriffés. Robert lui avait glissé quelque chose à l'oreille au moment où l'appareil photo avait crépité et l'avait figée, bouche ouverte, en train de rire.

Arrête. Tu ne vas pas recommencer à idéaliser cette histoire.

Elle rapprocha la photo de Bobby prise le jour de son diplôme et celle où figurait Robert, afin que leurs visages soient côte à côte.

Mon Dieu, si ressemblants, et si différents.

Pourrait-elle arriver à réfréner sa colère ?

Peut-être que Bobby sourirait de nouveau, d'un vrai grand sourire étincelant, avec les yeux plissés. Son petit garçon, pas encore rendu amer et

dur par le monde dans lequel il vivait et qu'il n'avait en rien créé. Il méritait que son père soit dans sa vie. Mais qu'est-ce que cela signifiait ? Pour elle ? Pour Bobby ? L'idée que son fils soit protégé et heureux prenait-elle encore plus d'importance ? Rien ne garantissait qu'il en irait ainsi. Cela ne paraissait pas si effrayant que ça quand elle regardait ce sourire enfantin, quand bien même cela voulait dire qu'elle risquait de tout perdre.

Elle posa les deux photos sur la table de chevet et rangea la boîte au fond, bien calée contre le mur, lorsque sa main effleura une bouteille. Une cachette « en cas d'urgence » qu'elle avait aménagée là après avoir promis à Bobby qu'elle tenterait sérieusement d'arrêter.

« Tu lui as promis », dit-elle à voix haute.

Elle se retourna pour s'éloigner, mais sa main traîna sur l'étagère, comme tirée par un enfant en colère, insistant pour pouvoir jouer encore cinq minutes. Elle prit la bouteille et but trois grandes gorgées. Après tout, la journée serait longue demain, et elle avait besoin de dormir un peu. Elle espérait que Bobby était bien au chaud, avec toute cette neige.

5.

Bobby fut réveillé par les bip-bip d'un chasse-neige en train de déblayer la chaussée en marche arrière. Le sang séché avait collé quelques fibres de la moquette sur son visage. Il se hissa et regarda par-dessus le bord du lit. Aaron n'avait pas bougé. La chambre possédait des stores noirs et il n'avait aucune idée de l'heure. Peut-être qu'il n'avait pas dormi si longtemps que ça. Les chasse-neige, ça voulait dire que peut-être les rues avaient été déneigées, et que peut-être les bus circulaient.

Les gonds grincèrent lorsqu'il entrouvrit la porte, juste assez pour se faufiler. Le sol couina et craqua. Pourquoi est-ce que tout était si bruyant quand il voulait ne pas être entendu ? Il regarda derrière lui, mais Aaron ne bougeait pas. Il alla au fond du couloir en contournant Cort, qui dormait comme une souche sur le canapé, la main dans son caleçon.

Il y avait de la lumière dehors, mais le soleil se cachait. De fins nuages gris noircissaient en passant devant l'astre, comme la fumée d'un immeuble en flammes. Les chasse-neige ne s'étaient pas aventurés dans les rues latérales. Ils n'avaient jamais le temps, manifestement, pour les quartiers pourris, alors même que c'était là que vivaient les gens qui avaient le plus besoin de se rendre au travail.

Bobby rentra son pantalon sous ses bottes et marcha dans la neige haute. Tous les trois ou quatre pas, il se retournait pour jeter un coup d'œil en arrière. À chaque fois, il s'attendait à voir Aaron dans son dos.

De quoi ai-je si peur ? Merde. Il a dit qu'il ne me ferait jamais de mal.

Non, attends. Il m'a demandé si je pensais qu'il pourrait me faire du mal. Il n'a pas dit qu'il ne me ferait jamais de mal.

Depuis qu'ils se connaissaient, Bobby avait toujours menti à Aaron. Quelque chose, dans la voix de son ami la veille au soir, quand il lui avait expliqué le sens de son nom de famille – les sourires en coin –, semblait

indiquer à la fois qu'il savait et qu'il ne savait pas. Bobby l'entendait encore parler des animaux qu'il fallait éliminer. Il connaissait la rengaine, mais jamais auparavant il ne l'avait entendue sortir de la bouche d'Aaron.

Bobby trouva un abri de bus sur la 5^e Avenue. Les pneus des voitures sifflaient sur la chaussée mouillée. Il s'assit sur le banc et appuya sa tête contre le plexiglas. Le plastique éraflé lui rappela immédiatement la fenêtre qui l'avait séparé d'Aaron, le jour de sa visite en prison. Il éloigna sa tête.

Quand il était petit, il était en proie à des terreurs nocturnes. Son lit se mouillait de pisse et de sueur, et Isabel venait le prendre dans ses bras. À l'époque, l'haleine alcoolisée de sa mère le dérangeait moins, puisqu'elle lui permettait de ne pas sentir l'odeur de sa propre pisse. Isabel lui disait : « Ne t'inquiète pas, les monstres ne sortent que la nuit. Dès qu'il fera jour, tu verras que tes craintes sont ridicules. Les choses font toujours plus peur la nuit. » Elle lui redressait le menton, tout sourire. *C'est pour ça qu'on ne les appelle pas des terreurs diurnes.*

Après, il se rendormait en sachant que le matin arriverait et que les monstres ne lui feraient plus aucun mal. Mais là, assis à l'arrêt de bus, il était terrorisé. Terrorisé par un type qui était autrefois son meilleur ami, terrorisé par ce qu'il avait fait, terrorisé par ce qu'il pourrait faire, par ce qu'il deviendrait.

Terrorisé à l'idée d'être lui-même, à bien des égards, responsable de cela.

Le bus roula sur un nid-de-poule. Les hôtels et les petits appartements huppés d'Oakland et de Shadyside laissèrent la place aux maisons mitoyennes et aux bars, ce qui rappela à Bobby qu'il ne faisait décidément pas partie de la classe moyenne. Le bus dévala à toute vitesse Frankstown Avenue, tapissée de gros paquets de neige compacte. Bobby demanda l'arrêt suivant. Lorsqu'il tourna au coin, il vit le pneu côté passager de la Fox de sa mère sur le trottoir. Isabel était à la maison. Pour la première fois depuis très longtemps, Bobby s'en trouva soulagé.

« Le Juste Prix » hurlait derrière la porte du voisin. Ils ne voyaient jamais personne entrer ou sortir, et chaque fois que Bobby passait devant, l'odeur de pisse de chat était plus puissante que celle des moisissures incrustées dans la moquette du couloir. Il se demandait parfois si l'occupant n'était pas mort, et si c'était le cas, ce que la police ferait de la télévision. Le son ne

s'interrompait qu'à l'heure où les chaînes ne diffusaient plus. Le bruit blanc aidait Bobby à s'endormir.

Lorsqu'il arriva chez lui, un candidat était en train de proposer un dollar et d'empocher un jet-ski tout neuf. En ouvrant, il appela Isabel. Pas de réponse. Puis un ronflement. Il sortit un bocal du placard au-dessus de l'évier afin d'ajouter ses pourboires à ceux de sa mère mais, en faisant le compte, il s'aperçut qu'il n'y avait pas grand-chose de plus que la veille. *N'était-elle donc pas allée au travail ?* Il ne restait que deux semaines avant l'échéance du loyer. Il allait encore devoir faire un double service. Elle aussi, d'ailleurs. Il se fraya un chemin jusqu'à la chambre d'Isabel. Chez le voisin, quelqu'un devina le juste prix et remporta mille dollars ainsi qu'un vaisselier.

La chambre était entrouverte. Sur la table de chevet, le radio-réveil laissait s'échapper du jazz plein de grésillements. Bobby jeta un coup d'œil à l'intérieur. Isabel était allongée sur le dos, bouche ouverte, et ses ronflements gutturaux résonnaient dans toute la petite pièce. Bobby les avait souvent entendus, ces ronflements, mais pas depuis plusieurs semaines. Trois semaines, pour être exact. Il promena son regard le long du bras qui pendait par-dessus le bord du lit, puis sur les doigts recroquevillés autour du bouchon d'une bouteille en plastique de vodka Popov. Vide.

« Putain, tu te fous de ma gueule », murmura-t-il.

Un ronflement resta coincé dans la gorge d'Isabel. Elle toussa, s'agita, mais roula sur le côté sans se réveiller. Pendant un instant, la colère de Bobby l'emporta sur sa peur. Les choses allaient beaucoup mieux, et pourtant elle n'avait pas réussi à tenir un mois. Chaque fois qu'il avait vraiment besoin d'elle, elle lui démontrait que ce n'était pas possible. Il allait devoir gérer tout seul le problème avec Aaron – sans avoir la moindre idée de solution. N'empêche, il voulait savoir pourquoi elle avait rechuté, une fois de plus.

Il poussa la porte tellement fort qu'elle claqua contre le mur. Isabel se redressa en sursaut et se prit la tête entre les mains. Bobby s'appuya dans l'embrasure, bras croisés, et attendit qu'elle ait les idées plus claires. Elle gémit et pressa le bas de sa paume sur son front. Elle cligna des yeux pour se faire à la lumière vive et balança ses pieds à terre, renversant au passage la bouteille vide.

« Merde, maugréa-t-elle.

– Raconte-moi.

– Vas-y. Engueule-moi. Je le mérite. »

Bobby l’observait sans un mot. Elle le regarda de sous ses boucles tout emmêlées.

« Allez, dit-elle.

– On n’a que deux semaines, répondit-il calmement. Et si le bocal avait été vide, ça aurait été la même chose.

– J’y étais, Bobby. J’y étais presque arrivée.

– Et ?

– Qu’est-ce que ça change ? Tu as déjà décrété que j’avais merdé.

– Tu as merdé ? »

La tête entre ses mains, elle poussa un gémissement.

« Oui et non. »

Derrière le mur, quelqu’un perdait au jeu du fakir et les sirènes de la défaite retentissaient. Bobby rit, malgré lui, de cette coïncidence sonore. Isabel aussi. Ça faisait du bien, comme une soupape qui s’ouvrait. Il décroisa les bras, s’assit à côté d’elle, sur le lit, et fit rouler sous son pied la bouteille de vodka renversée.

« Tu avais promis », dit-il.

Isabel passa ses doigts sous ses yeux pour essuyer les larmes avant qu’elles ne tombent.

« Je sais que j’avais promis, répondit-elle.

– C’est là-dedans que le loyer est parti ? »

Comme insultée par sa question, elle tourna vers lui un regard furieux. Mais les traits de son visage se radoucirent aussitôt. Elle rabattit une mèche rebelle derrière son oreille. Le gel ayant perdu de son effet, ses cheveux retrouvaient peu à peu leur frisure naturelle. Il voyait bien qu’elle avait quelque chose à lui dire, mais il ne savait pas quoi. Elle grimaça et une larme coula.

« Non, dit-elle. Ce n’est pas là-dedans qu’il est parti. »

Bobby voulut creuser, mais le risque était qu’elle lui pose à son tour certaines questions, par exemple pourquoi il rentrait si tard. Il n’y avait pas pensé, dans sa colère soudaine, et encore moins à la version qu’il livrerait. Elle baissa les yeux en regardant ses pieds, il n’insista pas.

« Tu penses pouvoir obtenir un double service ? » demanda-t-elle.

Il fit signe que oui.

« Et toi ? »

– Bien sûr. »

Le grand-père de Bobby adorait jouer au poker. Un jour, il l'avait emmené à une partie avec quelques-uns de ses copains retraités de la police. Il lui avait dit de bien observer les joueurs nerveux. Leur manière de jouer avec leurs jetons. La direction dans laquelle ils regardaient après avoir vu leurs cartes. D'après lui, tout le monde avait un petit signe qui le trahissait. Certains tics, même des choses que l'on disait, et la façon de les dire, montraient que l'on mentait. Il ne fallut pas longtemps à Bobby pour comprendre qu'Isabel aussi avait son petit signe.

C'était « bien sûr ».

Elle pouvait facilement obtenir un double service, mais elle n'allait pas le faire. Ça s'entendait dans sa voix. Il en était sûr et certain. Il secoua la tête et s'apprêta à partir. Isabel le rappela.

« Tu étais où, au fait ? »

Merde.

« Quoi ? »

– Tu viens juste de rentrer, non ?

– Aaron est revenu.

– De prison ?

– Oui.

– J'aurais dû te laisser la voiture, dit-elle. Tu savais qu'il sortait de prison ?

– Oui. Tout va bien. »

Il s'appuya de nouveau au montant de la porte et tritura les cals à la jonction entre sa paume et ses doigts, dus à des années passées à empiler les cageots de lait et à manier des assiettes brûlantes. Il mit à nu la chair rose au-dessous, puis roula la peau morte en petites boules qu'il fit ensuite tomber par terre. Il avait envie qu'Isabel le serre dans ses bras. Qu'elle lui fasse oublier cette journée. Qu'elle arrête de boire, et de trahir sa parole, et de lui demander de travailler encore plus. Qu'elle le protège comme elle était censée le faire. Qu'elle ne lui mente plus comme elle s'y sentait obligée. Il regarda le bout de peau d'où il avait arraché les cals. Si

seulement ça pouvait être aussi simple : tout retirer et recommencer. Ses yeux piquaient et son nez coulait.

« Il s'est passé quelque chose ? » demanda Isabel.

Bobby se retourna vers elle en s'essuyant les yeux.

« Tu peux reprendre la voiture ce soir, dit-il. Il faut juste que je prenne une douche et que je me change.

– Attends. »

Elle arriva dans son dos.

« Je sais que ça donne l'impression que j'ai sérieusement merdé, mais je te jure qu'il y a une explication. À l'argent, à la vodka, à tout ça. Il faut d'abord que je règle quelque chose, et je te promets que tu comprendras tout. Je vais arranger ça, OK ?

– OK. »

Sa voix flancha. Isabel posa une main sur son épaule.

« Tu me fais confiance ?

– Bien sûr », répondit-il avant de refermer la porte derrière lui.

6.

Bobby arriva au restaurant juste à temps pour renvoyer une partie de l'équipe du déjeuner chez elle, mais le service était merdique. Rien que des employés de bureau qui voulaient seulement des amuse-gueules et qui venaient sans cesse se faire resservir du café. Il regarda l'écran de son ordinateur et essaya de se rappeler ce que la dame à la table n° 35 avait commandé comme dessert. Lui qui en temps normal pouvait se souvenir d'une commande de dix personnes sans la noter, ce jour-là il n'arrivait pas à se rappeler ce qu'elle avait demandé. *En même temps, quelle idée de commander un dessert à 15 heures ?*

Douze heures de peur l'avaient rincé. Les lubies idiotes des clients, qui d'habitude ne faisaient que l'agacer, lui donnaient à présent comme des envies de meurtre. Il avait vu d'autres serveurs se venger en versant une goutte de mort-aux-rats dans le café d'un client désagréable ou en crachant sur le pain de son hamburger, puis s'asseoir pour assister au spectacle. À plusieurs reprises, il avait été tenté de faire de même, mais il n'était jamais passé à l'acte. Cette fois, il eut envie de retourner en salle et d'étrangler cette bonne femme. Il s'étonna lui-même de son animosité, alors que quelques heures plus tôt il avait été confronté à la vraie méchanceté, à la véritable violence, avec des conséquences encore inconnues. En un sens, cela faisait du bien de ressentir autre chose que de la peur. Mais c'était fugace.

Aaron entra dans la cuisine. Il portait son pantalon à carreaux rentré à l'intérieur de ses bottes et, par-dessus l'épaule, sa veste de cuisinier blanche à manches longues. Il s'arrêta net en voyant Bobby devant l'ordinateur.

« Ah, dit-il. Te voilà. Tu étais où ? »

Russell cria depuis le passe-plat d'où il sortait les assiettes pour les garnir de sauce :

« Cache-moi ça, Aaron ! »

Il montra ses tatouages sur les bras. Aaron leva les yeux au ciel et enfila sa veste.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? » demanda Bobby. Aaron n'avait jamais eu besoin de travailler, mais avant son arrestation le restaurant avait été une couverture idéale pour son deal d'herbe. En une nuit, il gagnait plus que Bobby en une semaine de services du soir. « Les affaires reprennent ? » demanda ce dernier.

– Ça fait partie de ma libération conditionnelle, expliqua Aaron. Je n'ai pas à porter de bracelet électronique tant que je pointe et que Russell se porte garant. On s'est mis d'accord avant ma sortie. Il m'a juré de ne pas te dire que je revenais, histoire que je puisse te faire la surprise hier soir. »

Bobby confirma. Pour une surprise, c'en avait été une. Il retourna devant son écran d'ordinateur, mais Aaron resta planté là. Il baissa d'un ton.

« Bon, sérieusement, tu étais passé où ? »

Bobby leva les yeux. Le visage d'Aaron avait changé. Sans en être certain, Bobby crut y déceler de l'inquiétude. Voire de la peur. Avait-il enfin pris conscience des conséquences de son geste ? Aaron le scrutait. Il le jugeait, l'analysait comme une sorte de cyborg pour savoir s'il avait tout raconté à Isabel, ou à la police, ou aux mauvaises personnes. Bobby sentit de nouveau ses pieds faiblir. Il avait l'impression que son corps ne lui appartenait pas et il se demanda si on pouvait faire un AVC à son âge. Pendant qu'Aaron attendait sa réponse, la nouvelle équipe prenait la relève en cuisine. Un des serveurs, dont Bobby savait qu'il ferait la fermeture, s'approcha. Bobby contourna son ami et tira sur la chemise du serveur au moment où il passait.

« Eh, tu veux avoir ta soirée de libre ? » demanda-t-il.

Le serveur avait l'air épuisé.

« Putain, grave, dit-il en passant une main dans ses cheveux. Je crois que je suis encore bourré. Merde, par contre, j'ai une supervision.

– T'inquiète. Je la prends. »

Une supervision, cela signifiait que Bobby gagnerait le salaire minimum en plus des pourboires pendant qu'un ou une stagiaire ferait le boulot à sa place. Isabel et lui pourraient peut-être payer le loyer s'il ne se retrouvait pas, d'ici là, en taule ou au cimetière. Le serveur alla voir Russell pour

l'informer du changement. Bobby se retourna vers Aaron, qui attendait sa réponse, de plus en plus impatient.

« Alors ? »

Russell cria :

« Bobby, envoie cette soupe brocoli-fromage à la 95, tu veux ?

– Ça t'embête de retirer d'abord ta cravate du bol ? » rétorqua Bobby.

Russell baissa les yeux, décrocha sa cravate, l'envoya atterrir sur le comptoir dans un claquement humide, puis sortit un autre bol. Par la fenêtre, un commis fit passer le cheesecake qu'avait demandé Bobby. Aaron le regarda prendre la soupe et le dessert pour les emporter vers la salle. Bobby jeta un coup d'œil dans son dos. Aaron ne le lâchait pas des yeux.

« Il faut que j'aille servir ça », dit-il.

Il brandit les plats devant son visage et déguerpit. Il entendit Aaron siffler entre ses dents tout en retournant au fond de la cuisine. Bobby déposa la nourriture et s'adossa à la desserte. Il chercha toutes les explications possibles pour justifier son départ prématuré. Parce que Aaron avait peut-être tué quelqu'un et que lui-même était complice en ayant conduit le véhicule ? C'était une bonne raison. Parce que depuis qu'ils se connaissaient il lui avait toujours caché que son père était Noir et qu'il pensait qu'Aaron lui ferait encore plus de mal qu'au petit jeune du O s'il le découvrait ? Là encore, c'était une excellente raison.

Bobby plaqua ses deux mains sur ses paupières jusqu'à voir de petits points lumineux. Il ne savait absolument pas quoi faire, et la peur autant que l'incertitude l'étouffaient.

Qui disait changement d'équipe disait réunion d'équipe au fond du restaurant. Parmi les serveurs, il y avait davantage de fumeurs que de non-fumeurs, si bien qu'après quelques vannes tout le monde se couvrit et se retrouva sur la plate-forme. Ils dansaient d'un pied sur l'autre pour se réchauffer, la fumée des cigarettes se mêlant à leur buée. Michelle, la stagiaire de Bobby pour la soirée, se tenait à côté de lui. Elle portait un pantalon noir stretch et des bottes aux lacets défaits. Ses cheveux teints en rouge vif dépassaient de sa casquette plate. Bobby leva les yeux au ciel lorsque Russell se plaignit des erreurs de commande dans les desserts et des vols commis par le personnel. Certains serveurs avaient la tête ailleurs, d'autres essayaient de savoir lequel, parmi les commis à la peau basanée,

était l'auteur des larcins. Bobby avait sa petite idée. Il se tourna vers Luis, qui comprit son regard et lui adressa un doigt d'honneur. Michelle notait les moindres paroles de Russell à la manière d'une journaliste, et son enthousiasme irrita immédiatement Bobby.

Aaron se tenait près de Russell. Bobby l'observait, sans le vouloir, mais sans pouvoir s'en empêcher, prêt à tourner la tête dès qu'Aaron le remarquerait. Or ce dernier ne lui jeta même pas un coup d'œil. Il attendit que Russell ait terminé et lui demande de faire la liste des spécialités du soir. Il regardait tout le monde sauf Bobby. À la fin, il alluma une cigarette. Pendant ce temps, les non-fumeurs et tous ceux qui en avaient marre du froid se précipitèrent vers la porte. Les autres prirent une dernière latte, jetèrent leur mégot et rentrèrent en file indienne. Bobby croisa Aaron en baissant la tête. Aaron lui attrapa le poignet.

« Attends deux secondes », dit-il.

Michelle patientait dans le couloir, juste derrière la porte ouverte. Le rideau d'air au-dessus de la porte tournait à plein régime et noyait les bruits de la cuisine. Bobby fit signe à Michelle de les laisser. Elle leva les deux pouces en l'air, ravie, et se dirigea vers l'entrée. Aaron lâcha le poignet de Bobby, qui sentit le sang revenir dans ses doigts. Il recula d'un pas et laissa la porte se refermer.

C'était donc fini ? Aaron avait-il compris où était parti Bobby ? Peut-être avait-il enfin découvert la vérité sur son père, même si Bobby ne voyait pas comment c'était possible ? La vitesse folle à laquelle les pensées fusaient dans sa tête rendait tous les scénarios possibles.

Rappelle-toi, il n'a pas dit qu'il ne te ferait jamais de mal. À d'autres. Il a massacré un gamin en pleine rue, un gamin qu'il ne connaissait pas et qui ne lui avait même pas menti.

Il plongeait ses mains dans la poche avant de son tablier et fit courir ses doigts le long du tire-bouchon de son limonadier. À condition de dégainer assez vite, il pouvait le planter dans la partie la plus molle du visage d'Aaron, au cas où les choses tourneraient mal. En y repensant, l'image du jeune gisant sur le trottoir lui revint. Il lâcha le tire-bouchon. Cette scène avait beau lui avoir fourni une dose de violence suffisante jusqu'à la fin de ses jours, voilà qu'il se tenait à moins de trois mètres de son meilleur ami et qu'il était en train de réfléchir à la meilleure manière de le tuer. Jusqu'à

présent, son instinct lui avait fait défaut, et il le savait. Il était peut-être temps de ne pas le suivre.

« Écoute, vieux », dit-il.

Aaron porta son index à ses lèvres et lui fit signe de se taire.

« Tu sais ce qui est bizarre ? demanda-t-il. J'ai encore du mal à m'habituer à ouvrir les portes. » Il recracha la fumée du coin de la bouche. « Qui pourrait imaginer que c'est un truc auquel il faut s'habituer ? Passer d'un endroit à un autre, simplement parce qu'on en a envie. Putain, c'est la chose la plus simple du monde. On part du principe que ça va de soi. Je passe de cette pièce à l'autre. Je sors. Je referme la porte des toilettes. Plus rien ne va de soi, Bobby. Fini, terminé. »

Il chercha quelque chose dans son dos et Bobby se saisit à nouveau du tire-bouchon. Aaron lui tendit une enveloppe blanche. Bobby la prit et, sans lâcher Aaron du regard, la décacheta. Elle était pleine de billets de vingt, cinquante et cent dollars.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Ça, répondit Aaron en exhalant un autre nuage de fumée, c'est à peu près trois mois de loyer. »

Bobby lui rendit l'enveloppe.

« Je ne veux pas que tu achètes mon silence.

– Ton silence ? fit Aaron en riant. Qui te parle de ça ? Tu regardes trop la télé, mec.

– Oh, putain, dit Bobby en haussant le ton. Je ne peux pas l'accepter. Je ne peux pas, bordel. »

Il ne savait pas s'il parlait de l'argent, d'Aaron, ou des deux.

« Tu peux l'accepter, parce que vous en avez besoin. Toi et Isabel. J'avais une planque d'argent dont personne ne connaissait l'existence avant que je m'en aille.

– Que tu t'en ailles ? Tu n'es pas parti en vacances, Aaron. Tu étais en prison. Cet argent vient du deal, et c'est le deal qui t'a envoyé en prison. C'est-à-dire exactement là où ce que tu as fait hier soir va nous envoyer, toi et moi.

– Tu crois que j'ai besoin que tu me rappelles où j'étais ?

– Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu as fait ça à ce gamin ?

– Parle moins fort, putain. »

Bobby s'approcha de lui et serra les dents. L'indifférence d'Aaron l'exaspérait ; il oublia un instant qu'il avait peur de lui.

« Tu l'as peut-être assassiné, Aaron, et tu m'as embarqué là-dedans.

– Certains des gardiens, en taule, étaient d'anciens flics. »

Bobby leva les mains en l'air et s'écarta. Il fit les cent pas devant Aaron, rebuté par ce qui s'annonçait comme une énième élucubration de taulard.

« Je m'en fous de... commença-t-il.

– Tais-toi et laisse-moi finir. »

Bobby s'arrêta de marcher.

« Tu sais ce qu'ils pensaient des singes comme cette petite frappe ? Que ce soit là-bas, en taule, ou ici ? Rien. Pour eux, c'était *rien*. Encore moins que la merde sur laquelle tu marches et qui reste coincée dans les creux de tes semelles, au point que tu es obligé de prendre un couteau à beurre pour la récupérer avant de jeter le tout à la poubelle. Pour eux, c'était moins que ça. Ces types sont prêts à regarder ailleurs pendant que tu te prends un coup de couteau sous la douche, et tout ça pour moins de fric que ce que tu gagnes un samedi soir en fermeture. »

Bobby croisa les bras pour dissimuler un frisson. Il ne voulait pas savoir comment Aaron savait ces choses. Ses yeux le brûlèrent, et des larmes se formèrent. Aaron dut sentir sa peur. Il s'approcha et posa ses lourdes mains sur ses épaules.

« Je sais que tu as peur. Ce qui s'est passé fait peur. Je t'ai dit, je voulais pas que ça tourne aussi mal, mais je n'avais pas le choix. » Il essaya de l'attirer à lui pour le prendre dans ses bras, mais Bobby dégagea ses épaules et fit quelques pas de côté. Aaron garda ses bras en l'air, figés dans leur étreinte fantôme, puis les laissa retomber le long de ses flancs. Il secoua la tête d'un air incrédule.

« Est-ce qu'il y a une morale dans ton histoire ? demanda Bobby.

– Oui, il y en a une, Bobby. Personne n'en a rien à foutre de ce petit jeune. Et surtout pas moi. »

Il lui balança l'enveloppe. Elle rebondit sur le torse de Bobby, puis tomba à terre.

« Et personne d'autre n'en aura rien à foutre si tu fermes ta gueule. Appelle ça acheter ton silence, si ça te fait plaisir. Tu ne t'en rends peut-être

pas compte aujourd'hui, mais ce que j'ai fait, je l'ai fait uniquement pour toi. Pour t'aider.

– Pour m'aider ? s'écria Bobby avec un petit rire. Bordel de merde, tu vas m'envoyer en prison avec toi.

– Non, ce n'est pas possible. Pour toi comme pour moi. »

Aaron disparut dans le couloir et la lourde porte en métal se referma derrière lui.

Bobby posa les yeux sur l'enveloppe. Quelques billets en dépassaient, de plus en plus mouillés par la neige. Il la ramassa et étala en éventail les billets qui étaient encore secs. Certains s'étaient fripés avec les années. Les autres étaient si récents qu'ils paraissaient faux, plus gris que verts. Ils avaient cette odeur à laquelle pensaient certainement les gens quand ils parlaient d'une voiture neuve. Il tenait dans ses mains trois mois de dignité, et peut-être un repos mérité. Trois mois pour sortir durablement Isabel de l'ornière. Il n'avait qu'une seule chose à faire, la seule qu'il ait jamais su faire, c'est-à-dire fermer sa gueule. Mentir. S'il le faisait, sa vie merdique suivrait sa trajectoire merdique jusqu'à sa conclusion merdique, mais prévisible. Voire, qui sait, un peu mieux que ça.

Aaron avait peut-être raison. Peut-être que personne n'aurait rien à foutre de ce jeune. Peut-être qu'il aurait fait à Bobby ce qu'Aaron lui avait fait. Sinon pire. Mais sa mère, elle, ne s'en foutait pas. Un gamin a beau devenir le pire des connards, sa mère a toujours envie de le voir rentrer chez lui. Bobby entendit la voix d'Isabel lui demandant où il était la veille. La mère de ce gamin avait dû se demander pourquoi il n'était pas à la maison, pourquoi les flics venaient frapper à sa porte en pleine nuit, pourquoi quelqu'un avait fait une chose pareille à son enfant.

Il rouvrit l'enveloppe et compta les billets.

D'un autre côté, rien n'avait obligé ce gamin à venir vers eux, si ? Il aurait pu les laisser tranquilles, laisser glisser l'insulte d'Aaron, se montrer le plus sage des deux.

Bobby plia la liasse de billets et la fourra dans la poche arrière de son pantalon. Il retourna à l'intérieur, la gorge nouée par toutes ces conneries.

7.

Les plats s'entrechoquaient. L'odeur de la graisse chaude et de la viande grillée retourna l'estomac de Bobby. Il aurait voulu que le ciel s'ouvre et déverse des seaux de neige, afin qu'ils soient obligés de fermer de bonne heure et qu'il puisse rentrer chez lui. Mais pour y trouver quoi ? Il ne le savait que trop bien.

Rien à faire ici, rien à faire là-bas.

Il longea le passe-plat. Aaron le fusilla du regard pendant qu'il posait de la nourriture sur l'étagère métallique devant lui. Michelle était devant l'ordinateur, en train de sautiller. Elle avait les joues rouges, mais le reste de sa peau était olivâtre, à peine plus foncée que celle de Bobby. Elle avait retiré sa casquette. Il vit alors que ses cheveux n'avaient de rouge que les pointes, comme si elle les avait plongées dans de la peinture. Le reste de sa chevelure était noir de jais et coupé très court d'un côté. Elle avait un petit diamant vert dans la narine gauche et des boucles en argent alignées sur les oreilles.

« Ils viennent de nous répartir, lui dit-elle.

– C'est parti. »

Ils abandonnèrent les cris obscènes entre serveurs et cuisiniers pour le brouhaha de la salle à l'heure du coup de feu. Bobby profita de l'énergie d'une grosse soirée de travail. Il était bien content d'avoir l'occasion de se changer les idées. Le restaurant se remplissait de gens qui n'avaient pas envie de faire la cuisine, qui s'asseyaient en public, obligés de se montrer polis avant que le mauvais temps les piège à l'intérieur, ensemble, et rende la situation inconfortable. Il ne les jugeait pas. En étant ici, il se cachait en pleine lumière, exactement comme eux.

Des enfants pleuraient en écoutant des serveurs fatigués leur chanter des chansons d'anniversaire. Les employés de bureau étaient installés autour du

bar. Les hommes d'affaires engloutissaient des morceaux de poulet pas chers.

Michelle et Bobby rejoignirent leur secteur et découvrirent une tablée de cinq jeunes Noirs en train de lire la carte.

« Sérieux ? dit Bobby.

– Quoi ? »

L'air consterné, il ordonna à Michelle de prendre leur commande de boissons. Il se posta devant la desserte pour l'observer. Elle se dirigea vers la table. Bobby vit qu'un des jeunes portait presque uniquement du bleu roi, et il repensa au gamin et à son copain, à l'Original. Partis manger ensemble, comme ceux-là, sans penser une seule seconde que l'un des deux ne rentrerait pas chez lui. Un des Noirs attablés s'aperçut que Bobby les observait. Bobby regarda aussitôt en direction du parking. Lorsqu'il se retourna vers la table, le type le fixait toujours.

Il n'avait pas vu la tête de l'autre jeune, à l'Original.

Ce n'est pas possible. Il ne m'a pas vu, n'importe comment. Il n'a pas pu me voir.

Michelle revint avec son bloc de commandes à la main, les cartes sous le bras, l'air fier. Elle avait pris toute leur commande et voulait la passer dans l'ordinateur. Bobby lui jeta un regard sceptique et fit glisser sa carte magnétique.

« Ils veulent de la soupe ou de la salade ? »

Elle serra la mâchoire.

« J'ai oublié de demander.

– Et leurs burgers, ils les veulent comment ?

– Ah, mince ! »

Bobby appuya sur le bouton annulation.

« Écoute, on sait toi et moi que je ne vais rien gagner avec cette table, que tu fasses de la merde ou non.

– Je te demande pardon ?

– Je ne sais pas ce que représente ce boulot pour toi, mais moi, c'est grâce à ça que je mange. À partir de maintenant, si je dis "prends seulement les boissons", tu prends seulement les boissons. Ne prends pas toute la commande comme si tu savais ce que tu faisais. Je ne peux pas me le permettre.

– Je ne comprends pas... Pourquoi est-ce tu ne vas rien gagner avec cette table ?

– Ne sois pas conne. »

Michelle rentra le menton comme si elle venait de recevoir une gifle. Bobby lui prit des mains le carnet de commandes et ils retournèrent ensemble à la table. Le jeune Noir cessa de le regarder lorsqu'ils arrivèrent. La paranoïa de Bobby baissa d'un cran.

Michelle lui obéit tout le reste de la soirée. Ils ne se parlaient pas, sauf s'ils y étaient obligés. À mesure que l'heure tournait, la salle se clairsema. Une autre vague de neige arriva, mais plus lentement que ne l'avait prédit la météo – la tempête perdait de sa force. Leur dernière table s'attardait autour des boissons. Michelle revint s'adosser au meuble de l'ordinateur, à côté de Bobby. Un couple leur fit signe et demanda l'addition.

« Tu la leur balances et tu remets des publicités pliantes sur les tables, lui dit-il. Je te retrouve au bar, on fera le partage des pourboires. »

Elle lui adressa un salut militaire et se dirigea vers le couple.

Au bar, les clients de l'*happy hour* étaient partis depuis longtemps. Seuls les piliers traînaient, les uns pour jouer à des quiz, les autres se disputant à propos des Steelers et des Pens. Bobby tira un tabouret à lui. Il sortit son briquet de sa poche arrière et le fit tourner sur le comptoir tout en tapant du pied. Toute la soirée, il avait redouté la fin de son service. Dès qu'il avait un moment seul pour réfléchir, son cerveau s'emballait. Devant lui, Paul, le barman, lavait les verres à bière. Bobby lui fit signe de sortir un paquet de cigarettes de la vitrine derrière lui. Paul le fit glisser sur le bar.

« Un club soda ? » demanda-t-il.

Bobby regarda les robinets à pression. *Peut-être une bière*. Quelque chose qui ferait baisser le volume sonore. C'était bien pour ça qu'Isabel buvait, non ? Trop de friture à l'étage. Ce serait si facile. Boire la première rapidement, surmonter l'amertume, histoire que la suivante glisse toute seule jusqu'à l'engourdissement. Malgré la peur qui revenait, Bobby s'aperçut qu'il avait besoin de cette angoisse pour rester affûté, garder les idées claires. Car Aaron avait beau dire, ce qui s'était passé ne s'effacerait pas du jour au lendemain. Il devait trouver un moyen de sortir de ce merdier.

« Allez, soyons fous, dit-il. Rajoute-moi un citron vert.

– Oh là, j’espère que tu ne conduis pas », dit Michelle dans son dos. Elle tira un tabouret à côté de lui et, de ses mains, encadra son visage. « Voyons voir. Ce n’est pas un truc religieux. Et tu ne m’as pas l’air d’être un ivrogne violent. Donc du genre à être bourré au bout de deux gorgées, je me trompe ? Tu ne tiens pas l’alcool ?

– Et si on parlait du principe que ça ne te regarde pas ? »

Bobby tendit la main. Michelle soupira, lui donna le carnet rempli d’additions encaissées et sortit de la poche de son tablier une liasse de billets pliée en deux.

« Écoute, je sais que j’ai merdé la première fois, mais je me suis rattrapée. Non ? Tu verras, tu finiras par m’apprécier. Je suis très appréciable. »

Bobby ne l’écoutait pas ; il comptait l’argent. Elle commanda une bière. Bobby recompta. Il manquait des sous.

« Il y a quelque chose qui est resté au fond de ta poche ?

– Je porte un pantalon stretch », dit-elle.

Il secoua la tête et compta encore. Paul revint avec un verre et Bobby, à contrecœur, lui glissa sa part du pourboire. Paul compta les billets, regarda Bobby et Michelle par-dessus ses lunettes.

« Attends, dit-il. À vous deux ?

– Désolé, vieux, répondit Bobby en agitant la tête vers Michelle. J’avais la petite nouvelle. En plus, ç’a été un peu basané dans mon secteur, ce soir.

– Qu’est-ce que c’est censé vouloir dire ? » fit Michelle.

Plus loin, une grosse voix retentit :

« Ça veut dire que vous avez servi trop de négros. »

Bobby se retourna et vit Darryl descendre tranquillement les marches qui menaient au coin fumeurs. C’était le seul serveur Noir du bistrot. À sa connaissance, du moins. Son crâne rasé luisait sous les spots qui éclairaient les fausses antiquités accrochées aux murs. Il portait un sweat-shirt à capuche très large. À chaque pas que faisaient ses grandes jambes, ses bretelles fantaisie, détachées pour cause de fin de service, cliquetaient. Il avait un rire tonitruant, une voix de stentor, et il détestait cordialement Bobby.

Ils s’étaient formés ensemble, même si Darryl avait commencé à travailler ici des années avant lui. D’abord à la plonge, ensuite en tant que commis de salle. Sans la moindre expérience, Bobby avait postulé pour la salle et

décroché le poste. Darryl lui avait malgré tout transmis son savoir. Comment « brûler » la glace si quelqu'un renversait un verre au bar. Les cachettes secrètes de couverts pré-enroulés pour conclure un service de fermeture plus rapidement. Ils avaient même pas mal de choses en commun. Des mères célibataires, des fins de mois difficiles. Jusqu'à ce qu'un soir Bobby se plaigne auprès de Paul parce qu'il n'était pas d'humeur à servir une tablée de Noirs qui lui avaient demandé des couverts propres. Il n'avait pas vu que Darryl était derrière lui, en train d'attendre une boisson. Darryl ne lui avait rien dit. Ni ce soir-là, ni plus tard.

« Ce monsieur ici présent ne supporte pas de servir des Noirs, dit-il à Michelle. Il a raison, en même temps. Les négros ne laissent jamais de pourboire.

– Quoi ? C'est bizarre, ça », répondit-elle. Elle prit une cigarette dans le paquet de Bobby et l'alluma.

« Non, franchement, vas-y, sers-toi, dit Bobby.

– T'es en train de m'expliquer, dit-elle à Darryl, que les Noirs ne laissent jamais de pourboire.

– On va le formuler autrement. Je ne me tue pas à la tâche quand ils viennent s'asseoir dans mon secteur.

– Tu vois ? s'exclama Bobby.

– Vous ne vous êtes jamais dit que c'est pour ça que vous n'avez pas de pourboire ? demanda-t-elle.

– Non », répondirent en chœur Bobby et Darryl. Ils échangèrent un petit coup d'œil puis regardèrent ailleurs.

« Vous êtes marrants, tous les deux. » Elle se tourna vers Bobby. « Quand même, tu n'es pas métis, toi ? »

Bobby fut pétrifié sur place. Darryl ouvrit de grands yeux et gonfla ses joues remplies de bière. Il eut du mal à avaler sa gorgée et explosa de rire en se tenant les côtes. Bobby rit aussi très fort, mais il vit que Michelle n'y croyait pas. Darryl leur passa ses bras autour des épaules. Bobby se dégagea aussitôt.

« Petite, s'il te plaît. Je t'interdis de sortir des conneries pareilles pendant que j'ai la bouche pleine. » Darryl fit mine de reprendre son souffle et essuya une larme imaginaire sur son œil. Puis il fronça les sourcils, se pencha tout près de Bobby et plissa les yeux, faussement concentré.

« Pourtant c'est vrai que tu as une belle bouche de Noir, lui dit-il. Elle a peut-être raison, finalement. » Il rit de plus belle et regagna son tabouret. Michelle regardait fixement Bobby.

« Tu n'es pas métis, en vrai ? demanda-t-elle.

– Tu rigoles ou quoi ? Regarde-moi bien.

– C'est ce que je fais.

– Bon, peut-être qu'il te faut un autre verre, alors.

– Ce n'est pas un non. »

Des doigts s'enfoncèrent dans les épaules de Bobby et les massèrent. Il se retourna. En voyant Aaron, il toussa sur sa cigarette. Aaron avait noué sa veste de cuisinier autour de la taille et il y avait des taches de sang sur son pantalon à carreaux. Il lui donna une grande tape et s'assit à ses côtés. Depuis combien de temps était-il là ?

« Qu'est-ce qui n'est pas un "non" ? demanda-t-il à Michelle.

– Regardez-moi ces conneries », dit Darryl, assis à l'autre bout du bar. Bobby poussa un long soupir, heureux de ce bref répit. La chaîne sportive diffusait des extraits des audiences de la veille au procès d'O. J. Simpson. Darryl vida sa bière et en commanda une autre. « Comment est-ce qu'ils vont nous faire croire que c'est pas un complot de A à Z ? dit-il.

– Comment tu sais que c'est un complot ? » lui demanda Aaron.

Darryl se tourna vers lui avec un air de dégoût, comme s'il venait de renifler quelque chose de pourri. Avant même qu'Aaron parte en prison, Darryl ne l'aimait pas. À l'époque, déjà, il détestait son petit numéro et se disait insulté au nom de tous les Noirs. « Tu pourrais débarquer ici avec du cirage noir sur le visage, pendant que tu y es », lui avait-il dit. Aaron, entre-temps, était devenu encore plus extrémiste, et cela ne faisait qu'attiser l'animosité de Darryl.

Bobby n'appréciait pas Darryl, mais il comprenait sa colère contre Aaron, dont l'attitude, quand ils étaient jeunes, l'avait embarrassé plus d'une fois. Il s'était moqué de lui, de sa manière de s'habiller et de parler, en espérant qu'il arrêterait. Ce qui le poussa à se demander si ce nouvel Aaron n'était pas finalement une autre posture, s'il n'avait pas adopté ce personnage uniquement pour sauver sa peau. Mais peut-être pas. Peut-être que Bobby avait semé une idée, et que cette idée avait germé chez Aaron pendant son

séjour en prison. Comme une plante, pour pousser elle avait eu besoin d'attention, d'engrais, d'un environnement propice.

Il aurait tout aussi bien pu balancer lui-même cette brique.

« Tu vas m'expliquer qu'un mec de presque cinquante piges a tué une femme et un bonhomme en même temps ? fit Darryl. Avec un couteau ? Fous-toi de ma gueule.

– Un ancien joueur de football américain, répondit Aaron. Un des plus grands athlètes de tous les temps. D'une force incroyable. »

Les habitués arrêtaient de discuter pour écouter en douce leur conversation. Paul, tout en regardant le match de ping-pong, essuyait mécaniquement la même partie du bar. Un client, un Blanc portant une chemise en coton froissée et une cravate dénouée, prit son portable à clapet sur le bar et tira l'antenne. Tout en ouvrant l'appareil, il surveillait l'échange entre Darryl et Aaron.

« Aaron », dit Bobby en le tirant par la manche. Aaron chassa son bras. Ses yeux ne lâchaient pas Darryl.

« Et donc quoi ? répondit ce dernier. Il a tenu le mec avec un bras pendant qu'il tuait la fille avec l'autre ? Arrête, mec. Tout ça, c'est toujours la même connerie. Personne n'aime voir un Noir qui a du fric. Surtout pas les flics. O. J. en train de rouler dans des belles bagnoles avec une petite Blanche à côté de lui ? Et ces flics, ils gagnent combien ? Quarante mille ? Cinquante mille dollars par an ? S'il te plaît. Tu sais comment j'épelle le mot "complot" ? L.A.P.D. Ces mecs détestent les Noirs. »

Aaron ricana :

« Un complot ? C'est une blague.

– Tu te souviens de Rodney King ? demanda Darryl. Le mec rampait par terre et les flics l'ont tabassé comme s'il avait tué quelqu'un.

– Tu te souviens de Reginald Denny ? répliqua Aaron. Le type conduisait tranquillement quand ces animaux l'ont sorti de son camion. »

Tout en parlant, il regardait Bobby. Il réprima un sourire, comme pour ne pas rire.

« Attends, qui ça ? demanda Bobby.

– Reginald Denny, intervint Michelle. Le camionneur. Il s'était trompé de sortie sur la route de Santa Monica et s'est retrouvé en plein milieu des

émeutes de Los Angeles. Il s'est fait sortir de son camion et quelqu'un lui a balancé une brique sur la tête. »

Bobby regarda Aaron. Ce dernier lui fit un clin d'œil.

« Conclusion ? lui demanda Darryl.

– Conclusion, tu ne peux pas diaboliser toute la police à cause de ce qu'ont fait trois ou quatre flics. Des flics qui, au passage, ont été acquittés. Tu sais ce que ça veut dire, oui ? Innocentés.

– Diaboliser ? demanda Darryl. Dis-moi, ils t'ont laissé lire des livres en taule ?

– Est-ce que c'est juste de diaboliser toute une race à cause du comportement de certains criminels ? » demanda Michelle.

Aaron se retourna et lui adressa un sourire narquois.

« Vérifie un peu tes sources, chérie. Parmi ceux d'entre vous qui ont agressé Denny, il y en a un qui était huissier de justice. Pas de casier. Mais les pillages et la violence l'ont chauffé à blanc, et il ne pouvait pas aller à l'encontre de son ADN. Aucun ne le peut. Ils ont pillé leurs propres magasins. Ils ont attaqué leurs propres frères. Alors fais-moi plaisir, va frimer ailleurs avec ton diplôme de sociologie, OK ? On discute entre hommes, là. »

Pendant qu'Aaron déblatérait, Bobby craquait des allumettes et les jetait dans le cendrier. Il pria pour qu'il y ait un incendie en cuisine, une coupure de courant, que quelqu'un vienne braquer le restaurant, n'importe quoi pour faire taire Aaron, sans quoi la situation dégénérerait rapidement. Il ne regardait plus l'homme au portable.

« Et Bobby Green ? lança Michelle.

– Qui ? dit Aaron.

– L'homme qui a conduit Denny à l'hôpital quand il l'a vu étendu dans la rue. Le Noir. C'était dans son ADN aussi ? De risquer sa vie pour quelqu'un qu'il ne connaissait même pas ? C'est peut-être toi qui as besoin de vérifier tes sources, chéri. »

Le sourire narquois d'Aaron disparut. Il se balança sur son siège et regarda attentivement Michelle.

« Donc tu es quoi, toi, au juste ? lui demanda-t-il.

– Comment ?

– Je veux dire, manifestement tu n'es pas blanche. Mais toutes ces merdes

sur ton visage et dans tes cheveux. Ça m'a un peu troublé. »

Darryl pointa le doigt vers Bobby.

« Tu ferais mieux de calmer ton copain.

– Les gars, intervint Paul.

– Je suis un être humain », dit Michelle.

Aaron but une gorgée de sa bière et haussa les épaules.

« Un demi-être humain, peut-être. Mais ça ne compte toujours pas. »

Michelle eut un rire de dégoût. Darryl se leva.

Merde, c'est reparti, pensa Bobby. Il regarda encore à l'autre bout du bar. L'homme au portable observait l'entrée du bistrot.

Michelle leva la main en direction de Darryl. Elle secoua la tête pour lui faire comprendre que ça ne valait pas la peine. Aaron souriait à Darryl. Exactement comme il avait souri au jeune Noir, à l'Original. Bobby le tira par la manche.

« Viens, je crois qu'on ferait mieux de partir. »

Aaron ne l'écouta pas.

« Continue de me sourire avec tes jolies dents blanches, mec, dit Darryl. Elles sont toutes neuves, non ? C'est l'État qui te les a offertes, hein ? Eh oui, c'est ce qu'on donne aux petites salopes comme toi, en taule. »

Il sourit. Pas Aaron.

« Quoi, tu ne savais pas ? dit Darryl à Bobby. Tu as forcément remarqué. Ce ne sont pas ses dents. Figure-toi que mon cousin était en prison avec ton copain ici présent. Eh oui, négro, je sais tout de toi. »

Aaron se détourna de lui, se pencha sur sa bière et fit tourner le verre sur le cercle mouillé qui l'entourait. Darryl, voyant qu'Aaron était dos au mur, insista.

« Fous-lui la paix, mec, intervint Bobby. On a compris.

– Tu comprends, Bobby, tu ne peux pas mordre une bite si tu n'as plus de dents, dit Darryl. Les gars les lui ont démolies dès le premier jour. Ils ont compris son petit numéro du type qui aurait voulu être Noir, pas vrai ? Tu as voulu faire le malin. Tu as essayé de jouer les durs. Si j'ai bien compris, ils t'ont fait tourner pendant la première semaine. Ils se sont servis de ta bouche comme d'une petite chatte. »

Aaron se mordit la lèvre et regarda au fond de son verre. Tout le monde avait les yeux rivés sur lui. Il se ratatina, aussi petit que le jour où il était

arrivé en prison, ramassé sur lui-même comme il l'était dans le pick-up. L'espace d'un instant, Bobby lui pardonna ce qu'il avait infligé au jeune. Il comprenait presque. Il revoyait son copain maigrichon à grande gueule, le frère qu'il n'avait jamais eu, et il tressaillit à chaque insulte que Darryl lui balançait. Ce qui l'amena à penser que peut-être, peut-être, il subsistait quelque chose de l'Aaron dont il se souvenait. Si Darryl pouvait l'atteindre, peut-être que lui-même pourrait aussi faire comprendre à Aaron dans quel merdier il les avait fourrés. L'humiliation infligée par Darryl n'eut pas l'effet escompté. Pas sur Bobby. Les injures lui donnaient envie de défendre Aaron. Même Michelle avait l'air gênée pour lui.

« OK, ça suffit, dit-elle.

– Très bien, fit Darryl avant de se retourner pour retrouver son siège. Qu'il aille se faire foutre.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ? répondit Aaron, les yeux toujours rivés sur sa bière.

– Quoi ? demanda Darryl.

– Ton cousin. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Comment ça, qu'est-ce qui lui est arrivé ? Qui a dit qu'il lui était arrivé quelque chose ? »

Aaron retira la main qui cachait la toile d'araignée tatouée sur son coude. Il leva les yeux vers Darryl et se couvrit la bouche.

« Oh, pardon. J'ai l'impression qu'on ne t'a pas raconté toute l'histoire. »

C'était la deuxième fois que Bobby voyait cette expression sur le visage d'Aaron. Celle qu'il avait montrée après avoir massacré le jeune, quand il s'était calé au fond du siège passager, cigarette au bec, et lui avait calmement indiqué le chemin du retour. De la satisfaction. Du plaisir. Toute sa compassion s'était évanouie. Aaron avait cassé la gueule du jeune Noir parce qu'il en avait eu envie. Non parce qu'il s'était senti menacé. Non en vertu d'un quelconque besoin de protéger Bobby. Il était ivre, et ce gamin avait cru avoir face à lui deux petits Blancs apeurés, alors qu'un seul des deux était blanc, et ce n'était pas celui qui avait peur. Peut-être qu'à une époque Aaron avait eu honte de ce qui lui était arrivé en prison, mais cette époque était révolue, et le Aaron d'avant n'existait plus. Si ce que racontait Darryl était vrai, la prison l'avait brisé en mille morceaux. Des fanatiques violents l'avaient recueilli et l'avaient reconstitué. Sauf qu'ils s'étaient

emmêlé les pinceaux et avaient recollé les morceaux dans le désordre. Aaron avait feint d'être accablé par les insultes de Darryl. Il l'avait appâté, exactement comme il avait appâté le jeune. La tête qu'il faisait en disait plus long que tout le reste. L'Aaron qu'avait connu Bobby n'existait plus, et ce dernier comprit que le monstre qui avait grandi à l'intérieur de son ami l'avait pris au piège, l'entraînant dans son sillage.

Darryl s'approcha d'Aaron, poings serrés. Aaron finit sa bière et se leva. Bobby se tenait entre eux et tendait les mains pour les séparer. Paul fit le tour du bar en courant afin de s'interposer également. Michelle leur cria d'arrêter. Paul posa les mains sur le torse de Darryl, qui les repoussa avec une tape, mais Paul ne se découragea pas. D'autres employés, assis au bar, accoururent.

« T'as intérêt à raconter des conneries ! cria Darryl par-dessus le barrage humain.

– J'ai l'air ? répliqua Aaron. Regarde-moi, Darryl. J'ai l'air ?

– Aaron, ferme ta gueule ! hurla Bobby.

– Écoute ton pote, dit Darryl. Pédale. »

Aaron renifla et lui cracha dessus. Le mollard atterrit au centre de sa joue.

Il n'y eut plus aucun bruit dans la salle. Darryl s'essuya le visage. Bobby, Michelle, Paul étaient immobiles, bras ballants, doigts écartés, figés par l'atmosphère électrique.

« OK », dit Darryl.

Il se rua en avant. Paul se jeta sous ses bras tendus et passa les siens autour de son corps. Les semelles en caoutchouc de ses boots couinèrent sur le parquet ciré.

« Lâche-le ! » ordonna Aaron à Paul.

Bobby retenait aussi Aaron. Entre Paul et Bobby, Michelle, les bras en croix, leur hurlait d'arrêter. Bobby ahanait et plissait les yeux. Il les écarquilla lorsqu'il entendit la porte d'entrée s'ouvrir.

Deux policiers blancs, dans leur tenue de grand froid, gravirent d'un seul bond les trois marches qui menaient au bar. Tandis que l'un faisait reculer Michelle, Bobby et Aaron, l'autre sépara Darryl et Paul, lequel s'écarta en levant les mains. Le policier se trouvait à moins de trente centimètres de Darryl, l'index brandi en signe d'admonestation, l'autre main près de sa hanche.

« C'est quoi le problème ? lui dit-il.

– Pourquoi vous me demandez à moi ? fit Darryl, incrédule. Demandez plutôt à cette salope. »

Il désigna Aaron. Bobby se retourna vers son ami, dont le visage avait perdu toute sa rage. Le cou de taureau, les yeux fous – disparus. Le policier jeta un coup d'œil vers Aaron. Celui-ci haussa les épaules et leva les deux paumes en l'air, tout confus. Le flic se retourna vers Darryl.

« C'est à toi que je demande, dit-il. Et reste poli.

– Cet enculé me crache à la gueule et c'est moi qui dois rester poli ? »

Le policier lui attrapa le poignet et le retourna vers la main courante qui longeait le bar. Darryl fut bien obligé d'avancer les mains et de saisir la barre. Le policier lui comprima le thorax, lui écarta de force les pieds et lui appuya sur la tête.

« Putain, j'y crois pas, pesta Darryl.

– Je t'ai dit de rester poli. »

Il lui fit une clé de bras. Darryl hurla.

« Il n'a rien fait ! » s'écria Michelle.

Russell déboula de la cuisine tout essoufflé, les aisselles trempées.

« Mais qu'est-ce qui se passe, bordel ?

– On nous a signalé un problème, expliqua le policier qui était planté devant Michelle, Bobby et Aaron. C'est vous le patron ?

– C'est moi. »

Russell montra l'autre policier, occupé à refermer les menottes autour des poignets de Darryl.

« Pourquoi vous l'arrêtez ?

– On nous a signalé qu'il était devenu violent avec un autre client, monsieur. Il m'a mis la main au visage et s'est montré agressif. »

D'un coup sec, il redressa Darryl.

« C'est faux ! » s'exclama Michelle. Elle désigna Aaron. « Il a craché sur Darryl !

– Pourquoi est-ce que j'aurais fait ça ? fit Aaron. J'étais bien tranquille quand il a commencé à m'agresser.

– Oh, mais quel menteur, protesta Michelle en se tournant vers Bobby. Dis-leur, toi. »

Bobby fixa le sol, puis le bar. Tous ceux qui avaient assisté à la scène

regardaient ailleurs. Ils avaient tous voulu admirer le spectacle, maintenant que les choses tournaient au vinaigre, ils détournèrent la tête. Bobby laissa échapper un petit rire.

« C'était juste une dispute. Il ne s'est rien passé. »

Il garda la tête baissée. Il sentait les regards posés sur lui.

« Il y a eu un malentendu, messieurs, dit Russell. Voulez-vous bien relâcher ce jeune homme ? »

Le policier qui les séparait de Darryl avisa son collègue et hocha la tête. Il leva les yeux au ciel, donna un coup dans l'épaule de Darryl afin qu'il se retourne. Il introduisit une clé dans les menottes.

« S'il se passe quoi que ce soit, dit-il à Russell, vous êtes responsable.

– Compris. Je vous remercie.

– Tu vois ? dit le flic à Darryl en faisant tourner les menottes autour de son index. Poliment. C'est comme ça qu'on parle aux gens. »

Il rejoignit son collègue et les deux hommes se dirigèrent vers la sortie. Darryl se massa l'épaule et remua son bras d'avant en arrière.

« C'est ça, oui. »

Russell serra la mâchoire.

« Ta gueule, Darryl. »

Le policier l'interpella sans même se retourner.

« Reste poli, fiston. Sinon tu vas avoir des problèmes. »

La porte se referma derrière eux. Darryl pointa le doigt vers Aaron.

« Viens, on se retrouve dehors », dit-il.

Aaron ouvrit la bouche pour répondre, mais Russell prit les devants.

« Jamais de la vie. Darryl, tu prends tes affaires et on y va.

– Quoi ? Pourquoi je dois partir ?

– Vous vous barrez tous les deux d'ici, mais vous n'allez pas vous battre sur mon parking. Je te ramène à ta voiture pour être sûr que tu pars. »

Il montra Aaron.

« Et ensuite, ce sera ton tour. »

Darryl ramassa ses affaires sur le comptoir. Russell le tenait par le coude. Aaron se leva. Russell s'arrêta devant lui, s'interposant entre les deux hommes. Il s'approcha un peu plus d'Aaron ; ils n'étaient séparés que de quelques centimètres. Les yeux de Bobby passaient de l'un à l'autre. Aaron,

qui faisait une tête de plus que Russell, le toisait sous ses paupières lourdes. Un petit sourire en coin déformait son menton.

« Rassieds-toi avant que je prévienne ton contrôleur judiciaire. » Il observa les tatouages d'Aaron. « Tu crois que je sais pas que ça veut dire, ces conneries ? Je devrais leur demander de te renvoyer là-bas. Il suffirait de pas grand-chose. » Il avança encore d'un pas. « Mais je sais pourquoi t'as tous ces dessins. » Le sourire narquois d'Aaron s'évanouit. « Je sais ce que les gars comme toi doivent faire pour survivre là-bas. Et j'ai pas envie de te remettre là-dedans. Alors je te le dis aujourd'hui, et pour la dernière fois. Tiens-toi à carreau. »

Russell emmena Darryl dehors. Bobby regarda Aaron. Il semblait ébranlé. Darryl avait beau l'insulter encore, tel un boxeur cherchant la tête, le coup fatal, les paroles sereines de Russell lui avaient fait l'effet d'un coup de poing dans le foie, une douleur d'abord localisée, qui se diffusait ensuite vers les neurones et les synapses, demandant au corps de s'écrouler. Ne souffre plus.

Russell revint quelques minutes plus tard et leur demanda à tous de partir. Aaron n'offrit aucune résistance. Bobby prit son tablier et donna les additions encaissées à Michelle. Elle tendit le bras, un geste réflexe, sonnée par ce qui venait de se passer.

« Pas mal pour un premier soir, non ? » lui lança Bobby avec un vague sourire.

Michelle se ressaisit. Elle plissa les yeux en lui prenant des mains les additions.

« Sincèrement, dit-elle, va te faire foutre. » Elle balança les additions sur le bar, se retourna et s'assit. Bobby observa quelques instants son dos, puis suivit Aaron en bas des marches.

Dehors, la neige était fine, mais constante. Un chasse-neige déblayait le parking. Le sel crissa sous les bottes d'Aaron. Bobby lui cria de l'attendre. Le pick-up fit bip-bip ; les feux arrière clignotèrent. Aaron fit le tour jusqu'à la portière côté passager. Il ouvrit la boîte à gants et prit le pistolet que lui avait donné Cort la veille. Bobby sentit sa poitrine se serrer.

« Aaron, qu'est-ce que tu fous ? »

Aaron faisait les cent pas à côté du pick-up.

« Ils croient qu'ils peuvent me parler comme ça ? L'un et l'autre ? Russell

croit me connaître ? » Ses doigts saisirent et relâchèrent le pistolet. « Il veut savoir ? Alors je vais lui montrer.

– Arrête ! »

Le cri de Bobby résonna dans tout le parking. Aaron cessa d’aller et venir et resta les bras ballants. Bobby se passa les mains sur le visage. Il poussa un gémissement exaspéré.

« Qu’est-ce que tu fais, mec ? D’abord le gamin, et maintenant tu vas flinguer quelqu’un ? Tu vas entrer là-dedans et buter Russell ? Ou quelqu’un d’autre ? Mais tu es qui ?

– Qui *je* suis ? Et *toi*, putain, tu es qui ? »

Ses tempes palpitaient à chaque contraction de ses mâchoires.

« Tu ne me soutiens pas ? Tu ne me protèges pas, maintenant, après toutes ces années ? » Il tourna le pistolet sur le côté et fendit l’air en direction de Bobby. « Tu ne te défends pas quand cette connasse dit que tu es à moitié nègre ? Non, va te faire foutre. »

Il s’avança pour contourner Bobby, mais ce dernier lui posa la main sur le torse. Il s’arrêta. Bobby regarda les doigts qui tenaient le pistolet ; ils tremblaient. De peur ? De colère ? Aaron poussa la main de Bobby, mais très légèrement. Il aurait pu sans peine le maîtriser, le faire valser. Or il ne bougeait pas. Comme s’il voulait qu’on l’empêche de nuire.

« Aaron. Allez, mec. S’il te plaît. » Aaron lâcha la main de Bobby. Celui-ci baissa prudemment son bras, mais tous les muscles de son corps étaient prêts à agir – pour quoi faire, il n’en avait pas la moindre idée. Aaron respirait vite et fort. Avec un long soupir, il se calma enfin. Ses épaules se relâchèrent. Ses tempes ne palpitaient plus.

« J’essayais juste de te protéger, vieux. Hier soir. Comme tu l’as toujours fait pour moi.

– Non. Tu n’as pas le droit de faire ça. Laisse-moi en dehors de ça. »

Une chaleur lui secoua le ventre puis monta, gonfla, apaisa la tension dans sa poitrine, desserra l’étreinte autour de sa gorge, dilua sa peur. Il fit un pas de côté.

« Tu sais quoi ? Vas-y. Si t’as envie de retourner là-dedans et de le flinguer, de flinguer tout le monde, vas-y, fais-toi plaisir. Je ne peux pas t’en empêcher. Par contre, je ne veux pas que tu me mettes ça sur le dos une seconde de plus. Si tu le butes, c’est parce que *tu* en as envie. Tu crois me

protéger, mais tu m'enfonces encore plus dans un trou dont ni toi ni moi ne pourrions ressortir. »

Aaron le regardait en tenant son pistolet le long du corps.

« Range-moi ça, dit Bobby. S'il te plaît. »

Aaron regagna le pick-up et remit le pistolet à sa place. Il revint les mains dans les poches, comme un enfant qui s'est fait gronder.

« Je suis désolé, dit-il.

– Désolé de quoi, Aaron ? Est-ce qu'au moins tu le sais ?

– Tu n'as pas répondu à ma question.

– Quoi ?

– À une certaine époque, tu ne pouvais pas supporter ces gens, Bobby. Tu me pourrissais souvent sur mon style, mais tu me défendais toujours. Toujours. »

Bobby ne dit rien.

« Est-ce que tu es de mon côté, Bobby ? J'ai besoin de savoir.

– Bien sûr, mec. Bien sûr. »

Bobby perçut dans sa propre voix les assurances factices d'Isabel. Le vague hochement de tête d'Aaron montrait que lui aussi les avait perçues.

« Allez, je te ramène chez toi. »

Aaron fit le tour jusqu'au siège conducteur. Bobby resta un instant immobile. Aaron se planta devant la portière ouverte. Il lui fit signe de monter.

« Écoute, dit Bobby, la journée a été rude, OK ? Le bus va arriver d'un moment à l'autre. J'ai besoin de prendre un peu temps pour moi. Mettre mes idées au clair. Oublier la soirée. Ça te va ? »

Aaron plissa les yeux, puis acquiesça.

« Pas de blague, hein ? Tu vas rentrer chez toi ? On en a fini ? »

Nouveau hochement de tête. Léger.

« Super », dit Bobby.

Il s'avança et lui donna une tape sur l'épaule, un peu gêné, puis descendit la colline vers l'arrêt de bus. Il se retourna et jeta un dernier coup d'œil derrière lui.

Aaron traînait devant le pick-up et le regardait.

8.

Robert se réveilla de son côté du lit. Le reste du lit *king size* était intact, même au bout d'un an. Avec Tamara, ils commençaient la nuit au milieu, en cuiller, toujours avec les meilleures intentions de s'endormir. Parfois leur désir les faisait s'endormir autrement, et chacun s'éloignait ensuite vers son côté frais du lit, relié à l'autre par les mains. D'autres soirs, à cause de Robert, qui tenait à avoir une position confortable pour son « autre bras », ou de l'incroyable métabolisme de Tamara qui donnait à son corps une chaleur infernale, ils ne pouvaient pas rester lovés l'un contre l'autre. Ils riaient ensemble de leur cas désespéré. Mais ils essayaient toujours.

Après s'être douché et habillé, il descendit. Il traîna pieds nus, dépassa presque la porte qui donnait sur la salle à manger, puis s'arrêta net. Il referma cette porte, comme pour emprisonner les papiers du divorce posés sur la table. Comme s'il posait un couvercle sur la bougie dans son bocal, privant la flamme de son oxygène et l'éteignant peu à peu. Pourtant, les papiers étaient bien là. Dans le même état, au même endroit. Ils attendaient.

C'était une garde calme, aux urgences. Principalement des chutes et des glissades, quelques clochards qui cherchaient un abri contre le froid. Rien qui nécessitât l'intervention de l'équipe de traumatologie. Robert avait cessé depuis longtemps de culpabiliser parce qu'il voulait travailler davantage, cette mentalité macabre qu'on retrouvait fréquemment dans le métier. C'était pour lui une nécessité, une manière de se déconnecter de la nature viscérale des missions qui l'attendaient. Mais ce jour-là, s'il espérait avoir plus de travail, c'était pour des raisons beaucoup plus égoïstes. Quand il n'était pas occupé, son cerveau revenait sans arrêt aux papiers sur la table. Comment avait-elle déjà pu signer ? Avaient-ils vraiment atteint le point de non-retour ? Comment avait-il pu susciter une telle rancœur ? Robert

connaissait la réponse à ces questions, et son besoin de penser à autre chose s'en trouvait accru.

La nuit tomba. Vers la fin de sa garde, Robert monta à l'unité des soins intensifs pour voir Marcus Anderson, le garçon qui avait été agressé la veille au soir. Il avait fallu tous les efforts du monde pour le soigner. Des plaques de titane consolidaient l'os fracassé de son orbite, mais il avait perdu un œil, et le vide était recouvert par de la gaze et du sparadrap. On lui avait retiré un certain nombre de dents cassées et recousu la mâchoire. L'hémorragie cérébrale ayant engendré une pression accrue à l'intérieur de son crâne, on avait retiré une petite partie de celui-ci. Robert plissa les lèvres lorsqu'il tenta mentalement de combler les espaces que la craniotomie avait laissés chez Marcus. Dieu le rappelait à Lui en morceaux.

Il était encore trop tôt pour savoir s'il survivrait. Son électroencéphalogramme faisait peine à voir. S'il s'en sortait, il souffrirait le martyre. Il mangerait ses repas à la paille pendant plusieurs mois. S'il recouvrait la parole, son élocution ne serait plus jamais la même. Son permis de conduire montrait pourtant un beau jeune Noir au sourire charmeur. Un chirurgien esthétique ne le toucherait que si sa famille avait une bonne assurance, ce qui n'était pas le cas, comme Lorraine le lui avait expliqué après une entrevue avec les proches. La main de sa mère était restée en suspens au-dessus du visage de Marcus, de peur de toucher les ecchymoses et les gonflements qui finiraient sans doute en un magma de tissu cicatriciel. Ce gamin, Robert se demanda si son équipe et lui l'avaient sauvé ou l'avaient condamné.

Il repensa à Tamara. À la manière dont ils auraient affronté cette épreuve en tant que parents. Au genre de mère qu'elle voulait être, au genre de mère qu'elle aurait été. Peut-être qu'en un sens, malgré toute la douleur qu'ils éprouvaient en ce moment, ils avaient été épargnés.

Tamara ne voulait pas d'enfants. Elle l'avait dit dès leur deuxième rendez-vous, devant le meilleur filet de bœuf que Robert ait jamais goûté. Chez Donovan's, dans le quartier de Gas Lamp. Cela aux frais de l'entreprise pharmaceutique pour laquelle elle travaillait. Elle lui expliqua ce soir-là que les enfants ne collaient pas avec son plan de carrière et qu'il pouvait donc faire une croix dessus. Il recracha son vin dans son verre. Elle lui adressa un sourire en coin.

« Tu ne savais pas que c'était un rendez-vous galant ?

– Ce n'est pas là que je dois te répondre que ton produit ne m'intéresse pas et que tu dois me filer des échantillons gratuits ?

– Maintenant que tu me l'as dit, je peux officiellement qualifier ce dîner de professionnel et faire casquer ma boîte, répondit-elle. Mais j'aurais évacué ça dès le premier dîner, avec le reste de tes confrères.

– Je me suis figuré que c'était simplement ta façon de diviser pour mieux régner. De nous éliminer l'un après l'autre.

– Qui te dit que ce n'est pas le cas ? » Elle lui fit un clin d'œil. « Je vais coucher avec ton plus vieux collègue demain soir. J'adore sentir l'odeur du baume du Tigre le matin. » Robert fit mine d'être écœuré, et elle rit. « En plus, si tu pensais vraiment que c'était du démarchage, est-ce que tu aurais dîné avec moi ?

– Tu m'avais promis du filet de bœuf. J'ai un prêt étudiant à rembourser.

– Très bien. »

Elle leva son verre. Robert trinqua.

« Pas de gamins, dit-elle.

– Tu pars du principe que j'ai un faible pour toi.

– Tu as un faible pour moi. »

Ils discutèrent pendant des heures. Elle l'avait charmé dès sa première visite commerciale à l'hôpital. Après ce dîner-là, il y en eut beaucoup d'autres. Elle était si différente des autres filles noires que Robert avait connues à la fac, de toutes les filles qu'il avait connues. Elle ne lui disait pas qu'il parlait comme un Blanc simplement parce qu'il ne faisait pas de fautes de grammaire, sans doute parce qu'elle n'en faisait pas non plus. Robert se classait dans la partie la plus blanche du spectre, tandis que la peau claire de Tamara possédait une nuance rougeâtre. « Du sang choctaw », disait-elle, de l'Oklahoma, du côté de son père – d'où les cheveux noirs longs et lisses. Ils avaient tous deux connu la difficulté de grandir en tant que rejetés parmi les rejetés. Ils avaient été ostracisés par les leurs, trop blancs à leur goût, tout en devenant les mascottes de leurs amis blancs, les copains noirs qu'ils s'empressaient de montrer quand on les accusait d'être racistes. Même en Californie, lui avait-elle dit, ça n'avait jamais été facile. Cela effrayait Robert, à quel point – et à quelle vitesse – il s'était entiché d'elle. Ils couchèrent ensemble dès ce premier rendez-vous.

Cela n'avait rien d'inhabituel pour lui, à l'époque. Inhabituel, en revanche, était ce qu'il avait ressenti le lendemain matin pour cette fille. Il voulait qu'elle reste, et elle resta. Ils s'installèrent ensemble trois mois plus tard. Ils se marièrent dans l'année.

En déclarant ne pas vouloir d'enfants, Robert avait menti. Il se disait qu'elle changerait d'avis, qu'il devait simplement être patient, attendre que l'idée vienne d'elle. Parfois il en plaisantait. Il montrait des petits enfants insupportables à l'épicerie, il disait qu'ils s'en occuperaient mille fois mieux. « La plupart des femmes tueraient pour un homme qui désire être père », affirmait-il. Elle lui rappelait qu'elle n'était pas la plupart des femmes. Elle gravissait rapidement les échelons de son entreprise et était devenue directrice des ventes en moins d'un an. Elle voyageait souvent et, quand elle rentrait, ils ne quittaient pas la chambre de tout le week-end. Il se roulait sur le côté et faisait mine de lâcher un soupir exaspéré en retirant son préservatif avant de le jeter dans la corbeille près du lit. D'un revers de main, elle giflait son torse nu et moite.

« Tu préfères que je prenne la pilule et que je finisse par avoir un AVC ? dit-elle un jour.

– C'est ta boîte qui la commercialise. »

Elle leva les yeux au ciel et se retourna pour lui faire face, la tête posée sur sa paume.

« Des week-ends comme ça ? Pouf. » Elle souffla dans sa main et claqua des doigts. « Au moins jusqu'à ce qu'on soit trop vieux pour y prendre du plaisir. » Robert essuya une perle de sueur qui coulait entre les seins de Tamara.

« Tu sous-estimes ma libido, dit-il. Quand j'aurai quatre-vingts ans et que mon lobe frontal sera bousillé, je te pourchasserai encore avec le pantalon aux chevilles. »

Elle lui pinça le téton, puis roula vers le bord du lit et alla se doucher dans la salle de bains. La courbe de ses fesses le fascinait, comme le balancement naturel de ses hanches, qu'elle exagérait quand elle savait qu'il la regardait marcher. *Merde, elle a peut-être raison*, pensa-t-il, et il bondit pour aller la rejoindre sous la douche.

Il perçut ensuite quelques signes d'un début de changement. Ils allèrent voir la sœur de Tamara à l'hôpital après son premier accouchement. Elle

était ravie d'être tante. Après avoir fini de l'allaiter, sa sœur voulut lui passer son neveu, mais Tamara agita les mains et désigna Robert. Sa sœur ne voulut rien savoir : elle posa délicatement le bébé dans les bras de Tamara, dont les yeux s'emplirent soudain d'une terreur absolue. Son neveu vagissait et grognait, le début d'une colère. Elle le tapota doucement en lui disant de se taire, mais les pleurs atteignirent un tel niveau que Robert crut qu'elle allait lancer le bébé à sa sœur. Enfin, un rot sortit. Tamara rit. Le bébé cessa de s'agiter et ouvrit les yeux. Tamara, totalement sous le charme, ne le rendit à sa sœur qu'au moment de repartir. Dans l'ascenseur et jusqu'à la voiture, elle répéta sans arrêt qu'elle ne voulait plus jamais recommencer une chose pareille. Qu'elle avait eu peur de le casser en deux. Pourquoi sa sœur avait-elle insisté ? Tout en parlant, elle jetait des petits coups d'œil en coin à Robert, pour voir non pas s'il l'écoutait, mais s'il la croyait sur parole. Or pas du tout. Pendant tout le trajet du retour, il sourit. Elle aussi, même si elle regardait ailleurs pour ne pas qu'il la voie.

Ce fut une magnifique blonde aux immenses yeux bleus, prénommée Abigail, qui changea tout. Robert ne savait pas vraiment pourquoi. Peut-être le fait qu'elle mesurait soixante immenses centimètres. Peut-être la manière dont elle grimpait sur ses genoux et lui tirait la barbe. Ou peut-être parce qu'elle ne prononçait pas les consonnes. Quoi qu'il en soit, cette petite gamine de trois ans avait un charme indéniable. Ils avaient été invités ce jour-là à dîner chez Wyatt, un confrère de Robert. Denise, sa femme, avait préparé un gigot d'agneau accompagné de pommes de terre au romarin. Lorsqu'elle s'excusa pour aller chercher le dessert, Robert se pencha vers Tamara et lui chuchota à l'oreille :

« Cette Blanche sait faire la cuisine. »

Tamara avala son vin de travers et toussa.

Wyatt sourit à Robert.

« Oui, elle sait. »

Tamara ouvrit de grands yeux et Robert eut un rire gêné. À ce moment précis, Abigail fit irruption dans la salle à manger par la porte coulissante. Sa nounou la poursuivait, bras tendus, en s'excusant. Abigail portait une robe en velours bordeaux avec, noué dans le dos, un immense ruban de satin dont les extrémités traînaient par terre pendant qu'elle courait autour de la table en gloussant. Son père fit semblant de l'attraper. Elle poussa un

petit cri de plaisir au moment de contourner l'angle de la table. Arrivée à côté de Robert, elle tira sur son pantalon.

« Bonzour, dit-elle, un peu essoufflée.

– Euh, bonjour.

– Soulève. »

Elle tendit les bras vers Robert. Tamara sourit et haussa les épaules. Wyatt donna son accord par un hochement de tête. Abigail brassait l'air avec ses mains impatientes, regardant Robert comme pour lui demander pourquoi il mettait autant de temps. Il la souleva et la posa sur ses genoux. Elle se pencha en avant pour tendre une framboise à son père, qui agita l'index, faisant mine de la réprimander. Elle fut secouée de rires. Denise, dans la cuisine, leur demanda de les rejoindre là-bas, où le café se préparait. Robert voulut poser Abigail par terre, mais elle passa ses bras autour de son cou.

« Tu viens avec moi ? demanda-t-il.

– Mhmm.

– Fais attention, dit Tamara à la petite fille. Je suis très jalouse. »

Abigail regarda par-dessus l'épaule de Robert et tira la langue à Tamara. Celle-ci rit aux éclats et applaudit. Wyatt la réprimanda gentiment et la petite fille dit à Tamara : « Padon. » Tamara l'excusa et tout le monde passa dans la cuisine. L'odeur des pommes chaudes et de la cannelle se mêlait à celle du café moulu. Denise avait posé trois tartes différentes sur le plan de travail. Une machine à expresso en inox crachait le liquide noir dans des tasses en porcelaine. Des tabourets de bar encerclaient le grand îlot central. Avant que Robert ne s'assoie, Abigail se tortilla et demanda à redescendre. Ses jambes s'agitèrent en l'air et il la reposa. À l'instant où ses pieds touchèrent le sol, elle courut à l'autre bout du salon. Pendant qu'ils s'installaient, Wyatt leva son verre de vin et fit signe à sa femme de l'imiter.

« Aux nouveaux partenaires », dit-il.

Robert s'apprêtait à répondre la même chose lorsqu'il comprit ce que voulait dire Wyatt. Il regarda Tamara. Elle tenait son verre dans une main et, de l'autre, se couvrait la bouche. Puis elle tendit le bras et appuya sous son menton pour lui fermer la bouche. Elle lui fit tourner la tête vers Wyatt et Denise. Ces derniers sourirent et levèrent plus haut leurs verres.

« Aux nouveaux partenaires », répondit Robert.

Tout le monde but. Wyatt fit le tour de l'îlot central et tendit sa main.

Denise partit dans l'autre direction et prit Tamara dans ses bras. Au moment de serrer la main de Wyatt, Robert sentit qu'on lui tirait de nouveau le pantalon. Il baissa les yeux et revit Abigail. Elle tenait un puzzle en bois qu'elle brandit au-dessus de sa tête.

« Soulève », répéta-t-elle. Robert s'exécuta et la posa sur ses genoux. Le puzzle comportait un certain nombre d'animaux de la ferme. Elle le renversa et toutes les pièces retombèrent bruyamment sur le plan de travail. Elle se retourna pour regarder Robert. « Tu m'aides ?

– Je ne sais pas. Je ne suis pas vraiment chirurgien.

– Elle ne fait jamais ça, d'habitude, intervint Wyatt. Si elle t'embête, je m'en occupe. »

Robert fit non de la tête et aida Abigail à faire son puzzle, feignant d'avoir du mal à comprendre. Abigail guidait ses mains. Elle applaudissait et couinait à chaque pièce qui s'emboîtait bien. Robert rit et regarda de l'autre côté de l'îlot, où Denise avait emmené Tamara. Celle-ci avait la main sur la poitrine et l'œil humide.

« Tout va bien ? » lui demanda muettement Robert.

Elle plissa les lèvres et hocha la tête. « Je t'aime », répondit-elle de la même manière. Robert lui souffla alors un baiser.

Après quatre bouteilles de vin, Wyatt appela un taxi pour les ramener. Sur la banquette arrière, Tamara caressa Robert. Il ne lâchait pas des yeux ceux du chauffeur, dans le rétroviseur, et n'arrêtait pas de repousser la main de Tamara. Ils rigolèrent pendant tout le trajet. Elle faisait la moue et promenait ses doigts sur la banquette, puis le long de la jambe de Robert. Elle passa à l'attaque devant la porte de leur immeuble. Leurs langues se mêlèrent. Robert retrouva ses clés dans sa poche de pantalon et Tamara lui empoigna les parties intimes. Ils franchirent maladroitement la porte ouverte en essayant tant bien que mal de ne pas décoller leurs langues, et leurs dents s'entrechoquèrent tandis qu'ils marchaient en cadence vers l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent. Elle le plaqua contre le miroir, défit sa ceinture et posa une main sur son caleçon. Devant une telle agression, il eut un rire amusé et elle lui mordilla doucement la lèvre inférieure. Les portes s'ouvrirent au deuxième étage ; elle l'emmena par la main dans le couloir. Il remonta son pantalon de sa main libre et la suivit.

Elle le lâcha et atteignit le fond du couloir avant lui. La porte de leur

appartement était ouverte. La robe et les chaussures à talon de Tamara étaient en tas dans l'entrée. Robert se dirigea vers la chambre. Tamara était déjà couchée sur le lit, nue, appuyée sur ses coudes, les chevilles croisées. Robert adorait la manière dont ses seins tombaient sur les côtés quand elle était dans cette position. De l'index, elle lui fit signe d'approcher. Il laissa son pantalon tomber aux chevilles et se traîna vers elle, bras tendus brassant l'air, comme il avait promis de le faire quand il serait devenu vieux. Elle rit en basculant la tête en arrière et se couvrit la bouche aussitôt après avoir grogné. Robert finit de se déshabiller. Tamara se hissa jusqu'à la tête de lit ; il rampa à sa poursuite. Ils s'embrassèrent encore, lui pressé contre elle, puis il s'interrompit et soupira. Elle tenta de se cramponner à lui pendant qu'il se roulait vers la table de chevet et attrapait entre deux doigts un préservatif. Il porta le paquet à ses dents. Tamara grimpa sur lui, le lui ôta de la bouche et le mit de côté.

« Tss », dit-elle. Il voulut en prendre un autre dans le tiroir du bas. « Eh, reprit-elle. Arrête.

– Tu es ivre. Et moi aussi. »

Elle lui arracha le préservatif et le jeta à terre. Elle prit le visage de Robert et le força à croiser son regard, puis porta sa main vers le bas et le fit pénétrer en elle.

Le lendemain matin, le soleil encadrait leurs stores. Ils s'étaient endormis nus, en cuiller. Un sein de Tamara dans la main de Robert. Ses yeux collaient et il voulut les garder fermés, redoutant la gueule de bois juchée au bord de son crâne, attendant l'instant où il se lèverait pour retomber sur lui-même. Il plaqua son nez contre la nuque de Tamara et huma. Ses cheveux sentaient l'hibiscus. Elle poussa ses hanches en arrière ; il avança les siennes à leur rencontre. Elle tendit le bras pour lui masser le cou. Elle pinçait toujours un peu trop fort, si bien que ses ongles lui perçaient la peau, mais ça ne le dérangeait pas.

« Donc, dit-il.

– Oui, je m'en souviens.

– Et ça te va ? Enfin... Avec notre peau claire, on risque de se retrouver avec un albinos. »

Elle se retourna et lui donna une tape sur le torse en riant. Elle approcha son nez du sien, et Robert dut parler entre ses lèvres plissées.

« J'ai mauvaise haleine. »

Elle fit une grimace.

« Oui, je te le confirme. »

Il inspira entre ses dents et retourna Tamara par les épaules. Ils étaient de nouveau en cuiller.

« Tu en es sûre ? »

Elle se retourna pour lui faire face.

« On n'a qu'à recommencer. Histoire de confirmer. »

L'infirmière de nuit poussa la porte de la chambre de Marcus. Robert revint à lui et s'éclaircit la gorge. Elle sourit poliment lorsqu'il s'écarta du lit pour la laisser s'approcher, noter les constantes de Marcus et changer la poche à perfusion. Il regarda sa montre et vit qu'il était resté là près d'un quart d'heure. Il avait espéré qu'une visite au chevet de Marcus lui changerait les idées. Grossière erreur. Sa garde terminée, il redescendit aux urgences et quitta l'hôpital. Une cabine téléphonique était installée devant le mur extérieur. Il décrocha le combiné et introduisit quelques pièces de monnaie. Lorsque son répondeur s'enclencha, il composa le code qui lui permettait d'écouter ses messages. Deux bips lui firent comprendre qu'il n'y en avait aucun. Il raccrocha. Les pièces tombèrent bruyamment dans la fente métallique. Il regagna l'entrée.

Dans le vestiaire, Robert troqua sa blouse pour un pantalon et une chemise repassée. Dehors, il alluma une cigarette. Une deuxième tempête de neige attaquait la ville. La couche toute fraîche reflétait la lumière des lampadaires et l'air bruissait d'un souffle continu, comme si le ciel respirait. Robert fourra ses mains dans les poches de son pardessus. Les hivers de Pittsburgh lui avaient manqué, et sans le vent mordant ç'aurait été une belle soirée pour se promener. Il marcha en direction de Lou's. Il avait une dette à éponger.

9.

Isabel détestait mentir à Bobby, surtout parce qu'elle mentait très mal et qu'il le savait. Elle avait entendu le doute dans sa voix, aussi fort que la porte qu'il avait claquée en partant, quand elle lui avait dit qu'elle ferait le double service. Ce n'était qu'un demi-mensonge. Renvoyer quelqu'un chez lui pour le service du petit déjeuner ne présenterait aucune difficulté, mais elle ne pouvait pas savoir à quelle heure Robert viendrait régler son dû. Il reviendrait. Ça, elle le savait. Depuis qu'ils se connaissaient, il n'avait jamais correspondu à un quelconque stéréotype. Il reviendrait payer son addition, et plutôt deux fois qu'une. Puisqu'elle pouvait compter sur son retour, elle ne pouvait pas courir le risque de le rater. Certes, il n'y avait qu'un seul hôpital près de Lou's, mais si elle y allait directement, il y avait toutes les chances qu'il prenne peur. Non, il fallait que ça ressemble à un pur hasard, une rencontre fortuite, imprévue.

Pendant tout son service, elle songea à ce qu'elle lui dirait. Alors qu'elle prenait une commande, elle écrivit « œufs brouillés ça fait longtemps » sur son carnet. Elle oublia de resservir certains clients, fit tomber quelques assiettes, renversa du café brûlant. Pockets la prit à part et lui demanda si elle avait bu.

Si seulement, pensa-t-elle. Elle n'aurait pas été aussi nerveuse.

Elle jura qu'elle n'avait pas bu, sur un ton plus brusque qu'elle ne l'aurait voulu, et Pockets lui fit le même regard sceptique que Bobby avait perfectionné après des années de déceptions. En temps normal, sa condescendance l'aurait mise hors d'elle. Mais pas ce jour-là. L'excitation, l'angoisse et la peur ne laissaient aucune place à la colère. En tout cas pas à l'égard de Pockets.

Elle se gara devant Lou's juste avant 18 heures et coupa le moteur. La Fox poussa un râle, puis se tut. Isabel abaissa le pare-soleil et inspecta ses dents

pour traquer d'éventuelles taches de rouge à lèvres. Son chemisier blanc au décolleté plongeant et bordé de volants lui serrait la taille mais lui allait encore si elle ne le rentrait pas dans le pantalon. Elle le rentra et le sortit, en maudissant ce vêtement vieillot et le fait qu'elle n'en ait pas de plus joli. Elle le sortit une dernière fois et se dit qu'elle n'avait pas besoin d'impressionner Robert. Elle rit toute seule.

« Oui, c'est ça, bien sûr », dit-elle.

Elle remit du rouge à lèvres et voulut ouvrir la portière. Elle s'arrêta soudain.

Tu te retrouves exactement au point que tu avais promis de ne plus jamais atteindre. Tu as donc oublié pourquoi ça fait vingt ans ?

« Non », dit-elle.

Tu as dit à Bobby : fini l'alcool. Tu t'es dit : fini Robert. Plus jamais après ce qu'il t'a infligé.

« Je ne vais pas boire, dit-elle. Je vais m'asseoir, siroter de l'eau gazeuse comme une gentille fille, et attendre. Il y a bien une raison à tout ça. Il y a forcément une raison. »

Tu es ici pour qui ? Pour Bobby ? Ou pour toi ?

« Je vais attendre ici, dit-elle. Je baisserai la tête et j'attendrai qu'il entre. Ensuite, je me débrouillerai pour qu'il rencontre Bobby et je m'en irai. »

Un coup sur la vitre côté passager la fit sursauter. Un des clients réguliers la salua et lui demanda si elle allait au bar. Elle lâcha un juron et le salua à son tour. Jamais de la vie ce type n'entrerait sans dire à Nico qu'il l'avait vue. Elle agrippa le volant.

« De l'eau gazeuse, dit-elle. Aucun problème. »

Tu es ici pour qui ?

« Je ne sais pas. »

Lorsqu'elle entra, Nico avait posé une vodka tonic pour elle sur le bar.

« Deux soirs de suite ? Que nous vaut cet honneur ? »

Isabel tira son tabouret habituel. La boisson pétilla dès que le glaçon remonta du fond du verre et flotta à la surface. Ça la calmerait, ça l'aiderait à se détendre. Elle enroula ses doigts autour du verre et le repoussa vers Nico.

« Merci, chéri, dit-elle. Mais je suis encore un peu barbouillée d'hier soir.

– Tu es sûre ? Ça pourrait calmer la douleur, pourtant.

– Ça ira. Une eau gazeuse pour moi. »

Elle ôta son blouson et le suspendit derrière son tabouret. Nico siffla.

« Mais dis donc... T'as sorti le grand jeu. C'est pour moi ?

– Peut-être. »

Il posa une eau gazeuse devant elle.

« Sérieusement, qu'est-ce qui te fait venir aussi pimpante de si bonne heure ? »

Elle n'avait pas répété cette partie-là – quoi raconter à Nico.

« Je m'en veux de m'être barrée comme ça hier. Je ne voulais pas que tu penses que c'était à cause de toi. » Nico sourit. « Au fait... Il est revenu, le type d'hier soir, pour payer sa note ?

– Non. C'est fou, hein ? Quel connard. »

Isabel soupira et but une gorgée d'eau pétillante. Elle s'installa et attendit. Chaque fois que la porte s'ouvrait, son cœur battait un peu plus vite. La neige s'était suffisamment calmée pour que les clients réguliers et les gens du quartier viennent plus nombreux poser leurs fesses au bar. Les heures passaient, mais toujours pas de Robert. Elle discuta avec les habitués, et plus ils étaient ivres, plus ils la collaient. Par-dessus leur haleine de cacahuète salée et de vieux brezel flottait le parfum doux-amer de l'alcool, et ça l'attirait. Les bouteilles de la plus haute étagère étaient éclairées par-dessous, comme si elles n'étaient en vitrine que pour elle. Sa tête cognait. Elle regarda une fois de plus la pendule. Nico avait raison. Robert ne viendrait pas. Elle ne le connaissait pas si bien que ça, finalement. Elle trouvait tout cela gênant, ridicule. Elle se massa les tempes.

« Tout va bien ? lui demanda Nico. T'as l'air encore un peu verdâtre.

– Merci pour le compliment.

– Attends, sur toi c'est très joli.

– Je crois que je vais rentrer, beau gosse. Ce n'est pas exactement le meilleur endroit pour rester sobre.

– Et moi qui t'offre des verres... C'est qui, le connard, après tout ?

– Tu es tout pardonné, chéri. Combien je te dois pour l'eau gazeuse ? »

Nico lui fit signe de laisser tomber. Elle était en train de vider son verre lorsque quelqu'un s'assit juste à côté d'elle. Il sentait merveilleusement bon. Elle connaissait cette odeur.

« Il y a un peu plus de monde qu'hier », lui dit-il. De près, il semblait plus vieux. Un peu plus fatigué que la veille. Ce ne pouvait être que lui. Elle se jeta à l'eau.

« Je vous connais », dit-elle. Sa voix se fêla. L'homme fit un tour complet sur son tabouret pour lui faire face. Il plissa les yeux et lui décocha un sourire, manière de montrer qu'il voulait être poli et cherchait le moyen d'obtenir son nom sans devoir le lui demander. Isabel savait qu'il se souvenait d'elle de la veille, et pourtant il ne *la connaissait pas*. Avant qu'il puisse répondre, Nico tambourina sur le comptoir.

« Vous n'oubliez pas quelque chose ? » demanda-t-il.

Robert ouvrit son portefeuille et brandit une carte bancaire. Il demanda à Nico de lui préparer une ardoise.

« Il prendra un Glenfiddich, sec », dit Isabel à Nico. Robert se redressa et la regarda de plus près. « Je prendrai une autre eau gazeuse », ajouta-t-elle.

Nico prit la carte bancaire sur le bar et versa de l'eau gazeuse dans le verre d'Isabel jusqu'à ras bord. Il posa celui de Robert sur le comptoir, sans délicatesse, et les fusilla tous les deux du regard avant de regagner l'autre extrémité du bar.

« J'ai l'impression qu'il ne m'aime pas beaucoup », dit Robert.

Isabel leva son verre et se força à boire une gorgée car elle s'apprêtait à lâcher une ânerie du genre : « Moi, je vous aime bien », et à tout faire foirer. Elle s'enjoignit de se calmer parce que son cerveau s'emballait, une fois de plus.

« Vous êtes bien habillée ce soir, dit-il.

– Et pas hier soir ?

– J'aurais peut-être pu formuler ça autrement.

– Vous aussi, vous êtes bien habillé.

– Et comment est-ce que vous connaissez ma boisson préférée ? »

C'est pour ça que tu t'es mise sur ton trente-et-un ? Pour un type qui ne sait même pas qui tu es. Ça te revient, maintenant, la raison pour laquelle tu ne le lui as jamais dit ?

« Vous ne vous souvenez vraiment pas de moi ? demanda-t-elle.

– Hormis hier soir ? » Elle acquiesça. « Je suis désolé... Je suis gêné de devoir vous répondre que non.

– Pas si gêné que ça. Vu la manière dont vous l'avez dit. »

Il sourit, pencha la tête en guise de confirmation et but une autre gorgée. Sans la quitter des yeux, il baissa son verre et le posa. Isabel en avait marre de le voir se creuser les méninges.

« Bobby, je suis Isabel.

– Ouah, dit-il. Bobby. Ça fait longtemps qu'on ne m'a pas appelé comme ça. » Il but encore une gorgée puis ouvrit de grands yeux. « Attends, attends, attends... Izzy Saraceno ? »

Elle ne parvint pas à dissimuler son sourire.

« Ça fait longtemps qu'on ne m'a pas appelée comme ça.

– Ouah... Ouah ! Nom de Dieu, je n'ai pas repensé à ce nom depuis des années. Ça fait, combien ? Vingt ans ?

– Vingt-deux.

– On va pas chipoter, si ? » Il secoua de nouveau la tête. « Tu t'appelles toujours Saraceno ? » Elle lui montra sa main gauche et remua son annulaire sans alliance. « Surprenant, dit-il.

– Pourquoi ?

– Sincèrement ?

– Non, sois hypocrite, je t'en supplie.

– Je ne sais pas, dit-il. Je me sens encore un peu honteux de ne pas t'avoir reconnue tout de suite, et j'ai pensé que c'était la meilleure chose à dire.

– Je crois que j'aurais préféré que tu sois hypocrite. »

Ils rirent. Sous le regard d'Isabel, Robert se trémoussa sur son tabouret et scruta le fond de son verre. Leur silence ne faisait que rendre assourdissant le léger brouhaha du bar. Robert jeta un coup d'œil vers elle, puis reporta son attention sur le comptoir. Elle savait qu'elle le regardait bêtement, mais c'était plus fort qu'elle. Elle dut s'asseoir sur sa main pour s'empêcher de le toucher et vérifier que c'était bel et bien lui. Elle avait besoin de savoir où il était passé pendant toutes ces années, et pourquoi il était là ce soir. Plus que tout, elle voulait savoir pourquoi il avait l'air si triste.

« Tu veux en parler ? » demanda-t-elle.

Sans quitter son verre des yeux, il le fit tourner sur le comptoir. Elle revoyait en lui son propre fils, rentrant de l'école, jouant avec sa nourriture au dîner, furieux contre une fille qui n'avait pas entouré le « oui » sur un message lui demandant de « sortir avec lui ». Elle alternait entre la colère et le désir.

« De quoi donc ? »

– Ça fait vingt ans, dit-elle. Choisis ce que tu veux.

– Il faudra me faire payer pour la séance de psy. »

Elle eut un petit sourire.

« On peut y réfléchir.

– C'est gentil, mais tout va bien. »

Il bascula la tête en arrière pour vider son verre et demanda l'addition à Nico.

« Tu t'en vas ? demanda Isabel.

– Oui, il est tard et demain je dois me lever tôt.

– Il n'est pas si tard que ça. » Elle entendit son propre désespoir et respira un grand coup. « Un dernier, dit-elle. Un dernier verre avec moi et je te laisse oublier la honte de ne pas m'avoir reconnue.

– C'était nul, n'est-ce pas ? »

Isabel fit mine d'être dégoûtée et acquiesça. Cela fit rire Robert.

« Un dernier », accepta-t-il.

Elle se leva, se balança sur ses talons et se fendit d'un grand sourire.

« Il y a une banquette au fond », dit-elle.

Robert commanda un autre scotch et elle, une vodka tonic. Au moment de les servir, Nico lui jeta un regard qu'elle fit semblant de ne pas voir. Elle accompagna Robert au fond du bar. Lorsqu'ils s'installèrent de part et d'autre de la banquette, le vinyle rouge couina. Robert sortit un bipeur de sa poche de chemise et le posa sur la table. Il appuya sur un bouton ; le petit écran s'éclaira d'une lumière vert-jaune.

« Tu attends un appel ? » demanda-t-elle. Le visage de Robert redevint triste.

« Non. J'aimerais bien, mais je crois que non. »

Un gros claquement se fit entendre derrière eux, en provenance de la table de billard. Isabel remarqua alors l'alliance en or au doigt de Robert, car il n'arrêtait pas de la faire glisser. Il ne l'enlevait pas mais ne la laissait jamais tranquille. Elle se demanda si la personne qui la lui avait offerte était celle dont il espérait l'appel.

« Tu es marié depuis combien de temps ? »

– Ça dépend.

– De quoi ? »

Sans cesser de triturer son alliance, il contempla la paume de sa main.

« Ça dépend à qui tu poses la question. »

Isabel but une gorgée de sa vodka tonic à la paille, et l'agréable chaleur fit effet, un réconfort immédiat qui l'aida à contenir le mélange de colère et d'envie qu'elle ressentait à l'égard de Robert.

« Tu es sûr que tu ne veux pas en parler ? fit-elle.

– Je veux en parler. » Il releva la tête pour lui faire face et jeta un bref coup d'œil sur son décolleté avant de croiser son regard. Isabel s'en aperçut. Elle se pencha en avant et posa les coudes sur la table, pour voir s'il recommencerait. Cette fois, il s'abstint. « Mais je ne le ferai pas.

– Pourquoi ?

– Écoute, ne le prends pas mal, mais ça fait à peu près vingt ans qu'on ne s'est pas vus. On était des gamins. Je ne te connais plus. Je ne devrais pas parler de ces choses-là avec quelqu'un comme toi. »

Dans les oreilles et dans les joues d'Isabel, la chaleur apaisante que la vodka avait diffusée quelques secondes plus tôt laissa place à une violente brûlure.

« Pardon ? Quelqu'un comme moi ?

– Je me suis mal exprimé. Je voulais dire... Parler de mes problèmes conjugaux à une femme avec laquelle j'ai eu une relation. C'est injuste pour ma femme. »

Isabel, incrédule, éclata de rire.

« Depuis quand est-ce que tu te soucies d'être injuste ou non ? Et ce qu'on a vécu ensemble, tu appelles ça une relation ?

– Est-ce que tu peux baisser d'un ton, s'il te plaît ? »

Robert regarda autour de lui, puis derrière Isabel. Celle-ci se retourna et vit certains clients tendre discrètement l'oreille.

« Eh bien, je constate que rien n'a changé, Bobby, si ? Après toutes ces années, tu ne veux toujours pas être vu en public avec moi. N'importe quelle autre fille, oui, bien sûr, mais pas moi. Alors ne viens pas me parler d'injustice.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Combien de nuits, Bobby ? Combien de nuits est-ce qu'on a passées dans ton appartement ? Sans jamais sortir, ni au restaurant, ni pour aller danser, rien. Toujours à bouffer des pizzas, ou chinois, tard le soir, en

regardant la télé jusqu'à ce qu'on finisse au lit et que tu partes avant l'aurore. Et pourtant je suis restée, parce que je pensais qu'avec le temps tu m'apprécierais peut-être assez pour m'aimer. Pour me présenter au reste du monde. Je m'en étais persuadée jusqu'à ce que... »

Ne lui en parle pas sous le coup de la colère, se dit-elle. Elle respira longuement et ferma les yeux, laissant échapper une larme.

« Je suis allée te voir à la fac, un après-midi. J'avais besoin de te parler. Je t'ai retrouvé dans la salle de jeux avec une connasse qui te collait pendant que tu jouais au billard avec tes copains. À ce moment-là, j'ai compris ce que je représentais à tes yeux. Tu n'avais aucun problème à être vu en public avec cette fille. Tu m'étonnes... vous étiez à deux doigts de vous emballer sur la table. » Elle avança la mâchoire et secoua la tête. « J'étais commode pour toi, Bobby, jusqu'au jour où je ne l'ai plus été. Et je méritais mieux que ça. Alors j'ai tourné les talons et je suis partie. J'ai décidé de ne plus jamais penser à toi. » Sa voix flancha. Cette dernière phrase n'était qu'à moitié vraie ; elle espérait qu'il ne s'en était pas rendu compte.

Robert croisa les mains devant lui et baissa la tête. *C'est donc vrai, tu n'arrives pas à me regarder*. Isabel sentit sa respiration s'accélérer. Elle avait attendu si longtemps de pouvoir dire toutes ces choses, elle pensait que l'occasion ne se présenterait jamais, et cela lui procura un soulagement aussi profond qu'éphémère. Car il lui restait encore à dire le plus important.

Robert haussa les épaules et les fit retomber avec un long soupir. Lorsqu'il leva enfin les yeux, il n'avait pas l'air contrit. Il bouillait.

« Tu ne manques pas de culot, dit-il. Tu as ruminé ces... Excuse-moi, mais ces conneries, pendant tout ce temps-là ?

– Ces conneries ?

– Oui, tu m'as bien entendu. Je trouve que tu as une mémoire sacrément sélective. Comme c'est pratique, pour toi, qu'elle t'ait laissée, cette mémoire, faire de moi le salaud dans je ne sais quel scénario que tu t'es raconté.

– Attends...

– Non, c'est toi qui vas attendre, Izzy. J'étais amoureux de toi... Plus que tu ne le pensais. Sauf que je n'ai jamais pu te le dire. Parce que je ne pouvais pas... Non, je ne voulais pas me rapprocher trop de toi.

– Laisse-moi deviner. Tu avais peur, c'est ça ? L'idée était trop terrifiante ?

J'en ai marre d'entendre les hommes me débiter toujours les mêmes âneries.

– Ah ça, oui, tu l'as dit, j'avais peur, Izzy. Et tu sais pourquoi ? »

Isabel se pencha en avant et grimaça.

« L'engagement ? Devoir renoncer à tous les autres petits culs ?

– Ton père. »

Elle se redressa.

« Ces fameuses nuits chez moi, que tu méprises tellement aujourd'hui... Visiblement, et parce que ça t'arrange, si je peux me permettre, tu oublies pourquoi on a passé autant de temps là-bas. Tu vivais à la maison, à l'époque. Tu as oublié ce que tu me racontais à propos de ton père ? »

Isabel sentait que ses joues l'irritaient. Elle rabattit une mèche derrière son oreille.

« Non, je m'en souviens.

– Quand on a commencé à se voir plus souvent, quand les choses ont commencé à devenir sérieuses... Bordel, tu en rigolais, Izzy ! “Mon père ouvrirait la porte avec un flingue si je ramenaient un Noir à la maison.” J'avais l'impression que c'était un jeu pour toi. Je me demandais même si tu ne trouvais pas ça d'autant plus excitant que c'était un peu dangereux. Comme si ça ne risquait pas d'arriver pour de vrai. Tu te souviens de ça ? Ou est-ce que c'est trop dérangeant ? »

Isabel plissa les lèvres et acquiesça.

« Nom de Dieu, Izzy, ton père était un flic à la retraite. Je ne sortais pas en public avec toi parce que, oui, j'étais terrifié. Je ne connaissais pas tes fréquentations, et je connaissais encore moins celles de ton père. Mais pour toi c'était presque une aventure. Comme si j'étais une sorte de fruit défendu. Bien sûr, tu risquais de te prendre un savon s'il découvrait la vérité, mais c'était ce que tu pouvais craindre de pire. Pas moi. J'avais beaucoup plus à craindre.

« J'ai essayé, Izzy. J'ai vraiment essayé. Toutes les nuits avec toi se passaient peut-être chez moi, mais si tu te rappelles bien, il y en a eu beaucoup, des nuits. Car honnêtement, malgré ma peur, je voulais voir si on trouvait une solution. Pourtant, dès que j'étais avec toi, je n'arrivais pas à penser à autre chose qu'aux conséquences. Et à la fin, ç'a été trop. Je savais

qu'il n'y avait aucun avenir pour nous. Je ne pouvais pas m'engager. Alors je ne l'ai pas fait. »

Robert but une gorgée et regarda ailleurs. Isabel faisait tourner son verre, ne levant les yeux que pour voir si Robert la regardait. Lorsqu'il pivota enfin vers elle, elle baissa de nouveau le menton.

« J'aurais peut-être dû t'en parler, reprit-il. Mais au fond j'avais tellement honte. Comment est-ce que je pouvais être un homme et t'avouer que j'avais peur ? C'était plus simple de ne pas l'affronter. Je ne voulais pas avoir peur, je ne voulais pas que ma vie amoureuse soit dictée par la peur. D'un autre côté, j'espérais que tu comprendrais ce que cette peur représentait pour moi. Et en effet, oui, je crois que j'étais furieux que tu ne t'en rendes pas compte. Alors peut-être que je voyais d'autres filles parce que je voulais que tu ressenties un peu de cette souffrance. Ce n'était pas bien, je le sais, et je m'en excuse. Mais uniquement de ça. »

Il poussa un autre soupir. Assise les mains le long du corps, sonnée par ces révélations, Isabel retenait ses larmes et regardait dans le vide, sous le choc. Il avait raison. Sur toute la ligne. Elle s'était montrée égoïste, incapable de passer outre sa propre faculté à ne pas se mettre à sa place, et ce faisant elle lui avait donné le mauvais rôle, celui du bourreau des cœurs insensible ne méritant pas de connaître l'existence de son enfant. Par réflexe, elle ouvrit la bouche pour s'excuser, mais aucun mot ne paraissait à la hauteur. Robert attendait sa réponse, mais elle ne dit rien. Elle se contenta de refermer la bouche.

« Je devrais y aller », dit-il. Il finit son verre et se leva. « Écoute, malgré tout, ça m'a fait plaisir de te revoir, Izzy. Vraiment. » Il enfila son manteau et s'arrêta. « J'espère que pour toi la vie est belle. »

Toujours interdite, Izzy fixait un point devant elle. Elle était incapable de regarder Robert dans les yeux.

« Je paierai en partant. Bonne continuation. »

Isabel le vit passer au bar et régler Nico.

Tu ne lui as même pas demandé pourquoi il était là, ni pour combien de temps. Tu lui as sauté à la gorge pour une histoire qui s'est mal terminée par ta faute. Il va repartir, une fois de plus, et ça aussi tu en es responsable. Il n'est plus à toi, mais ce n'est pas ton problème. Bouge-toi le cul.

Elle se leva d'un coup, cognant au passage son genou contre la table, et

boitilla en se tenant la jambe.

« Robert, attends. »

Il se retourna et la vit à moitié pliée en deux, en train de se tenir le genou et de se traîner jusqu'à lui. Il fut intrigué.

« Le truc dont il fallait que je te parle à l'époque, c'est toujours d'actualité.

– Izzy...

– Mais pas ici. Pas comme ça. »

Il voulut protester.

« S'il te plaît », dit-elle. Il resta silencieux. « Tu avais raison. Tu *as* raison. Tu ne sais même pas à quel point tu as raison. Et il faut que je t'en parle. Mais ça ne peut pas se faire ici. Retrouvons-nous demain. » Robert remua, secoua la tête et tripota encore son alliance. « Pas dans un bar, cette fois. Dans un lieu plus approprié pour deux vieux amis comme nous. Schenley Park ? La neige est censée s'arrêter cette nuit. Il fera peut-être même un peu plus chaud demain. Disons à la patinoire, à midi ? »

Robert sourit un peu.

« Je n'y suis pas allé depuis Dieu sait quand, répondit-il. Je ne sais pas trop, Izzy.

– S'il te plaît. Je te dois des explications. Pour des tas de choses. »

Il inclina la tête et plissa le front.

« Je sais que pour le moment tout ce que je dis doit te paraître mystérieux, mais je te promets d'être plus claire. Demain. »

Les mains dans les poches, Robert contemplait ses pieds. Quand bien même il était devenu un homme distingué, Isabel fut désarmée par son charme enfantin et eut du mal à ne pas l'étreindre. Il lui coula un regard par-dessous.

« Midi ? » Isabel se mordilla l'intérieur de la joue et acquiesça. « À demain », dit Robert.

Tandis qu'il sortait à reculons, elle hocha de nouveau la tête et se tourna afin qu'il ne la voie pas cacher sa bouche et pleurer. Elle sécha ses larmes et s'aperçut que Nico l'observait, bras croisés. Elle rejoignit son tabouret devant le bar.

« Donc tu bois quand c'est le Noir qui invite ? dit-il. Putain, c'est qui ce mec ? »

Isabel jeta un coup d'œil vers la porte, puis regarda Nico.

« Quelqu'un avec qui je n'ai pas toujours été très gentille, je crois.

– Je connais ça. »

Nico posa son torchon sur son épaule. La télévision était, une fois de plus, branchée sur Sports Center. La photo d'identité judiciaire d'O. J. Simpson apparut à l'écran, suivie d'extraits du procès. Le doigt pointé vers l'écran, Nico regarda de nouveau Isabel.

« Tu vois ? Quand tu t'embrouilles avec eux, tu finis dans un cercueil. Avec la gueule en bouillie. »

Il fit glisser son index en travers de sa gorge. Elle voulut le contredire, mais Nico fonça à l'autre bout du bar. Elle s'assit et contempla le verre vide de club soda devant elle. Les gouttes de condensation glissaient, s'arrêtaient, glissaient encore, imbibant la serviette à cocktail. Elle leva les yeux et vit Nico planté devant elle, un peu radouci.

« Tout va bien ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Quelque chose que j'avais besoin d'entendre.

– Ça va aller ?

– L'invitation à boire un verre tient toujours ? »

Il sourit et lui en servit une belle lampée. Il s'activa ensuite à l'autre bout du bar, resservit les clients, continua de parler du procès.

En effet, se dit-elle. *Mon père t'aurait eu à la bonne...* Elle termina son verre. Puis elle en prit un autre.

10.

Bobby ne se retourna plus. Il savait que, s'il le faisait, il verrait Aaron le suivre du regard. *Où était ce putain de bus ?* Bobby marchait d'un pas vif. Il s'était surpris lui-même en envoyant bouler Aaron. Terrifié par le pistolet, il n'avait pas su quoi faire d'autre. Il devait empêcher Aaron de nuire. C'était en ne faisant rien qu'il s'était retrouvé dans cette situation. Plus jamais il ne resterait passif. Malgré tout, il n'arrivait pas à se départir de l'impression qu'Aaron avait voulu que lui, Bobby, l'arrête. Mais alors quoi ? Pourquoi tout ce numéro ? S'il estimait nécessaire de faire peur à Bobby, c'est qu'il n'avait pas bien regardé. Bobby était déjà mort de trouille.

Au moment d'approcher, les freins du bus grincèrent. Les portes s'ouvrirent en sifflant et Bobby montra son pass au conducteur, un Noir à la chevelure poivre et sel, à qui l'uniforme conférait une autorité illusoire. Bobby se sentit rassuré d'être près de lui. Non qu'il puisse faire quoi que ce soit pour l'aider en cas de besoin. Si Aaron, furieux, en proie à une frénésie néonazie, forçait avec ses gros doigts les portes en accordéon du bus, dégageait le conducteur de son siège et le projetait contre le pare-brise jusqu'à ce que celui-ci se fracasse, le malheureux ne pourrait rien pour l'arrêter. Bobby non plus, d'ailleurs. Dieu merci, le conducteur fit la seule chose qui s'imposait pour éviter un tel scénario. Il démarra et laissa Aaron disparaître dans la lumière du parking. Lorsque le bus accéléra, de petits ruisseaux de neige fondue parcoururent les stries du plancher en caoutchouc noir. Les lumières clignotèrent et baissèrent. Bobby se détendit et soupira.

Le bus était vide, à l'exception d'un homme que Bobby voyait régulièrement depuis les premières journées très froides de l'automne. Il était couché en travers d'une rangée de sièges, vêtu d'un manteau gris miteux, le visage mangé par une barbe hirsute et jaunie comme des mégots.

Son pantalon était maculé d'une matière indistincte, son bonnet était troué, le talon d'une de ses grosses chaussures s'était décollé et tremblotait à chaque nid-de-poule. Bobby ne l'avait jamais vu bouger.

« Il est vivant ? demanda-t-il au chauffeur.

– Vous voulez aller vérifier pour moi ? »

Il regarda Bobby dans son rétroviseur. Bobby fit signe que non. Le conducteur rigola.

« Vous connaissez son nom ?

– Pourquoi vous me demandez ça ? »

Bobby haussa les épaules. Il savait, pourtant, pourquoi. Discuter avec le chauffeur lui occupait l'esprit.

« Je sais pas, reprit le chauffeur. Il a un abonnement. Il prend toujours le premier bus du matin et repart avec le dernier de la nuit. Il descend pendant nos pauses, pour aller pisser ou chier, j'imagine. C'est moins cher que de payer un loyer, et il est au chaud pendant un petit moment.

– C'est un clochard ?

– Sans doute. Avec le temps qu'il fait, ça me désespère de penser que des gens n'ont pas de toit. C'est pour ça que je le laisse tranquille. Les autres chauffeurs aussi. Peut-être qu'il n'a pas de chez lui. Peut-être qu'il ne peut pas aller chez lui. Peut-être qu'il ne veut pas. Avec les types comme ça, il y a toujours une histoire. »

Bobby se demanda alors combien de temps le jeune qu'Aaron avait massacré était resté par terre, à saigner dans la neige, la tête écrabouillée, avant que quelqu'un le découvre. Il se demanda quelle était *son* histoire, et si lui et Aaron y avaient mis un terme. Il ne savait pas comment il était censé vivre avec ça sur la conscience, et encore moins en sortir indemne.

Un journal traînait derrière le siège du conducteur. Il devait forcément y avoir quelques lignes sur ce qui s'était passé. Bobby le prit. Il parcourut la une. Rien. Rien dans les premières pages, ni les suivantes.

C'est impossible.

Rien non plus dans les éditoriaux. Il passa aux nouvelles locales. Lorsqu'il la tourna rapidement pour aller plus vite, la une se déchira. Trois pages plus loin, il tomba dessus. Une petite colonne en bas à droite.

« Un élève agressé devant l'Original Hot Dog Shop. »

Découvert par son ami peu de temps après l'agression. Dans un état stable

mais critique. Pas de témoins. Pas de suspects. La police visionnait les images des caméras de surveillance.

Un simple entrefilet.

Aaron avait raison. Tout le monde s'en foutait.

Le soulagement de Bobby l'emporta sur son sentiment de culpabilité, et il s'en voulut encore plus. Il relut ensuite les mots « caméras de surveillance » ; aussitôt, son soulagement disparut. Il reposa le journal derrière le siège du chauffeur et pencha la tête contre la vitre. Les flics ne mettraient pas longtemps à voir quelque chose sur les vidéos. Peut-être qu'il s'en tirerait – il n'était pas sorti du pick-up.

Sauf qu'il *était sorti* du pick-up. Il avait voulu rester à l'intérieur, mais Aaron l'avait convaincu d'entrer. Comment avait-il pu oublier ? La terreur enveloppa son cerveau dans un film opaque et engendra une version alternative des événements, une tentative pour alléger sa culpabilité écrasante.

Voilà comment.

Si les flics voyaient Aaron, ils verraient Bobby. Ils le verraient bondir sur le siège conducteur pendant qu'Aaron remontait dans le pick-up. Ils verraient cette même portière côté conducteur ne pas s'ouvrir tandis qu'un garçon agonisait sur le trottoir. Ils verraient ce même pick-up démarrer en trombe sans hésitation et ralentir seulement une minute plus tard, comme si de rien n'était. Ils feraient le calcul. Ils verraient le pick-up rouler assez lentement pour qu'ils puissent noter la plaque d'immatriculation sans devoir faire un arrêt sur image. Et ce serait terminé. Fin de l'aventure. Plus qu'une question de temps. La question était : combien de temps et que faire en attendant ?

Le bus profita de tous les feux verts sur McKnight Road. Bobby écoutait le vrombissement du moteur et se laissait bercer par sa régularité. Il repensa à chaque moment de la nuit précédente et se demanda quand il aurait pu agir autrement pour empêcher une telle issue. Jusqu'à ce qu'il lui vienne à l'esprit que les prémices de ses malheurs étaient bien plus anciennes.

C'était le jour de la rentrée en troisième. Bobby se tenait devant la ligne blanche qui séparait le conducteur du car scolaire des rangées de visages, dont la plupart ne ressemblaient en rien au sien. Le chauffeur lui cria d'aller

s'asseoir, et les gamins éclatèrent de rire. Il jeta son dévolu sur le siège vide derrière la cabine et se glissa loin des regards. Le moteur rugit et le car démarra.

Il sortit un *Avenger* de son sac à dos. Le car s'arrêta en faisant crisser ses pneus. Les portes s'ouvrirent, mais Bobby gardait la tête baissée. Il ne voulait plus croiser un seul regard. Quelqu'un s'affala sur le siège à côté de lui : un petit Blanc avec un haut de survêtement Adidas en satin noir et une casquette des Pittsburgh Pirates sur le côté. Le gamin se pencha vers lui pour voir ce qu'il lisait et Bobby se tourna sur le côté.

« Yo, les Marvels, c'est de la merde », dit l'autre.

Bobby s'écarta sur son siège et fit mine de lire, tandis que le garçon récupérait au fond de son propre sac un *comic* sous film plastique, mais pas cartonné.

Quel amateur, se dit Bobby.

« Oui, enfin, tu ferais mieux d'avoir un peu de carton dedans si tu veux que ça vaille quelque chose plus tard.

– Arrête, mon frère, répondit le garçon. Y a que les pochettes en cellophane qui tiennent la route. Ils ne peuvent pas mettre des cartons à moins qu'ils soient sans acide. »

Il inclina la tête vers le *comic* de Bobby. « Tu vas sans doute le ranger dans une de leurs grandes boîtes en carton, non ? Regarde-moi ça. Les pages sont déjà toutes jaunes et dégueulasses.

– Non. Je suis pas débile. »

Bobby referma rapidement son *comic*. Il ne voulait pas que le garçon voie où il avait collé les pages avec du scotch pour éviter qu'elles ne se détachent des agrafes. Il se dit qu'il jetterait la grande boîte dès qu'il rentrerait à la maison.

« Ouais, fit Aaron.

– Pas grave. Pourquoi est-ce que tu parles comme ça ?

– Comme quoi ?

– Tu sais que tu es blanc, pas vrai ?

– Non, il sait pas », intervint quelqu'un derrière eux. Bobby se redressa et se retourna : c'était un gamin noir énervé. Il fit une grimace avec sa bouche et ouvrit de grands yeux en lui faisant signe de regarder devant lui. Bobby soutint son regard.

« Je t'ai parlé, à toi ? demanda-t-il.

– Non, mais *moi* je te parle. »

Bobby se retourna seulement lorsque le chauffeur le lui ordonna. Son voisin le tira par le tee-shirt, et Bobby obéit, ne lâchant des yeux le petit Noir qu'au tout dernier moment.

« Ouais, dit l'adolescent blanc. T'es grave. »

Il ouvrit son sac et, non sans une certaine appréhension, sortit un exemplaire de *Crisis on Infinite Earths*, tel Indiana Jones remplaçant l'idole avant que l'énorme rocher déboule. Bobby pencha la tête pour voir Superman tenir dans ses bras une Supergirl morte.

« Tu veux le lire, celui-là ? demanda le Blanc avant de lui tendre le livre. Yo, les DC Comics, y a que ça de vrai.

– Jamais de la vie, leurs dessins sont à chier, répondit Bobby.

– Quoi ? fit l'autre en jetant la tête en arrière. Mais t'es *vraiment* grave ! En plus, leurs histoires sont mille fois mieux.

– Arrête. Supergirl ? C'est le personnage le plus débile de tous les temps. »

Aaron regarda la couverture et leva les yeux au ciel.

« OK, pas faux. Elle est un peu faible. Mais ils la font mourir, donc tout va bien. Après, c'est pas non plus Ant-Man. Voilà un personnage merdique. »

Bobby ne put s'empêcher de rire, et le garçon sourit à son tour.

« Aaron, dit-il en lui tendant la main.

– Bobby. »

Il tendit la main aussi, mais Aaron se lança alors dans un rituel compliqué auquel Bobby ne comprit rien, et il la retira.

« Tu en as d'autres là-dedans ? » demanda Bobby. Aaron lui adressa un petit clin d'œil et prit un autre numéro de *Crisis*, avec Flash en couverture.

« Ils font mourir Flash, aussi ? »

Aaron haussa les épaules. Pourtant, il était évident qu'il connaissait la réponse. Bobby retira le livre de la pochette, toujours aussi délicatement, et Aaron acquiesça. Pendant tout le reste du trajet jusqu'à l'école, ils lurent en silence. Lorsque le car se gara, ils se levèrent. Les autres se mirent en file indienne et refusèrent de les laisser descendre. Certains bousculèrent Aaron au passage. Il regarda Bobby derrière lui.

« Putain, mec, dit ce dernier. Pourquoi tu te laisses faire ?

– Ils se foutent de ma gueule, rien de plus. Pour rigoler. »

Mais sa honte parut évidente aux yeux de Bobby, furieux de voir son nouveau copain se faire malmené. Étrangement, il éprouvait aussi une sorte de soulagement, car il ne se sentait plus tout seul. Il n’y avait pas que lui qui était différent. Ils suivirent le dernier gamin en bas du marchepied. Bobby regarda les autres s’égailler comme des bonbons éparpillés sur une table, courant et hurlant vers le portail de l’école. Il sourit.

Il avait un ami. Il dut presque le dire à voix haute pour y croire.

Certes, ce garçon était un peu bizarre, mais enfin il aimait bien les *comics* et il aimait bien Bobby. Même s’il ne le regardait pas à cet instant précis, il vit qu’Aaron souriait aussi.

Aaron l’accompagna jusqu’au bureau pour l’aider à trouver sa salle de classe et, plus tard, lui montra où avaient lieu certains de ses cours. Ils n’en avaient aucun en commun. Aaron dit que les siens étaient exceptionnels, mais il afficha ensuite le même air que quand les gamins l’avaient bousculé dans le car, et Bobby ne lui demanda pas ce qu’il voulait dire par là. Aaron sourit lorsqu’il découvrit qu’ils avaient leur pause déjeuner à la même heure ; ils décidèrent de se revoir à ce moment-là.

Bobby se posta à l’entrée de la cafétéria. Ne trouvant pas Aaron, il commença à s’affoler. Pendant qu’il le cherchait dans la foule, il s’efforça de ne pas prêter attention aux regards mauvais et insistants. Personne ne semblait souhaiter sa présence ici. Ni les tablées des petits Blancs, ni celles des Noirs. Au centre de la cafétéria, se tournant dans toutes les directions, il cherchait une chaise libre, il cherchait Aaron, sans succès. Il se dit qu’il n’avait pas si faim que ça, ce qui devenait vrai à la vitesse grand V, et fit demi-tour pour s’en aller. Il mangerait chez lui, garderait son déjeuner pour le lendemain.

Où est Aaron ? Pourquoi est-ce que tout le monde me regarde ?

Le bruit de la cafétéria s’amplifiait. Bobby avait de plus en plus de mal à respirer. Quelqu’un lui saisit le bras, par-derrière, et il sentit son cœur remonter dans sa gorge puis couler à pic. Il dégagea son bras, laissa tomber son déjeuner et serra le poing.

« Lâche-moi ! »

Son cri résonna dans toute la cafétéria et le brouhaha s’arrêta. Il se retourna. Il vit Aaron ; ses joues picotaient, ses oreilles étaient brûlantes.

Tous les adolescents éclatèrent de rire, et Bobby s'attendait à ce qu'Aaron en fasse autant. Mais il ne rit pas. Il passa son bras autour de Bobby et l'accompagna jusqu'à deux chaises libres au bout d'une longue table. Lorsqu'ils s'assirent, les gamins qui étaient là se levèrent et s'installèrent plus loin. Aaron fit comme si de rien n'était. Il sortit de son sac à dos un déjeuner emballé et deux autres *comics*. Il en glissa un vers Bobby, dont le cœur ralentit et dont l'appétit revint. Ils lurent et mangèrent, dans l'indifférence générale. Bobby s'en accommodait très bien.

À cause de son langage et de son accoutrement, Aaron était rejeté par à peu près tout le monde. Les jeunes Noirs, offensés par cette façon qu'il avait de les copier (que Bobby lui-même trouvait franchement pénible), lui infligeaient d'innombrables brimades, dont Bobby se rendait coupable par complicité, même si en sa présence ils se réfrénaient un peu. Les Blancs, quant à eux, voulant éviter le même genre d'ennuis, les traitaient comme ces intouchables d'Inde qu'ils avaient découverts en cours d'éducation civique.

Bobby, cependant, admirait presque l'opiniâtreté d'Aaron. Ce n'était pas de la frime. Quand ils se retrouvaient seuls, Aaron ne quittait pas son personnage, ne rajustait pas sa casquette, n'écoutait pas une musique différente. Il ne comprenait vraiment pas pourquoi les gamins Noirs auxquels il voulait tant ressembler le rabrouaient sans cesse. Le traitement qu'ils lui réservaient transforma la peur de Bobby à leur égard en dégoût, et il enfouit si profondément la vérité sur son père qu'il finit par ne plus y croire. Il détestait la vérité, et cette vérité l'incitait à les détester, donnant lieu à plus d'une convocation chez le proviseur pour s'être battu dans les couloirs, pour avoir défendu Aaron quand il ne pouvait ou ne voulait pas se défendre tout seul.

Il avait beau lui dire qu'il se ridiculisait, qu'il devait montrer plus de dignité, il n'y avait rien à faire : Aaron voulait être comme eux. Bobby pensait souvent à ce que son grand-père dirait s'il apprenait qu'il traînait avec un garçon comme Aaron, et parfois cela remettait en question sa sympathie pour lui. Mais tous deux, chacun à sa manière, étaient des inadaptés.

Ils déjeunaient toujours ensemble. Ils marchaient dans les couloirs et ne relevaient pas les moqueries, le surnom qu'on leur avait donné, les Pédés

aux Comics. Ils terminaient toujours de manger avant la fin de la pause, allaient s'asseoir dehors et lisaient sous une passerelle.

Aaron, un jour, lui dit en plaisantant qu'ils devraient s'embrasser et vraiment foutre les boules à tout le monde. Bobby se rappelait certaines tirades de son grand-père à propos des pédales et des tapettes, comme quoi ils répandaient des maladies et sapaient les fondements de la société – et il avait suffisamment entendu cette rengaine pour y croire lui-même. Aaron rigola, mais d'un rire gêné. Cela mit Bobby en colère.

« C'est pas drôle, mec.

– Oh, allez. Tu n'as aucun sens de l'humour.

– Les pédés, c'est dégueulasse, répliqua Bobby. Arrête de blaguer là-dessus. Sérieux. »

Aaron rit de plus belle, dit à Bobby de se détendre un peu, puis se replongea dans son *comic*. Il se tut pendant tout le reste du déjeuner et n'en reparla plus jamais.

Le même jour, Bobby le retrouva par terre dans les toilettes, le nez en sang et la lèvre fendue. Il avait les yeux mouillés et gonflés. Il l'aida à se relever et lui tendit une serviette en papier humide. Lorsqu'il la posa sur sa lèvre, Aaron laissa échapper un sifflement de douleur.

« Qu'est-ce qui s'est encore passé ? demanda Bobby.

– Rien.

– Pourquoi est-ce que tu essaies tout le temps d'être comme eux ? Regarde un peu le résultat. Je te dis, ce sont des animaux. Mon grand-père a essayé de me l'expliquer et je ne l'ai pas écouté. Il faut que tu m'écoutes. »

Aaron le repoussa.

« Tu peux me foutre la paix ? Je t'ai même pas raconté qui m'a fait ça, si ? »

Bobby était dos au mur, bouche bée.

« Merde, reprit Aaron. Je vais en cours. À plus tard, peut-être. »

Aaron avait raison. Bobby était parti du principe que c'était forcément un coup des Noirs. Il éprouva un mélange confus d'agacement et de compassion à l'égard d'Aaron. Il avait envie de lui dire toute la vérité sur son père, car bien qu'inséparables ils étaient éloignés par ce fossé entre eux et, à cet instant précis, Aaron sembla plus seul que jamais. Mais Bobby savait que ce dernier souffrirait en apprenant que, en un certain sens, lui

possédait ce que son ami désirait tant – non pas simplement être comme eux, mais *être* eux. Il se disait que son propre refus d'appartenir à ce groupe reviendrait à le jeter à la face d'Aaron. Il pensait même que celui-ci ne l'aimerait plus pour cette raison-là. Or il ne pouvait pas se permettre de perdre son seul ami. Il savait aussi, par une sorte d'instinct de survie, que vis-à-vis des gamins noirs contre qui il se battait pour protéger Aaron, la révélation de sa véritable identité lui ferait plus de tort que de bien. Il ne révéla donc rien à Aaron et se promit de ne jamais le lui révéler.

Il ne le révélerait jamais à personne.

Pendant que les énormes essuie-glaces balayaient le pare-brise, le bus traversa Shadyside et se rapprocha de Homewood. De rares passagers montèrent et descendirent. Ils rentraient sans doute chez eux, retrouvant leur ennui douillet, la même routine avec les mêmes gens, sans aucune inquiétude à l'horizon. Bobby pouvait toujours leur dire « bonjour », ils l'oublieraient dès leur descente du bus.

Ou pas.

Peut-être découvriraient-ils qu'ils avaient quelque chose en commun, comme Aaron et lui le jour de cette fameuse rentrée scolaire. Peut-être leur vie en serait-elle à jamais changée. Peut-être en bien, plus vraisemblablement en mal, car tout finit par se briser. C'est inévitable.

Bobby gardait toujours en mémoire un de ses cours de chimie, en seconde. Il y avait été question de l'entropie, cette idée que l'ordre naturel du monde tend vers le désordre. Il avait eu du mal à comprendre le concept, jusqu'à ce que sa professeure lui soumette un exemple. Ta chambre devient non pas plus propre, mais toujours plus désordonnée, avait-elle dit. Eh bien, c'est la même chose pour l'univers. À compter de ce jour, l'idée avait obsédé Bobby. Il s'était mis à dessiner un méchant dans son carnet. Ce méchant était un mutant, né d'une mère droguée, et son seul talent consistait à semer le chaos dans la vie de tous ceux avec qui il entrait en contact physique. Bobby l'avait baptisé Entropie. En le montrant à Aaron, il apprit avec consternation qu'il existait déjà un personnage de ce nom dans l'univers Marvel. Il prit alors un dictionnaire des synonymes et jeta son dévolu sur Bedlam, « Pandémonium ». Même problème. Aaron lui avait expliqué que c'était de toute façon un personnage idiot, et Bobby avait fini par l'effacer.

Bobby rit tout seul. Il n'y avait pas repensé depuis des années.

Le bus prit un virage serré à droite et heurta le trottoir. Le choc secoua le clochard ; il s'agita mais ne se réveilla pas. *Qu'est-ce qui t'a amené là ?* se demanda Bobby. *Les choix que tu as faits ? Ou est-ce que tu es une simple conséquence de l'entropie ?* Cet homme était-il victime de circonstances, méritait-il la pitié, ou était-il un criminel, voire un assassin, qui avait de la chance de dormir dans un bus ? Il ignorait s'il mangerait le lendemain ou si un type un peu plus désespéré que lui le dépouillerait des rares piécettes qu'il avait amassées chemin faisant, mais tant qu'il avait de quoi payer son bus, il savait où il serait. Il savait que son avenir était, à certains égards, prévisible. Certes, Bobby ne savait jamais si sa mère et lui auraient de quoi régler le prochain loyer, mais il y avait une certitude dans le fait qu'ils travaillaient comme des bêtes, qu'ils vivaient d'un service à l'autre, et qu'il y aurait des nuits où il ramasserait les débris des promesses brisées de sa mère. C'était peut-être merdique, mais leur train-train avait quelque chose de rassurant. Il avait envie de retrouver ce sentiment-là. Il se rendit compte qu'il n'y avait pour ça qu'une solution.

Le bus tourna dans Frankstown Avenue. Bobby tendit le bras pour demander l'arrêt puis se ravisa.

« Vous bossez encore combien de temps ? demanda-t-il au conducteur.

– Encore deux heures. Pourquoi ?

– Ça vous dérange si je fais le retour avec vous ? »

Le chauffeur le regarda dans le rétroviseur, haussa les épaules et acquiesça.

« C'est quoi, votre histoire ? lança-t-il.

– Je suis encore en train de l'écrire. »

Le conducteur redémarra. Bobby repensa à son personnage, Entropie. Il aurait dû l'appeler Aaron.

11.

Le bus refit entièrement son parcours et dévala une deuxième fois Frankstown Avenue. Bobby tira sur la cordelette. Au croisement, il descendit.

« Soyez prudent, jeune homme », lui lança le conducteur.

Bobby se tourna vers lui. Son ton sincère et la chaleur de son sourire le rassurèrent. Il aurait pu repartir pour un tour de plus, mais le sanctuaire méditatif du bus n'était que provisoire. Il savait ce qui lui restait à faire, et plus il attendait, moins il était probable qu'il le fasse. Il hocha la tête en direction du conducteur et celui-ci fit de même. Les portes se refermèrent en sifflant, le moteur gronda jusqu'à ce que les feux de stop s'éteignent. Bobby leva la main pour saluer, regrettant déjà cet homme et son compagnon sans-abri qui dormirait jusqu'au lever du jour ou jusqu'à ce qu'un conducteur moins généreux le chasse. Maintenant que son sanctuaire n'était plus là, Bobby sentit remonter ses angoisses. Il se hâta de rejoindre son immeuble. La Fox était garée devant. Une fine pellicule de neige s'était déposée sur le capot. La voiture n'était donc pas restée là très longtemps. Il avait espéré que sa mère aurait travaillé toute la nuit, mais avec un peu de chance elle était en train de dormir. Il avait encore besoin de temps pour savoir comment lui annoncer ce qui s'était passé, son plan, tout. En attendant, il était épuisé. Il devait dormir, ne serait-ce que quelques heures. Ensuite, il lui dirait ce qu'il avait fait.

Il introduisit la clé, et la porte s'ouvrit doucement. L'appartement sentait la cigarette et le Drakkar Noir. Un ronflement guttural résonnait au bout du couloir, trop fort pour être celui d'Isabel.

Incroyable.

Chaque fois qu'elle s'éloignait de la boisson, c'était comme si elle remontait une ligne de crête, dans un équilibre précaire, à deux doigts de

trébucher, et cet enfoiré de Nico la faisait toujours redescendre dans les profondeurs. Bobby regretta de ne pas avoir le cran d'ouvrir la porte en donnant un grand coup de pied, de soulever Nico par la peau de son cou de nabot, de le jeter dans le couloir et de lui claquer la porte au nez, seul avec ses habits sous le bras, tout tremblant. Mais il savait que ce n'était que fantasme. Il n'était pas plus une brute que Nico. Il aurait préféré l'être. Il ne se serait peut-être pas retrouvé dans cette situation.

Le canapé lui parut confortable comme jamais. Il s'y affala. Dans le bus, son cerveau aussi avait tourné en boucle. Il devait appeler les flics et se dénoncer, ainsi qu'Aaron. Il leur dirait qu'Aaron l'avait menacé et qu'il n'avait eu d'autre choix que de rouler, sans quoi il se serait fait tuer. Aaron n'avait pas eu d'arme à ce moment-là, mais il en avait désormais une dans la boîte à gants. Peut-être que le jour de leur arrestation, cette version-là paraîtrait plausible et que les flics n'auraient pas la main trop lourde avec lui, qu'ils le laisseraient même partir. Mais s'ils avaient visionné les bandes vidéo, il serait déjà trop tard. N'importe quelle version qu'il leur refourguerait passerait pour une manière de sauver sa peau. Et si par miracle Aaron s'en tirait – genre légitime défense ou Dieu sait quelle connerie ? Alors quoi ? Reviendrait-il se venger ?

Jusqu'à ce fameux soir, l'idée qu'Aaron puisse faire une chose pareille ressemblait à un numéro de « *What if... ?* » dans lequel Uatu le Gardien décrivait les réalités parallèles de l'univers Marvel. Dans ce numéro, le meilleur ami de Bobby serait devenu un tueur psychopathe néonazi. Si Bobby avait simplement dit : « Pas l'Original, leurs pizzas sont immondes », ils seraient allés au drive du Taco Bell et se seraient bâfrés. Aaron se serait abruti d'alcool. Le lendemain matin, Bobby lui aurait raconté tout ce qu'il avait manqué pendant son séjour en taule. Ils auraient déliré sur les bons dessinateurs qui avaient quitté Marvel pour lancer Image. Et Michael Keaton qui avait déchiré une deuxième fois dans le rôle de Batman. Et les Tortues Ninja qui avaient été transformées en une franchise de merde pour les gamins, même si Raffaello envoyait encore pas mal. Quelque part au milieu de tout ça, Bobby l'aurait aidé à oublier ce qui lui était arrivé en prison, à retrouver un semblant de normalité.

Mais ça, c'était le vrai « *What if... ?* » Ça, c'était la réalité parallèle.

Aaron méritait de retourner en prison. Mais n'était-ce pas la prison qui

l'avait transformé de la sorte ? On lui avait arraché les cheveux, on lui avait cassé les dents. On l'avait défiguré et violé.

Et moi, qu'est-ce qu'on me ferait ? Où est-ce que je m'assiérais dans cette cafétéria ?

L'appartement avait beau être petit, Bobby avait beau détester le canapé et mépriser leur marchand de sommeil de propriétaire – n'empêche, il n'était pas un surveillant de prison et le canapé n'était pas une paillasse en métal. Les chambres avaient des portes, et ces portes avaient des serrures qu'il contrôlait, et il chiait et se douchait dans l'intimité.

La perspective de dénoncer Aaron s'éloigna.

Alors tire-toi. Aussi loin et aussi vite que possible. Tu peux travailler comme serveur n'importe où. Tu n'as pas de portable, pas de carte de crédit. Même s'ils voient ta tronche sur les vidéos, le pick-up n'est pas à ton nom. Tu n'existes plus. Un fantôme. Même s'ils chopent Aaron, il ne te balancera jamais. Il ne te balancerait jamais. Il ne te balancerait jamais.

Tandis que Bobby céda à l'épuisement, son cerveau lui fit voir des planches de *comics*. Aaron devenait une contrefaçon de Crâne Rouge, gonflée aux stéroïdes, faisant des saluts nazis et marchant au pas de l'oie, alors que Bobby était Peter Parker, le geek, mais sans les superpouvoirs, luttant toujours pour dissimuler sa véritable identité au super-méchant. Ils se lançaient dans un combat épique, le cerveau contre les muscles, et Bobby sombra dans le sommeil.

Il se réveilla quelques heures plus tard en pleine crise d'asthme. Il avait fait un rêve dans lequel il affrontait un inconnu sans visage, mais chaque coup de poing qu'il donnait était au ralenti, il s'enfonçait comme dans du beurre de cacahuètes. Ses coups tombaient à côté et, quand il lui arrivait de viser juste, son adversaire ne ressentait rien. Alors il s'enfuyait. Et ça ne marchait pas non plus. Son cerveau avait beau crier à ses jambes de courir, elles restaient figées et se débattaient contre une force invisible. Le rêve s'était ensuite transformé. Bobby tombait à travers une couche de glace et sa bouche s'emplissait d'une eau très froide, sale et putride, jusqu'à ce qu'il vomisse. C'est à ce moment précis qu'il se réveilla, la tête sur son oreiller maculé de bave, en train de suffoquer. Il retrouva son inhalateur dans sa poche et prit de longues bouffées, jusqu'à ce que le boa constrictor desserre son étreinte.

Au fond du couloir, la porte d'Isabel fut entrebâillée. Peu après, des murmures s'échappèrent de la chambre. Bobby entendit Nico dire à Isabel qu'à son avis Bobby dormait. Bobby garda la tête avachie contre le canapé, ouvrant à peine les yeux, et fit semblant de ronfler pour donner le change. Les gonds grincèrent ; la porte s'ouvrit entièrement. Bobby s'efforça d'écouter les bruits des pas sur le tapis usé qui recouvrait le sol froid. Enfin, sous ses paupières, il aperçut du mouvement. Il sentit l'eau de Cologne de Nico. Ce dernier faisait de grands pas feutrés, Elmer Fudd traquant Bugs Bunny pendant la saison de la chasse. Bobby réprima un rire. À chacun de ses pas prudents, Nico le regardait, et lorsque Bobby ouvrit les yeux et leva la tête, l'autre lâcha un juron dans sa barbe.

« Salut, Bobby.

– Salut, connard.

– Très bien. Content de te revoir, Bobby. Ça m'a fait plaisir de te parler. »

Il remonta jusqu'au menton la fermeture Éclair de son blouson et s'avança vers la porte.

« Reste loin de ma mère, Ducon », cria Bobby dans son dos. Il secoua la tête et vit Isabel debout dans l'embrasure de la porte. Elle portait un peignoir miteux, en tissu-éponge, d'une horrible couleur pervenche, qu'il lui avait offert à Noël bien des années auparavant, grâce aux premiers sous qu'il avait gagnés. Il lui demandait sans arrêt de le jeter à la poubelle, en vain.

« Ce n'est pas ce que tu crois, dit-elle. Pas tout à fait. Il m'a ramenée en voiture et s'est endormi. Il voulait s'assurer que j'allais bien.

– Ah, mais dans ce cas, c'est beaucoup mieux, fit Bobby en levant les deux mains en l'air. Deux jours de suite, maman ? Bordel. On ne peut pas dire que tu rechutes : tu replonges. »

La main dans une de ses poches élimées, Isabel s'avança dans le couloir. Elle avait la tête basse et ses cheveux étaient tirés en arrière. Elle s'assit à côté de lui et posa ses doigts sur son genou.

« Tu me laisses t'expliquer ? »

Bobby, la tête entre les mains, se cala au fond du canapé.

« Est-ce que tu vas me ressortir la même rengaine ? Je ne peux plus continuer comme ça, maman.

– Je sais.

– Je ne crois pas, non. Franchement, je ne peux plus continuer comme ça. Il faut que tu trouves un moyen d’y arriver toute seule.

– J’essaie.

– Essaie encore ! »

Isabel sursauta et retira sa main. Elle rapprocha les deux pans de son peignoir.

« Bobby, qu’est-ce qui se passe ?

– Rien. » Il éclata de rire. « Tout. Peu importe. On s’en fout. Quelle heure est-il ? Il faut que je voie si je peux choper un service au déjeuner, puisque tu n’es pas en état.

– Je n’ai pas trop bu hier soir. Enfin, moins que d’habitude. Nico pensait que je n’avais pas intérêt à conduire.

– Tu vois, ta phrase aurait dû commencer par : “Je n’ai pas bu hier soir”, maman. Tu saisis la différence ?

– Tu as raison. Je sais que tu as raison.

– Très bien, mais alors pourquoi ? Pourquoi avoir bu ne serait-ce qu’un verre dans le bar de ce gros dégueulasse ? »

Isabel inspira longuement puis lâcha un soupir haché.

« Je t’ai demandé hier si tu me faisais confiance. Tu te souviens ?

– Oui.

– Si j’essaie de t’expliquer ce qui s’est passé ces deux derniers jours, tu ne m’écouteras pas, et je ne pourrai pas t’en vouloir. Tu auras l’impression d’entendre les mêmes conneries. Dans une certaine mesure, c’est le cas. En revanche, si tu me fais vraiment confiance, je veux que tu ailles avec moi quelque part. Ce n’est pas loin d’ici, mais tu n’as pas le droit de me poser la moindre question avant qu’on y soit arrivés. Si tu acceptes de faire ça, je te promets que je ne boirai plus jamais un seul verre. J’irai aux Alcooliques Anonymes, s’il le faut. J’aimerais bien te promettre sur la tête de quelqu’un mais j’ai vraiment personne qui compte à part toi, donc voilà. »

Ils rirent ensemble, d’un rire sincère mais fatigué. Bobby s’apprêtait à lui dire non, qu’il devait assurer le prochain loyer, lorsqu’il repensa au portefeuille rempli de billets de cent dollars qu’il avait dans sa poche arrière. Il avait envisagé de retrouver le sac d’Aaron, de lui prendre ses clés, de se débrouiller pour monter à bord de son pick-up ni vu ni connu, puis de remettre l’argent dans la boîte à gants, dégoûté de l’avoir accepté. Mais s’il

se retrouvait en prison, l'argent dormirait dans une quelconque salle des pièces à conviction pendant que sa mère risquerait d'être à la rue. Isabel le regarda avec une détermination dont il avait toujours regretté l'absence quand elle lui avait sorti mille fois les mêmes promesses. La confiance s'était rompue, mais quelque chose dans sa voix, dans ses yeux, le fit changer d'avis.

« D'accord, dit-il. J'irai. »

Isabel lui donna une tape sur le genou et son visage s'illumina.

« Parfait. Tu veux prendre une douche ?

– Vas-y. »

Il bâilla.

« Je ne suis pas encore réveillé. »

Isabel bondit du canapé et courut dans le couloir presque en sautillant. Une fois sûr et certain qu'elle était sous la douche, Bobby s'approcha du bocal au-dessus de l'évier. Il ouvrit le portefeuille et le regarda pendant une minute. Il prit de quoi payer le prochain loyer et fourra le reste des billets dans sa poche, bien décidé à les remettre à leur place.

Il avait la conscience tranquille.

12.

Isabel ne pouvait s'empêcher de regarder Bobby à chaque stop, à chaque feu rouge. C'était saisissant – il ne ressemblait pas à Robert tout en lui ressemblant beaucoup, surtout maintenant. Ils verraient instantanément l'air de famille entre eux. Elle le savait. Bobby souriait chaque fois qu'il la surprenait en train de le regarder, mais elle sentit aussi qu'il s'agaçait de plus en plus, à la manière tendre des fils énervés par leurs mères quand elles les traitent comme les petits garçons qu'ils sont toujours à leurs yeux.

« Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il.

– Quand est-ce que tu es devenu aussi beau ?

– Qu'est-ce qui t'arrive ? répondit-il en baissant un peu sa vitre. Tu t'es renversé dessus tout ton déodorant ? »

Il avait raison. Elle en avait trop fait. Pourtant, elle s'était retenue sur la garde-robe. Élégante. Elle portait un joli chemisier dont seuls les deux boutons du haut étaient ouverts et un pantalon noir avec un pli impeccable aux genoux. Ses cheveux étaient lâches, rassemblés d'un côté. Le maquillage était présent aussi, ni trop, ni pas assez. Mais ce n'était pas pour Robert. Cette journée, elle ne l'oublierait jamais, quoi qu'il se passe. Qu'il s'agisse d'un mariage ou d'un enterrement, les gens se mettaient toujours sur leur trente-et-un.

« On était pourtant d'accord, dit-elle. Pas de questions. C'est la deuxième. »

Bobby leva les mains en l'air et regarda par la vitre. Tout ça manquait à Isabel, ces échanges à la fois caustiques et affectueux entre eux. Ce sourire lui manquait. Il semblait si sincère, elle n'en croyait pas ses yeux. Un klaxon retentit lorsqu'elle grilla un stop. Elle freina juste avant que sa voiture se fasse percuter, et Bobby s'agrippa au tableau de bord.

« Putain, maman. »

Elle s'excusa. Déjà emballé par la perspective de ce qui les attendait d'ici quelques kilomètres, son cœur accéléra. Elle avait ressenti ça vingt-deux ans plus tôt, alors qu'elle était en voiture et s'apprêtait à annoncer exactement la même chose à Robert. Cette fois, elle espérait que la journée prendrait une autre tournure.

Le matin où elle s'en était rendu compte, elle n'avait pas tiqué après avoir vomi. Pas tout de suite, en tout cas. Elle était sortie tard la veille, elle avait perdu le décompte des verres, mais elle s'était rappelé le numéro de téléphone des taxis. La nausée due à la gueule de bois, c'était une chose. Cette nausée-là, c'en était une autre. Ce ne pouvait pas être ce qu'elle pressentait, et pourtant ça paraissait logique, et ça faisait peur.

Ils détestaient l'un et l'autre les préservatifs.

« J'ai envie de te sentir », avait-il dit.

Elle lui avait répondu que c'était aussi ce qu'elle voulait, et elle le sentit pour de bon. Il se dégagea juste à temps, elle en était sûre, mais peut-être pas si sûre que ça. Elle courut donc jusqu'aux toilettes et pissa. Quelles étaient les probabilités ? Dans quelle mesure pouvait-elle être fertile ? Avait-elle au moins laissé passer assez de temps ? Elle compta les jours. Une fois le calcul fait, elle eut encore envie de vomir. Ce matin-là, elle ne pouvait pas voir la nourriture. Même sa cigarette matinale l'écœura, à tel point qu'elle la jeta après la première bouffée. Hors de question de tuer le mal par le mal. Une grippe intestinale – ça devait être ça. Lorsqu'elle n'arriva plus à s'en convaincre, direction le dispensaire.

Après que le médecin lui eut annoncé la nouvelle, ses oreilles se bouchèrent. Le son de sa voix s'étouffa ; elle avait l'impression d'avoir un casque de scaphandrier sur la tête. Elle se sentait légère et lourde à la fois, comme si elle dérivait, mais à cause de la sueur derrière ses cuisses elle resta collée à la table d'examen.

Je ne peux pas m'occuper d'un gamin. J'ai déjà du mal à m'occuper de moi.

Qu'un enfant hurle toutes les nuits et dépende d'elle pour sa survie, et surtout pour être aimé, lui semblait une mauvaise blague.

Pourtant, elle ne pouvait nier que quelque chose s'était manifesté en elle. Entre deux accès de terreur absolue et de haine de soi, il y avait un

minuscule atome de joie. Ce sentiment que Dieu avait pensé à tout et que c'était là son épreuve. Pour s'en sortir. Un enfant l'obligerait à arrêter de picoler et à avancer.

Peut-être que maman pourrait garder le bébé la journée, que je pourrais avoir un vrai boulot, et finir de rembourser mes crédits, histoire de devenir quelque chose, peut-être même un modèle pour cet enfant, qui sait ?

Pendant quelques instants aussi minuscules que cette nouvelle vie qu'elle portait en elle, Isabel se sentit heureuse. Mais elle aimait aussi sa propre vie. Elle aimait ne devoir rendre de comptes à personne. Le seul charme de la fac, à ses yeux, c'étaient les fêtes, et quand elle avait découvert qu'elle pouvait en profiter sans suivre les cours, elle trouva d'abord un boulot de serveuse sur le campus, ensuite une colocataire en la personne d'une de ses collègues de la cafétéria, et elle plaqua tout pour l'argent facile et les journées insouciantes. L'idée d'avoir des responsabilités d'adulte la pétrifiait, mais elle n'était pas obligée de le faire toute seule. Jusqu'à ce qu'elle comprenne que si.

Elle le trouva dans la salle de jeux, au bureau des étudiants. Dès qu'elle ouvrit la porte, elle le vit. Et elle *la* vit. Un petit short dévoilait deux longues jambes marron foncé, beaucoup plus mates que Robert. Pendant qu'il mettait de la craie sur sa queue de billard, elle était penchée sur son épaule. Tout en laissant sa main glisser en bas de son dos lorsqu'il se pencha pour tirer, son regard remonta le long des jambes de Robert. Elle leva les yeux et croisa ceux d'Isabel, qui observait depuis la porte. Isabel s'écarta soudain et s'aplatit contre le mur à côté de la porte en verre.

Dis-lui que tu es enceinte et il te suivra. Il sera bien obligé. Mais il t'en voudra toute sa vie.

T'en vouloir ? Qui est-il pour t'en vouloir ? Il est avec une autre fille et il n'a jamais eu le cran de te le dire en face. Il n'a rien d'un père et tu ne peux pas faire ça toute seule. Ce n'est pas une vie pour un enfant.

Elle se redressa et sentit encore la nausée monter.

Tu sais ce qu'il te reste à faire. Ce que tu dois faire.

Ses yeux lui brûlaient. La main sur la bouche, elle courut vers la sortie et se retrouva dehors. Le ciel avait jauni. Des nuages trapus roulaient les uns sur les autres, transpercés par les éclairs. Un coup de tonnerre discret retentit, comme une lourde boule de bowling. Une autre vague de nausée, et

Isabel ravala un peu de bile chaude. Boire un verre ne lui parut plus si inconcevable, et une clope encore moins. Elle en alluma une, extraite d'un paquet écrabouillé dans sa poche arrière, et tira une longue, une agréable bouffée. Maintenant qu'elle savait ce qui lui restait à faire, quelle importance ?

Elle se gara devant le dispensaire et laissa le moteur allumé. De grosses gouttes constellèrent le pare-brise, puis une averse nettoya le pollen, laissant des traînées verdâtres sur les vitres, la pluie martela le toit avec une telle force qu'Isabel n'entendait presque plus la radio. Elle monta le son, entendit « Time In A Bottle » de Jim Croce, et éteignit tout de suite.

Elle défit sa ceinture, sortit son débardeur de son pantalon et le remonta en gonflant son ventre creux. Une petite bosse se forma. Avec son index, elle traça des cercles dessus. Elle se redressa et rabaissa son débardeur. Les gouttes tombaient avec la force de la grêle. Isabel tambourinait sur le volant en rythme. Seuls les coups de tonnerre faisaient plus de bruit que la pluie.

Ce ne serait pas juste de le garder. Les gosses ont besoin d'un père.

Ah oui, un père comme le tien ? Ce serait juste, ça ? Tu peux faire mieux que lui.

Sur le siège passager, il y avait trois bouteilles de vodka dans des sacs en papier. Elle les avait achetées avant d'aller trouver Robert. Elle avait espéré se saouler une dernière fois avec lui et terminer au lit, où il lui embrasserait le ventre avant de continuer un peu plus bas. Elle se pinça violemment le bras, afin que le souvenir des choses agréables dont il était capable laisse place à la douleur, comme la claque qu'elle venait de se prendre en le voyant avec le bras de cette fille sur son dos, là où elle-même avait posé sa main. Elle rit, puis pleura, puis hurla. Qu'est-ce qu'elle se racontait ? Quel bordel. Elle ne pouvait pas être la mère d'un fils.

Un fils. C'était la deuxième fois qu'elle l'imaginait être un garçon, sans savoir pourquoi. Elle le savait, voilà tout. Ses raisons de ne pas le garder ne tenaient donc plus, parce qu'il n'y avait plus de petit atome, mais bel et bien « lui ». Elle sourit, s'esclaffa, et ne put s'arrêter.

Elle fit marche arrière et s'éloigna du dispensaire.

Sur la route du retour, elle changea d'avis à chaque feu.

Vert. C'est la plus belle chose au monde, ce garçon est un cadeau.

Orange. Mais peut-être pas tout de suite. Maintenant que tu sais que tu as

envie d'un bébé, tu devrais peut-être attendre d'avoir une vie un peu plus stable. Ne garde pas celui-là. Tu ne sais pas vraiment si c'est un garçon. Et si ça se trouve, tu veux le garder seulement parce que, au fond de toi, tu penses pouvoir encore retenir Robert. Bordel, ma chérie, calme-toi et réfléchis deux secondes.

Rouge. Tu débloques complètement. Appelle Robert. Il n'a pas envie d'un enfant, et toi non plus. Il paiera peut-être même pour l'opération. Débarrasse-toi de ce truc et vis ta vie. Tu as envie d'être debout toute la nuit ? De ne plus faire la fête ? Tu en es capable ? Reviens sur terre.

Elle rencontra un certain nombre de feux rouges en chemin.

Lorsqu'elle perdit les eaux, Isabel était en train de débarrasser le dîner avec sa mère. Une assiette tomba par terre et se fracassa, projetant des éclats de céramique dans toute la cuisine. Sa mère l'aida à faire des exercices de respiration tout en réglant le minuteur pour mesurer les contractions. Isabel observa un morceau de céramique en forme de croissant osciller à la manière d'un couffin. Dans le salon, son père poussa un cri et rompit le sortilège.

Isabel se tenait le ventre et suppliait le bébé d'arrêter de lui donner des coups de couteau. Il y avait une flaque d'eau sous ses pieds.

Laisse-moi encore une petite semaine, parce que je ne suis pas prête, pas encore.

Elle se rendit compte alors qu'elle ne serait jamais prête, car ce n'était pas seulement l'arrivée du bébé. Ce seraient désormais les nuits blanches, le ventre qui pendouille, et s'occuper d'un autre être. Elle allait devoir l'aimer, ce bébé, ce garçon, l'aimer plus qu'elle-même, et elle ne savait pas si elle en était capable. Elle s'adossa au plan de travail et dégoulina sur le lino de ses parents. Elle imitait la respiration de sa mère, moins pour dompter la douleur, car ça ne marchait pas, que pour éviter la crise de panique. Là encore, ce fut un échec.

Tandis que son père garait la voiture, sa mère l'accompagna jusqu'à l'entrée des urgences. Une infirmière prit les choses en main et l'amena à la maternité, grimaçant à chaque fois qu'Isabel hurlait pour demander une péridurale. Chaque contraction lui faisait l'effet d'une énorme vague qui montait puis s'abattait dans son ventre. Elle se vomissait dessus. Elle aurait

voulu attraper la tête de tous les clients de la cafétéria où elle travaillait, ceux qui lui disaient à quel point elle avait de la chance, à quel point accoucher était beau, et les envoyer à travers la vitrine. Pourquoi n'était-elle pas allée au dispensaire pour accepter le premier rendez-vous disponible ? Tout pour ne pas avoir à vivre ce moment, alors que le bébé l'écartelait de l'intérieur. Elle ne voulait plus.

Il était trop tard pour la péridurale. On transporta son lit à roulettes dans la salle d'accouchement ; on plaça ses pieds dans les étriers métalliques et froids. Entre deux contractions, elle pensa aux dégâts que ce bébé allait infliger à son corps – plus aucun homme ne voudrait d'elle. La douleur atteignit son comble. Elle leur cria de le faire sortir de son corps. Affolée, elle commençait à faire de l'hyperventilation.

Comment je vais me sortir de là ? À qui est-ce que je peux le laisser ? Qui est-ce que je pourrais convaincre de s'en occuper ?

Ils lui disaient de pousser, et elle poussait. Elle sentit une odeur de merde et pleura.

« Sa tête est là », annonça le médecin avec un enthousiasme qu'elle aurait dû ressentir aussi.

Lorsqu'il lui dit que c'était un garçon, tous ses doutes se dissipèrent en un éclair, comme une bougie mouchée. Elle inspira et cela ne lui fit pas mal, contrairement aux autres fois. Un calme presque inquiétant dans sa soudaineté s'empara d'elle et à cet instant, elle ravala toutes les choses terribles auxquelles elle avait pensé.

Elle demanda à le tenir dans ses bras, mais le médecin se détourna et posa le bébé sur une table. Deux infirmières l'entourèrent, une autre s'approcha d'Isabel pour prendre sa main. Tout était extrêmement silencieux. Derrière leurs masques, les infirmières faisaient du bruit en respirant.

« Pourquoi il ne pleure pas ? » demanda Isabel.

L'infirmière lui caressa les cheveux. Puis le silence fut rompu. Isabel entendit des bruits de succion, comme le tuyau en plastique dont se servaient les dentistes, mais toujours aucun pleur.

« Il y a un problème ? »

L'infirmière serra sa main plus fort et les larmes d'Isabel jaillirent sans prévenir. Elle regretta tous les verres qu'elle avait bus en sachant que c'était mal, chaque cigarette dont elle avait promis que ce serait la dernière, toutes

les fêtes jusqu'au bout de la nuit. Elle voulait seulement l'entendre pleurer. Le médecin murmura quelque chose ; une des infirmières s'éloigna pour décrocher un téléphone. Le bruit de succion continuait. L'infirmière abaissa son masque pour pouvoir parler dans le combiné.

Enfin, il miaula comme un chaton. Les joues de l'infirmière qui était aux côtés d'Isabel remontèrent plus haut que son masque et ses yeux devinrent deux fentes. Elle prit sa main entre les siennes et frotta. La chaleur remonta dans le bras d'Isabel, jusqu'à sa poitrine. Le médecin se retourna avec le petit bonhomme emmaillotté et posé sur son avant-bras – il aurait pu tenir dans sa main. Il le tendit à Isabel. Même si elle n'avait jamais tenu un bébé de sa vie, ses bras surent comment faire. La petite tête fripée et rougeaude semblait écrasée, contusionnée. Il avait une tignasse de cheveux noirs tout raides, et Isabel poussa un soupir de soulagement en voyant que, pour l'instant du moins, il ne ressemblait pas à Robert, en tout cas pas selon les critères qui importaient aux yeux de son propre père. Le bébé bâilla et émit de petits grognements de cochon. Ses minuscules mains s'ouvrirent puis se refermèrent. Isabel partit d'un rire inextinguible.

« Il est magnifique, dit l'infirmière.

– Oh, mon Dieu, non, il n'est pas beau, rétorqua Isabel avec un sourire. Mais vous êtes obligée de le dire. »

L'infirmière lui donna une tape sur l'épaule.

« Il est moche, mais c'est le mien. »

L'infirmière au téléphone s'approcha et voulut prendre le bébé. Isabel eut un geste de recul. Elle refusa. Le médecin se leva et fut rejoint par une autre infirmière. Isabel serra son bébé encore plus fort. Pourquoi voulaient-ils le lui enlever ? Elle regarda son infirmière et la supplia de ne pas les laisser faire. Le médecin se planta à côté d'elle et lui expliqua qu'ils devaient emmener le bébé à la nurserie pour d'autres mesures, qu'il avait demandé un examen respiratoire à cause de tous les fluides qu'ils avaient dû aspirer. Le ronflement de l'enfant, ses faibles cris, son poids, sa respiration – tout cela était motif d'inquiétude. Isabel ne voulut pas le laisser partir, mais l'infirmière avait un regard doux. Lorsque celle-ci tendit ses bras, Isabel lui fit confiance.

« Ne vous en faites pas. Il sera entre de bonnes mains. Ensuite, il sera dans les vôtres. »

Les minuscules muscles du cou se contractaient à chaque souffle. Il sifflait quand il inspirait. Il cherchait de l'air. Isabel se promet de jeter ses cigarettes à la poubelle. Lorsqu'elle sonda les regards des médecins et des infirmières, elle n'y décela aucun jugement. Elle tendit le bébé à l'infirmière, qui la remercia avant de le confier à une de ses collègues. Celle-ci le déposa sur un chariot à roulettes et le fit sortir de la salle.

« Vous avez choisi un prénom ? » demanda-t-elle.

Les portes se refermèrent. Isabel languissait déjà après lui, une douleur similaire à ce qu'elle avait ressenti en comprenant que c'était fini avec Robert. Sauf que son enfant, lui, ne la quitterait pas. Il reviendrait. Il l'aimerait pour toujours.

« Bobby », dit-elle. Elle se recoucha et ferma les yeux. Elle s'endormit avant même d'avoir retrouvé sa chambre.

La pendule du tableau de bord indiquait midi passé. Ils se garèrent à l'extrémité du parking, à côté de la patinoire de Schenley Park. Du coin de l'œil, Isabel vit que Bobby l'observait. Elle tira ses cheveux en arrière, les laissa retomber, les tira de nouveau. Elle se retourna vers son fils. Il la regardait toujours, perplexe.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-elle.

– À toi de me le dire. Qu'est-ce que tu fais ?

– Plus que quelques minutes, chéri. Promis. »

La patinoire était remplie de parents et d'enfants venus profiter de cette journée enneigée. Isabel passa tout ce petit monde en revue et finit par repérer Robert. Il portait un pantalon gris chiné au pli impeccable, ainsi qu'un caban noir. Le salaud – il avait fière allure. Il était adossé au mur extérieur de la patinoire. Un père et sa fille se tenaient la main et faisaient tout le tour, tantôt à pied, tantôt à patins, c'était la petite qui guidait son père, et non l'inverse. Lorsqu'ils tournèrent au coin et s'approchèrent de Robert, le père perdit l'équilibre, ouvrit de grands yeux, dérapa et s'agrippa au mur. Tandis que Robert tendait la main pour l'aider, la petite fille rattrapa son père par l'avant-bras. Elle rit, mais pas de lui. Elle était tellement fière de l'avoir secouru. Robert leur sourit pendant qu'ils repartaient, et Isabel le regarda les regarder. Elle vit la même tristesse que la veille. C'était l'occasion rêvée. Elle se retourna et se planta devant Bobby.

« Je veux que tu m’attendes là-bas », dit-elle. Elle lui indiqua un banc non loin de là.

« Sérieux, maman, qu’est-ce que c’est que ça ? Je n’ai jamais mis de patins à glace de ma vie et je ne suis pas d’humeur à apprendre aujourd’hui. Vraiment, il faut que j’aille au restau et que je voie si je ne peux pas faire une fermeture.

– Reste. Assis. »

Il poussa un soupir ronchon et s’assit. Isabel porta ses mains jointes à sa bouche, en prière.

« Merci. Dix minutes. Donne-moi dix petites minutes. Je reviens tout de suite. »

Bobby acquiesça, se détendit et écarta les bras derrière le dossier du banc. Isabel recula de quelques pas, puis fit demi-tour et alla à la rencontre de Robert. Il se retourna et sourit. Pas un grand sourire, mais chaleureux, presque soulagé. Isabel sentit ses pieds et sa bouche s’engourdir. Elle se demandait s’il était possible d’avoir peur au point d’en faire une attaque, car dès qu’il la vit, elle fut prise d’une terreur absolue. Elle n’avait pas prévu ça. Elle s’était figuré qu’elle lui serrerait la main, qu’ils discuteraient de la pluie et du beau temps, et qu’elle lui parlerait de son grand fils.

Est-ce que je t’ai précisé qu’il croit que tu es mort ? C’est ce que je lui ai dit, oui. Parce que tu m’as brisé le cœur ? Enfin, oui, tu as raison, c’était ma faute, mais je ne le savais pas à l’époque, donc désolée. Au fait, je lui ai donné ton prénom, puisque c’était la seule manière de t’avoir près de moi. Ça n’a rien de bizarre, si ?

Oh, mon Dieu, c’est la chose la plus bête que j’aie jamais faite.

Il marcha dans sa direction. Elle s’essuya la main sur son pantalon et la tendit vers lui au moment où il levait les bras en l’air. *Merde, il va me prendre dans ses bras ? Qu’est-ce que je suis censée faire à ce moment-là ?* Elle leva donc les bras, il tendit donc sa main, tout cela en même temps. Ils restèrent figés dans cette position et rigolèrent ensemble. C’était agréable. La pression baissa d’un cran. Puis Robert l’étreignit pour de bon. Isabel sentit les larmes monter ; elle les retint. Elle passa les bras autour de sa taille, posa la tête contre son torse et respira. Elle s’aperçut qu’il s’était figé et qu’elle s’accrochait toujours à lui. Elle lui donna trois grandes tapes dans le dos et le relâcha.

« Je me demandais si tu n'avais pas oublié.

– Désolée, dit-elle. J'avais un truc à faire quelque part. » Il eut un sourire sceptique. « Non, ce n'est pas vrai, ajouta-t-elle. Pardon pour le retard. » Elle inclina la tête vers la patinoire. « Tu veux faire un tour ?

– Les Noirs ne sont pas faits pour la glace. Et puis tomber est mauvais pour mon ego.

– Ouf. Si tu avais dit oui, j'étais foutue. »

Il rit encore.

« Tu veux marcher, alors ? demanda-t-elle.

– Oui, bonne idée. »

Isabel voulait qu'il lui donne son bras, pour qu'elle puisse le prendre et garder la tête sur son épaule pendant qu'ils feraient le tour du parc. Malgré la chaleur de son accueil, malgré leurs rires, elle savait que c'était une époque révolue. Elle se redit, pour la dernière fois, que ce n'était pas pour elle qu'elle faisait ça. Robert mit les mains dans ses poches, et elle aussi. Elle avala la balle de tennis qu'elle avait au fond de la gorge et ils s'éloignèrent de la patinoire pour rejoindre l'allée des promeneurs, vers le parc, vers Bobby. À cet instant précis, le bipeur de Robert sonna.

13.

En se réveillant ce matin-là, Robert avait failli tout annuler. S'il avait pensé à prendre le numéro d'Isabel, il l'aurait fait. Ce n'était pas une affaire de sentiments anciens qui revenaient, du moins pas ceux dont il devait se soucier. La revoir était douloureux pour lui. Tout comme repenser à sa crainte, à l'époque, de voir leur liaison découverte et de devoir faire face à la réaction du père d'Isabel. Pourtant il avait essayé de ne pas avoir peur. Il avait souhaité qu'Isabel comprenne que ce n'était pas un jeu. Ne plus se soucier d'elle, pouvoir partir sans problème, même si c'était l'impression qu'elle en tirait, alors que ça ne l'était pas. Il ne voulait pas repenser à cette sensation-là. Il voulait être autant en colère contre elle qu'elle l'avait été contre lui pendant toutes ces années, et en même temps ne pas lui offrir ce plaisir.

N'empêche, il le lui avait dit. Il lui avait dit tout ce qu'il avait gardé pour lui pendant si longtemps. Le poids de ces sentiments, malgré les décennies, l'avait surpris. Il ne pensait pas que ça comptait toujours autant. Il s'en était rendu compte non pas au moment où il avait reconnu Isabel, mais quand il lui avait décrit tout ce qu'elle avait représenté à ses yeux. Ce que son mépris – conscient ou non – de la peur qu'il éprouvait avait signifié pour lui. La raison pour laquelle il avait réagi à cette blessure en lui faisant mal à son tour. Cela avait allégé son fardeau, l'avait mis de côté. Quelque chose d'euphorique presque, trop bon pour ne pas être partagé.

Douché et habillé, Robert descendit l'escalier et se planta devant les portes-fenêtres de la salle à manger. Les papiers du divorce traînaient toujours sur la table. Il ouvrit les portes et s'assit. Il tripota les papiers, les aplatit, puis s'empara du stylo posé à côté. Il les approcha de lui, se pencha et signa.

Une fois les pages tournées et les signatures apposées, il quitta la salle à

manger, se dirigea vers son bureau et faxa le tout à l'avocat de Tamara. À mesure que les pages étaient avalées par la machine, il se sentit soulagé. Lorsqu'il eut fini, il plia en deux la liasse de documents et s'approcha du coffre-fort. À l'intérieur, il y avait une chemise vide posée juste devant celle qui contenait leurs dossiers médicaux, notamment le rapport de leur dernière visite chez l'obstétricien. Robert rangea les papiers et referma le coffre-fort.

« Je suis désolé », dit-il.

Il marcha jusqu'à l'entrée de la maison. Isabel avait ouvert une porte, ce qui lui donnait l'occasion d'en fermer une autre.

Pour un jour de semaine, il y avait du monde sur le parking principal du Schenley Park. La neige de la nuit avait été déblayée et, malgré le froid, le beau soleil de l'après-midi faisait fondre les congères. De la vapeur s'élevait de la chaussée mouillée. Robert protégea ses yeux contre la blancheur vive de la neige et promena son regard autour du parking à moitié plein. Ne voyant aucune trace d'Isabel, il suivit l'allée qui menait à la patinoire.

Une petite fille le dépassa en courant, poursuivie par son frère. Elle gloussait furieusement. Aussitôt, il repensa tendrement à Tamara. Elle avait le même rire. Quand il se mettait en cuiller derrière elle et lui chatouillait le ventre après avoir appris qu'elle était enceinte. Il repensa à la manière dont elle allongeait un bras et rapprochait de sa nuque la tête de Robert. Il la caressait avec son nez et faisait glisser sa main sur le bas du ventre, en quête de la petite bosse qui apparaîtrait. Elle le guidait encore plus bas et, avec un soupir, lui faisait enfoncer un doigt en elle. Ils restaient ainsi au milieu du lit, pressés l'un contre l'autre de toutes leurs forces. Jamais il n'aurait imaginé que le milieu de leur lit deviendrait une ligne de séparation qu'ils ne franchiraient plus. Signer ces papiers avait été une erreur.

De part et d'autre de l'allée, la neige faisait ployer les branches des arbres et les recouvrait comme du sucre glace. Le soleil haut dardait ses rayons à travers les brèches. Sur l'asphalte, la neige fondue ressemblait à de la pluie. Une branche se délesta de son manteau de neige, qui tomba avec un claquement humide. La branche bougea, comme si elle faisait signe à

Robert, soit de poursuivre dans cette direction, soit de l'en dissuader. Il avança.

Des rires stridents d'enfants résonnaient lorsqu'il approcha de la patinoire. Dans certains quartiers, les rues étaient encore enneigées, et d'après la radio la menace d'une nouvelle tempête transformait les retards à l'école en absences. Les parents séchaient le travail pour rester avec leurs enfants. Certains petits patinaient avec une aisance absolue, et leurs parents se traînaient derrière eux, rayonnants de fierté. D'autres chancelaient tels des poulains à peine nés essayant de marcher. Des mères et des pères les suivaient, bras tendus, prêts à les rattraper avant la chute. Robert avait les coudes appuyés contre le mur de la patinoire et regardait le spectacle.

Devant lui, une main d'homme attrapa brusquement la rambarde de la patinoire. Son propriétaire se redressa après avoir manqué de tomber. Une petite fille qui semblait être la sienne, dix ans à peine, s'arrêta à côté de lui en glissant. Il se releva avec son aide, faisant déraiper ses patins d'avant en arrière pour tenter péniblement de retrouver l'équilibre, au grand bonheur de sa fille. Il adressa un clin d'œil à Robert. La petite s'esclaffa, et les deux hommes échangèrent un sourire entendu. Le père remercia mille fois sa fille de l'avoir aidé, puis ils rejoignirent les autres patineurs.

Robert consulta sa montre. Manifestement, Isabel lui avait posé un lapin, et il en éprouva un profond soulagement. Mais quand il se retourna vers l'allée, il la vit. Elle sourit et lui fit signe. Arrivés l'un devant l'autre, elle lui tendit la main et Robert ouvrit les bras. Il avança alors sa main, mais elle ouvrit les bras. Ils finirent par se mettre d'accord sur une accolade. Laquelle fut chaleureuse. Isabel sentait l'eau de Cologne pour hommes et l'alcool. Elle le serra une dernière fois contre elle, lui donna deux ou trois tapes un peu rudes et recula.

Ils marchèrent. Elle regardait tantôt Robert, tantôt ses propres pieds, le visage crispé par le besoin de rompre le silence. Au moment même où elle semblait prête à parler, le bipleur de Robert sonna. Il ouvrit de grands yeux en voyant que c'était un numéro californien. Il chercha une cabine téléphonique dans les parages et en repéra une juste derrière eux.

« Je suis vraiment navré, dit-il. Je te demande une petite minute. Je reviens tout de suite. » Sans attendre la réponse d'Isabel, il se dirigea d'un pas pressé vers la cabine. Tamara décrocha à la première sonnerie.

« C'est du rapide, dit-elle.

– Oui, enfin... Ce n'est pas comme si je n'attendais pas. Simplement... »

Il leva les yeux au ciel et secoua la tête tant il se trouvait bête. Il se tourna vers Isabel, dans l'allée. Prise au dépourvu, elle regarda ailleurs et commença à se balancer d'un pied sur l'autre. Sa nervosité déconcentra Robert pendant quelques secondes.

« Merci », dit Tamara.

Robert recouvra ses esprits.

« Pardon. Merci pour quoi ? »

Tamara ne dit rien.

« Ah, oui, reprit-il. Bien sûr. »

Il y eut un long silence. Robert l'imagina en train de baisser son menton pour laisser les mots, n'importe quels mots, venir mourir dans sa bouche ouverte. Chaque fois qu'il s'apprêtait à parler, il y avait ces petits silences, et il se retenait. Tamara finit par répondre.

« Prends soin de toi, Robert. »

Il voulut protester. *Restons en contact. Un coup de fil de temps en temps. Peut-être un dîner quand tu seras rentrée.*

Il savait ce que la phrase de Tamara signifiait. Son désaccord s'estompa.

« Toi aussi, Tamara. Ça vaut ce que ça vaut, mais sache que je suis désolé. »

Elle soupira.

« Ça vaut beaucoup. » Un deuxième soupir. « Au revoir. »

Il y eut un petit déclic et la ligne coupa.

Au début de leur relation, quand Tamara voyageait pour ses conférences, ils restaient au téléphone jusque tard dans la nuit. L'un demandait à l'autre de promettre de raccrocher en premier, bien que seul celui qui appelait pût couper. Si l'autre raccrochait avant et décrochait de nouveau, l'appel revenait. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'un ou l'autre finalement capitule, succombant à la fatigue et à la menace des heures de travail interminables le lendemain.

Robert attendit de voir si Tamara rappelait. Puis il raccrocha. Il se retourna vers Isabel. Pendant qu'il marchait dans sa direction, elle le gratifia d'un sourire.

« Tout va bien ? demanda-t-elle.

– Oui. Et non. Mais oui.

– D'accord. Tant mieux. Non ?

– Isabel, dit-il. Je dois y aller.

– Attends. Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit de mal ?

– Rien. Je te jure. Ce n'est pas toi. Cet appel... Je ne m'attendais pas à... »

Il s'interrompit. « Écoute, hier soir, on s'est dit tout ce qu'on avait à se dire, non ? Il y a vraiment autre chose dont il faut qu'on discute ? On a commis des erreurs, toi comme moi. Je ne crois pas qu'on soit obligés de les revivre. »

La voix d'Isabel flancha.

« Mais tu m'as dit que notre rendez-vous te convenait.

– Je sais, et c'était une bêtise. Je suis désolé. Ces derniers temps, il m'est arrivé beaucoup de choses, et je pensais sincèrement que ce serait bien de parler de ce que tu voulais me dire. De tourner la page de cette histoire. » Il regarda encore la cabine téléphonique. « Je crois que j'ai eu ma dose de pages tournées, aujourd'hui.

– Tu ne peux pas partir, dit-elle.

– Izzy, ne me fais pas jouer le mauvais rôle une fois de plus. Je n'ai ni envie, ni besoin, ni l'obligation de t'expliquer pourquoi je m'en vais. Je pars. Accepte-le, s'il te plaît.

– Je l'ai bien mérité. Vraiment. Je n'ai pas le droit de te demander de me parler de ta vie, quel était l'objet de ce coup de fil, pourquoi tu te retrouves ici après toutes ces années. Rien. En revanche, il y a une chose dont je veux te parler. Non, une chose dont *il faut* que je te parle. Je te dois ça, pour réparer le mal que je t'ai fait sans le savoir parce que j'étais trop centrée sur ma petite personne. Pour réparer les dégâts. »

Robert regarda sa montre.

« Écoute, je comprends très bien. Mais au fond, je préférerais qu'on continue chacun de son côté. Considérons-nous pardonnés l'un et l'autre, et passons à autre chose. » Il s'interrompit, posa ses mains sur les épaules d'Isabel et lui donna un petit baiser sur la joue. « Sois sage.

– Non, s'il te plaît », murmura-t-elle lorsqu'il s'éloignait.

Robert entendit toute la souffrance qu'il y avait dans sa voix et se retint de la prendre dans ses bras pour un dernier adieu. Il n'avait aucune envie

d'être cruel, mais elle ne lui laissait pas le choix. La dernière chose qu'il souhaitait, c'était lui donner espoir.

« Au revoir », dit-il. En partant, il croisa un jeune homme sur un banc, un jeune homme qui lui rappelait quelqu'un. Mais il fut incapable de le remettre. Dans son dos, Isabel lui lança un cri profondément désespéré.

« Bobby ! »

Le ton de sa voix pétrifia Robert. Il se retourna. Au même moment, le jeune homme assis sur le banc se leva.

« Quoi ? » répondirent-ils en même temps.

Ils se regardèrent, puis regardèrent Isabel, qui courait vers eux.

14.

Bobby fit mine de ne pas regarder sa mère lorsque celle-ci jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Dès qu'elle eut tourné la tête, il ne la quitta plus des yeux. Elle s'approcha d'un Noir plus âgé, à l'extérieur de la patinoire. Ils se donnèrent une accolade, mais avec une certaine gêne, puis marchèrent ensemble dans sa direction, sans se tenir par la main ni par le bras.

Qui était ce type ? Quel était le rapport avec lui ?

Bobby plissa les yeux. La figure de l'homme était zébrée par l'ombre des branches nues. Il ne l'avait jamais vu, et pourtant son visage lui disait quelque chose. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres. L'homme, soudain, s'éloigna d'Isabel pour aller passer un coup de téléphone. Bobby observa sa mère qui se balançait. Elle jeta encore un coup d'œil et Bobby tourna aussitôt la tête dans l'autre direction. Il se demanda pourquoi il se souciait tant d'être surpris, mais il y avait quelque chose d'impudique dans cette scène, comme s'il voyait sa mère sous un jour qu'elle jugeait défavorable. Il lui jeta des regards à la dérobée et finit par comprendre que ça ne posait pas de problème.

Lorsque l'homme revint vers Isabel, quelque chose avait changé. Ils parlèrent quelques secondes, puis il la planta sur place. Le plan de sa mère ne s'était pas déroulé comme prévu. Elle était affligée, les bras ballants. Bobby scruta l'individu qui s'approchait et leurs regards se croisèrent. À cet instant, Bobby vit les yeux de l'autre s'éclairer. Il avait lui-même ressenti cela en découvrant son visage. C'est à ce moment-là qu'il entendit sa mère crier son prénom. Il se leva. L'homme s'arrêta. Ils répondirent en chœur.

Isabel parcourut en trotinant les quelques mètres qui les séparaient. Les deux hommes échangèrent des coups d'œil perplexes puis regardèrent Isabel. Bobby vit qu'elle avait peur.

« Maman, qu'est-ce qui ne va pas ?

– “Maman” ? demanda Robert en se tournant vers elle. Tu as un fils ?

– Oui.

– Maman, qu'est-ce qui se passe, bordel ? C'est qui, ce type ? »

Des larmes coulaient sur le visage d'Isabel.

« Je croyais pouvoir le dire, mais je n'y arrive pas.

– Izzy, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu n'arrives pas à dire ?

– Oh, mon Dieu, dit-elle. Robert, ce garçon, c'est ton fils. Tu es son père.

Oh, mon Dieu, je suis désolée. »

Bobby fronça les sourcils puis ouvrit grand les yeux. La familiarité qu'il avait décelée dans le visage de cet homme n'était pas due au fait qu'il le *connaissait* – à moins que si, non, ce n'était pas possible. Il fit un pas en arrière. Ses mollets heurtèrent le banc. Il se rassit. Il regarda ses pieds, écrabouilla un tas de neige fondue et sale. La première fois qu'il avait reçu un coup de poing, il avait eu l'impression de se retrouver la tête sous l'eau, avec une pression dans les oreilles qui étouffait tous les sons environnants et rendait la circulation du sang aussi tonitruante que des rapides. Il ressentait précisément la même chose.

« Il est mort. » Voilà ce qu'elle lui avait dit. « Mort avant sa naissance. »

Mort, mort, mort.

Est-ce que le gamin était mort ? Ils l'avaient laissé là, à saigner et à gémir. Il l'avait laissé là. Il avait pris la fuite.

La pression augmentait dans ses oreilles et se déplaçait derrière ses yeux. Les contours de son champ de vision se brouillaient. Ses joues étaient engourdis. Il prit sa tête entre ses mains et ferma les yeux. Et il écouta.

« Qu'est-ce que tu viens de dire ? demanda Robert.

– On a un fils.

– On a un fils.

– On a un fils », répéta Isabel.

Robert lâcha un rire agacé. Il se rapprocha d'elle et lui parla très calmement.

« Que je ne vous revoie plus jamais, ni l'un ni l'autre, dit-il. Tu m'as bien compris ? »

Le ton était menaçant. Bobby sentit diminuer la pression dans ses oreilles. Ses joues picotaient, échauffées par l'afflux de sang. Pendant que son

cerveau essayait de comprendre la scène surréaliste qui se déroulait devant lui, il regarda de près Isabel et l'homme.

« Je comprends que tu sois furieux, dit-elle. Je sais que tout ça est dingue.

– C'est à cause de mon badge ? » demanda-t-il en haussant le ton. Les passants les reluquaient ; ils essayaient d'être discrets, mais en vain. « C'est ça ? Je savais que j'aurais dû le retirer avant d'entrer dans le bar.

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– Tu as vu “Dr” sur mon badge et tu as pensé qu'il y avait du fric à se faire, c'est ça ?

– Quoi ? Non. Attends, qu'est-ce que tu cherches à me dire ?

– Ne me la fais pas à l'envers. »

Les patineurs s'arrêtaient et faisaient mine de ne pas regarder, de ne pas écouter.

« Je suis triste, crois-moi, que tu n'aies pas réussi à garder la trace du père de ton enfant. Sincèrement. Et je suis triste que des gens comme toi arrivent à pondre des enfants quand ils veulent sans le moindre effort, alors que des gens comme moi, qui sont éduqués et ont les moyens de s'en occuper et de les élever dans un bon foyer, avec des parents qui les aiment, voient leurs bébés mourir au moment où leur cœur commençait tout juste à battre. »

Le visage d'Isabel se décomposa.

« Tu as perdu un bébé ? »

Elle fit un pas dans sa direction, mais il s'écarta.

« Ne me touche pas », dit-il. Il passa son pouce sous son œil pour écraser une larme. Isabel recula, les deux mains en l'air. Robert désigna Bobby, mais sans le regarder. « Ce garçon pourrait être le fils de n'importe qui, et tu le sais très bien. Comment est-ce que tu peux profiter de lui pour me soutirer de l'argent ? Comment oses-tu ? Tout ce que je t'ai raconté hier soir, ça ne vaut donc rien ? Tu as décidé de me faire encore du mal.

– Tu es censé être mort, murmura Bobby en regardant ses pieds.

– Quoi ? lui demanda Robert.

– Elle m'a parlé de toi. Pour de vrai. Mais elle m'a dit que tu étais mort. Que tu étais parti avant ma naissance, et que tu étais mort. »

Incrédule, Robert se tourna vers Isabel.

« J'étais tellement en colère, expliqua cette dernière d'une voix tremblante. Je voulais que lui aussi soit en colère contre toi. Sauf qu'il ne

l'était pas. En grandissant, il a voulu en savoir plus sur toi. Il n'avait aucune raison de penser que tu étais... Qu'il était... Quand il est né tel qu'il était, et comme on vivait chez mon père, j'ai... » Elle rougit et baissa les yeux. « C'était plus simple de continuer de mentir. Il n'arrêtait pas d'insister et de me poser des questions, alors j'ai dû lui raconter que tu étais mort. Je ne pouvais pas prendre le risque qu'il pose les mauvaises questions devant mon père. Franchement, j'étais tellement soulagée qu'il ait l'air blanc que j'ai dû lui laisser croire qu'il l'était. Je pensais que ça faciliterait les choses. Sauf que pas du tout. Loin de là. Quand il a découvert la vérité sur toi, sur le fait que tu étais...

– Noir, Isabel ! s'écria Robert. Bordel, arrête de tourner autour du pot comme si c'était une insulte.

– Je suis désolée. Tu as raison. Quand il a découvert ça, il commençait déjà à croire certaines choses qu'il n'aurait pas dû croire, des choses que je ne pouvais pas rectifier car il était trop tard.

– Quel genre de choses ? Pourquoi tu ne pouvais pas les rectifier ? »

Isabel baissa encore les yeux.

« Tu sais lesquelles, et tu sais pourquoi. Parce qu'il a hérité trop de choses de son grand-père. »

Robert recula et se laissa tomber sur le banc à côté de Bobby.

« Comment est-ce que tu as pu faire ça ? Comment est-ce que tu as pu lui mentir ? Me mentir ? »

Bobby leva la tête.

« Te mentir ? » demanda-t-il à Robert, avant de les regarder l'un après l'autre. Isabel contempla le ciel et se couvrit la bouche en se détournant. Bobby reporta son attention sur Robert. « Attends... Tu n'es pas parti quand elle est tombée enceinte ? »

Robert foudroya Isabel du regard.

« Parti ? Moi ? Je n'ai jamais été au courant de ton existence jusqu'à aujourd'hui. Jusqu'à maintenant. »

Bobby se prit la tête entre les mains. Il n'en revenait pas.

« Bobby », dit Isabel.

Il hurla dans ses mains :

« Putain ! »

Isabel et Robert sursautèrent, de même qu'une famille qui passait par là.

Le père pressa sa progéniture. Robert se leva, suivi de Bobby, qui avait besoin de voir par lui-même. Ses yeux s'attardèrent sur le visage de Robert, suivirent le contour de son nez, la forme de son menton, le marron-roux de ses yeux. Il comprit alors pourquoi cet homme lui avait immédiatement paru familier, la seule différence notable entre eux étant leur couleur de peau. Devant lui se tenait une autre version de lui-même, et il vit que Robert pensait la même chose. La pression dans ses oreilles et ses yeux disparut. Le sang irrigua de nouveau ses bras et ses jambes, contrebalançant la sensation d'apesanteur, le maintenant au sol. Dans la voix de Robert, il avait perçu une honnêteté désespérée, une colère teintée de tristesse, bien plus que de simples regrets. Il n'était vraiment au courant de rien. Pourtant il était là, à un moment où lui-même avait besoin d'un père, de *son* père – plus que jamais.

Mais lui ?

Bobby se rassit sur son banc et se prit encore la tête entre les mains.

« Mon bébé... » dit Isabel.

Bobby leva vers elle ses yeux noirs de rage.

« Pour l'instant, il va falloir que tu évites de me parler. »

Isabel recula. Les larmes lui vinrent aussitôt. Le regard de Robert passait de l'un à l'autre.

« Oh, du calme, vieux, dit-il à Bobby.

– Non, fit Isabel. Il a raison. Je ferais mieux de... Je vais y aller.

– Parfait », rétorqua Bobby, avec une agressivité qu'il n'avait ni l'envie ni le pouvoir de réfréner.

Robert lui tourna le dos, mais Bobby vit sa mère former le mot « parle » avec sa bouche avant de quitter le parc. Robert écarta les deux mains, comme pour la supplier de rester, mais il les laissa retomber lorsqu'elle ne fut plus qu'un point à l'horizon. Il se rassit à côté de Bobby.

« Tu trouves que c'était un peu rude ? demanda-t-il.

– Oui, comme si vous ne vouliez pas dire exactement la même chose. »

Robert rit.

« Pas faux.

– C'est dingue, quand même.

– Oui, je crois que c'est le moins qu'on puisse dire. »

Ils rirent ensemble, d'accord malgré eux, puis se penchèrent en avant en se

frottant les mains. Bobby remarqua qu'ils avaient le même tic. Il préféra se caler au fond du banc.

« Donc quand est-ce que tu l'as su ? » Bobby pencha la tête d'un air intrigué. « Que tu étais noir.

– Je ne suis pas noir.

– Il y a des milliards de personnes qui ne seraient pas d'accord avec toi.

– Oui, enfin... La seule manière dont ils pourraient le savoir serait de me poser la question. Et jamais de la vie je ne le dirai. »

Il se leva et s'éloigna. Robert lui emboîta le pas.

« Moi, je te pose la question. Alors dis-moi. Dis-moi quand tu l'as su. »

15.

Bobby avait onze ans. Depuis qu'il était né, il habitait avec Isabel chez son grand-père. Le vieux vivait seul depuis la mort de sa femme, Nina. Il devait passer chercher Bobby à l'arrêt de bus et le mettre au lit quand Isabel n'était pas à la maison. Elle travaillait beaucoup, à l'époque. Elle essayait de mettre suffisamment d'argent de côté pour leur trouver un appartement décent, et dans un quartier où Bobby fréquenterait une bonne école publique. Il lui arrivait néanmoins de rentrer trop tard. Un petit verre après le boulot, pour décompresser. Grand-père lui dit un jour que, si elle voulait rester, elle allait devoir s'accrocher à un boulot, faire un emprunt et arrêter de boire. Il n'avait pas servi toutes ces années dans la police, à régler les bagarres au couteau entre Irlandais et Latinos, pour voir sa retraite dilapidée par son ivrogne de fille et son petit bâtard. Pourtant, même à cet âge-là, Bobby sentait que son grand-père avait beau les considérer comme des boulets, il aimait les avoir auprès de lui.

L'été, ils passaient leurs journées sur la terrasse recouverte de fausse pelouse, assis sur des chaises en métal blanches rouillées. Devant le cendrier géant qui dégueulait de mégots, Grand-père parlait de l'état du monde et faisait tinter sa bière Iron City contre la canette de soda de Bobby. Ils buvaient cul sec et rotaient ensemble. Un jour, Grand-père lui fit même goûter sa bière. Bobby se retint de vomir et espéra que le vieux n'avait rien remarqué. Il fit mine d'apprécier et garda la bouteille dans ses mains lorsque son grand-père la lui réclama, tout sourire. Bobby se sentait protégé – et aimé. Même s'il ne mettait pas de mots sur ce qu'il ressentait, il en redemandait. Il faisait donc semblant de comprendre ce que racontait Grand-père et il acquiesçait toujours à ce qu'il disait. Le vieux lui ébouriffait les cheveux et lui disait qu'il était un bon garçon. Qu'il était en train de devenir grand parce qu'il pigeait les histoires de grands.

Il comprenait pourquoi c'était tellement drôle de se demander haut et fort si la célèbre astronaute Sally Ride ne ralentirait pas le voyage dans l'espace à force de s'arrêter pour demander son chemin.

Il comprenait que Reagan devait agir, et vite, contre les sales barbus qui avaient plastiqué l'ambassade américaine à Beyrouth.

Il comprenait à quel point rien ne prouvait plus le déclin de ce pays qu'une négresse élue Miss America.

Plus Grand-père parlait, plus son petit-fils le trouvait intelligent. Il savait tout, et Bobby s'estimait chanceux d'avoir appris assez de choses pour la boucler et écouter, car s'il était chanceux il lui arriverait peut-être un jour à la cheville.

Il le savait parce que Grand-père le lui avait dit.

Un après-midi particulièrement torride, ils restèrent enfermés toute la journée. Tandis que Grand-père dormait sur le fauteuil à bascule en tenant du bout des doigts son éternelle bière Iron City, Bobby, lassé par les rediffusions de Spiderman, se faufila dehors. L'humidité emplissait ses poumons ; il tapota les poches vides de son short. Il avait oublié son inhalateur, mais il ne voulait pas retourner à l'intérieur et risquer de réveiller le vieux. Ce dernier lui avait dit de ne pas sortir seul, surtout dans l'allée.

« Ça t'évitera de te retrouver seul face aux petits voyous du bout de la rue », avait-il dit. Bobby acquiesçait toujours bien sagement, même s'il avait du mal à comprendre cette leçon-là. Les « voyous » en question étaient les petits-fils d'un couple de Noirs âgés qui les hébergeait pendant l'été à quelques maisons de là. Ils portaient des chemises et des cravates à l'église et aidaient leur grand-mère à faire les courses. Ils jouaient avec un ballon de football américain et s'excusaient toujours quand ils venaient le récupérer sur la pelouse de Grand-père. Ils s'asseyaient sur leur perron et lisaient des *comics*. Et ce jour-là, ils étaient dans l'allée de derrière, et ils avaient l'air de s'amuser.

Ils riaient comme des fous et se faisaient des checks. L'aîné, Darius, quatorze ans, tenait les hanches d'une personne invisible et faisait semblant de la pénétrer. Il portait un tricot en résille et son front était en nage. Miles et Kevin, ses deux petits frères, qui avaient à peu près l'âge de Bobby, riaient de ses mimiques jusqu'à ne plus pouvoir respirer. À un moment,

Kevin leva les yeux, sécha ses larmes et, voyant Bobby, lui fit signe d'approcher. Les trois frères lui demandèrent de ne pas faire de bruit : ils avaient un secret à lui confier.

Bobby se retourna vers la maison de Grand-père. Il repensa à la bière en train de lui glisser des mains, telle une longue mèche de dynamite de dessins animés. Grand-père n'avait pas encore déboulé dans le jardin. Sa bière avait déjà dû tomber, pourtant il n'était pas parti à sa recherche. Bobby savait que ce n'était pas une bonne idée de rejoindre ces garçons, mais quelque chose de plus fort que les mises en garde du vieux l'attirait. Les trois frères avaient l'air tout excités de le voir. Il n'avait pas d'autres amis dans le quartier ; lui aussi voulait s'amuser.

Arrivé à leur hauteur, il vit qu'ils tenaient un numéro de *Penthouse*. Il reconnut Vanessa Williams ; il avait vu la conférence de presse à la télévision, le jour où on lui avait retiré sa couronne de Miss America. Tout à leur excitation, Miles et Kevin attrapèrent ses bras, les secouèrent et lui demandèrent s'il avait déjà vu une femme toute nue. Bobby sentit une palpitation dans son short et se dit, étant donné la façon dont ils lui posaient la question, qu'ils en avaient certainement vu une. Alors il hocha la tête avec nonchalance et fit la moue, comme pour dire qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Miles et Kevin tendirent la main pour toper. Bobby hésita mais s'exécuta avec joie.

La rue de Grand-père était peuplée de gens comme lui, grincheux et sentant le médicament quand il les croisait à l'église. Il n'y avait pas d'enfants, en tout cas aucun avec lequel il avait le droit de jouer. Grand-père l'avait terrorisé à propos des trois frères, et pourtant, à cet instant précis, Bobby eut l'impression de les connaître depuis toujours.

Peut-être que Grand-père ne savait pas tout.

« Où est-ce que vous l'avez trouvé ? demanda Bobby. On a le droit de regarder ça ? »

Les trois frères s'arrêtèrent de rire, se regardèrent, puis le regardèrent.

« Grave ! » répondirent-ils en chœur.

Darius expliqua que, pendant qu'il sortait les poubelles, le sac s'était déchiré et le magazine était tombé. Ils en déduisirent qu'il appartenait à leur grand-père et Darius fit aussitôt le geste de la branlette. Miles et Kevin pouffèrent, éclatèrent encore de rire, enfin s'intimèrent mutuellement le

silence car ils faisaient trop de bruit. Bobby rit à son tour, puis se retourna vers la maison de son grand-père.

Ils regardèrent les photos, de la première à la dernière, une fois, puis deux. Miles et Kevin se vantèrent que cette fille devrait être leur femme, et Darius les rabroua en disant qu'ils ne sauraient pas quoi en faire. Ils rétorquèrent qu'il n'avait même pas de copine, donc qu'est-ce qu'il en savait ? Bobby en rajouta une couche. Miles et Kevin rigolèrent. Darius aussi. Mais soudain, il prit un ton plus sérieux.

« Par contre, c'est pas juste, ce qu'ils lui ont fait », dit-il.

Ses frères secouèrent la tête et sifflèrent entre leurs dents pour exprimer leur réprobation.

« Comment ça ? demanda Bobby.

– De ne pas l'avoir laissée devenir Miss America. C'est pas juste. D'après Mamie, elle devrait être un peu plus croyante, mais jamais ils auraient fait ça si elle avait été blanche. »

Bobby était perplexe. Peut-être qu'ils ne comprenaient pas comment fonctionnait le monde. Tel que Grand-père le lui avait expliqué.

« Mais il faut qu'elle soit blanche, dit-il. Une négresse peut pas être élue Miss America. »

Les bras de Darius en tombèrent. Il tenait le magazine tout froissé du bout des doigts, par une page un peu déchirée. Bobby eut alors conscience de la chaleur intense, de l'odeur d'herbe tondue, du gémissement aigu d'un taille-bordures à quelques maisons de là. Des gouttes de sueur coulèrent dans son oreille, mais face au regard fixe de Darius il n'osa pas bouger.

Pourquoi ? Qu'avait-il dit de mal ? Pourquoi Darius avait-il l'air si énervé ? Il se tourna vers Kevin et Miles. Ils avaient l'air moins en colère. Ils regardèrent avec angoisse Bobby, puis Darius, puis Bobby. Bobby aussi avait peur. Pourquoi n'avait-il pas écouté Grand-père ? Ses mots lui revinrent en tête.

Tiens bon.

Ils te poignarderont dans le dos.

Ne t'enfuis jamais, ne détourne jamais les yeux.

Il renvoya à Darius son regard noir. La page se déchira jusqu'au bout et le magazine tomba. Bobby ne vit pas le coup partir. Il y eut un éclair de lumière. Ses yeux s'emplirent de larmes. Dans sa bouche, le sang était

chaud et avait un goût de métal. Son nez palpitait. Il n'a encore jamais été frappé, mais il se força à ne pas pleurer. Miles et Kevin étaient sous le choc. Ils chuchotèrent à leur frère de se calmer, de rentrer à la maison avec eux. Darius restait planté devant Bobby, poings serrés. Ses épaules se soulevaient. Il attendait que Bobby réagisse. Qu'il dise autre chose.

Bobby fit demi-tour et appela son grand-père au secours. Il vit la porte à moustiquaire s'ouvrir, au bout de l'allée, et Grand-père regarder dans sa direction. Bobby courut vers lui. Grand-père disparut quelques secondes à l'intérieur, ressortit, descendit le perron en boitant pour aller à sa rencontre. Bobby vit alors le soleil se refléter sur un objet dans sa main. Il sécha ses larmes et s'arrêta net sur le gravier lorsqu'il aperçut le vieux revolver de service de Grand-père. Les trois frères virent la même chose et hurlèrent. Ils coururent jusqu'à leur maison. Grand-père passa son bras autour de Bobby et le raccompagna à l'intérieur.

Isabel était dans la cuisine. En voyant son fils, elle poussa un grand cri. Grand-père le fit asseoir sur une chaise et lui dit de se pincer le nez en penchant la tête en arrière. Du sang lui coulait dans la gorge. Isabel s'accroupit devant lui et toucha l'arête de son nez. Elle fit la grimace lorsqu'il tressaillit de douleur, mais elle appuya de nouveau, comme si elle n'en croyait pas ses yeux et avait besoin de toucher pour en être sûre. Grand-père tendit à Bobby un torchon rempli de glaçons.

« Arrête de crier et fous-lui la paix ! s'écria-t-il. Ton fils va bien.

– C'est comme ça que ça se passe quand je le laisse seul avec toi ? »

Elle pressa les glaçons contre son nez ; Bobby gémit.

« Oh, mon bébé, je suis désolée.

– Qu'est-ce que tu fabriques ici, n'importe comment ? demanda Grand-père. Je t'ai dit de lui foutre la paix. Il peut les tenir lui-même, ses glaçons. Il va bien.

– C'était calme au boulot, répondit Isabel. Ils ont demandé qui voulait rentrer. Je me suis dit que je reviendrais pour passer un peu de temps avec mon bébé. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es censé le surveiller. Et je ne te permets pas de m'expliquer ce que je dois faire avec mon fils.

– Arrête de me crier dessus, tu veux bien ? Et ne va pas me raconter que tu es rentrée directement.

– Quoi ?

– Je sens l’odeur. Voilà ! »

Il avait raison. Même avec le nez en sang, Bobby sentit l’odeur douce-amère qu’il connaissait bien. Il éloigna son visage. Isabel se pencha et tendit le bras vers lui, mais il recula encore plus, au grand désarroi de sa mère. Tenant les glaçons sur son nez, il rejeta la tête en arrière. Il sentait chaque battement de son cœur dans ses tempes.

« D’accord, je me suis arrêtée pour boire un verre, répondit Isabel à Grand-père. Un seul.

– Il est midi.

– Et toi, papa, combien tu en as bu, hein ? Tu étais ivre mort ? Une fois de plus ? Et lui, il était où ? Qui lui a fait ça ? »

Bobby avait la tête comme une patate. À cause du coup de poing. Des cris. Il était furieux d’avoir encore peur, et il avait peur aussi d’être furieux, contre lui-même parce qu’il avait désobéi en allant frayer avec ces garçons, contre Isabel parce qu’elle accablait l’homme qui le protégeait, le défendait comme jamais elle ne l’avait défendu. En retard ou pas, Grand-père avait été là. Pendant qu’elle traînait au bar. Bobby fulminait. Sa réponse fusa comme un crachat :

« C’est les nègres au bout de la rue ! »

Isabel le gifla violemment, puis se couvrit la bouche. Elle tendit ses deux mains vers lui et s’excusa. Bobby pleurait tellement qu’il en avait mal aux côtes. Ce n’était pas seulement la gifle. Il pleurait pour toutes ces nuits où il partait se coucher seul et ces matins où sa mère n’était pas là. Il était secoué de sanglots déchirants. Elle n’arrivait pas à le calmer. Le seul mot qu’il put prononcer fut : « Pourquoi ? »

Pourquoi tu m’as frappé ? Pourquoi tu n’es jamais à la maison ? Pourquoi tu as besoin de boire autant ? Tous ces « pourquoi » se déversaient comme d’une bouche d’incendie en pleine rue. Grand-père saisit Isabel et l’obligea à se mettre debout.

« Pourquoi est-ce que tu l’as giflé, nom de Dieu ?

– C’est ça que tu lui apprends ? répondit-elle. Pas étonnant qu’il se soit pris un coup de poing !

– Garde pour toi tes conneries de hippie, Isabel. »

Grand-père releva le menton de Bobby.

« Calme-toi, calme-toi », lui dit-il. Bobby avait beau renifler et s’essuyer

le nez, il ne pouvait s'empêcher de pleurer. « C'est bon, ça va aller. Tu as pris ta raclée comme un homme, ça, je peux te le dire. N'écoute pas ta mère. Tu n'as rien fait de mal.

– Si ! s'écria Isabel. Tu ne peux pas lui faire croire que c'est normal de parler comme ça, de penser comme ça. Comme toi. »

Grand-père s'éloigna de Bobby. Il prit Isabel à part et la plaqua contre la cuisinière.

« J'ai fait en sorte que tu aies un toit, que ce gamin ait de quoi manger. J'essaie de lui apprendre à être un homme, et Dieu sait qu'il en a besoin. Mais toi, qu'est-ce que tu fais ? Une fois sur deux, tu n'es pas là et quand tu pourrais l'être, tu te bourres la gueule. »

Elle jeta un coup d'œil vers Bobby, puis regarda son père, comme pour lui interdire de dire ces choses-là devant son fils. Le vieux éclata de rire.

« Quoi ? Tu crois peut-être qu'il ne sait pas pourquoi tu n'es jamais là ? Que c'est à cause du boulot ? Vas-y, demande-lui. Demande-lui ce qu'il pense de toi. Tu n'as pas envie de savoir ? »

Isabel baissa les yeux. Grand-père plia ses genoux pour capter son regard, mais elle n'arrêtait pas de tourner la tête.

« Oui, c'est bien ce que je pensais », dit-il. Il lui releva le menton pour l'obliger à le regarder. « Il a besoin d'un homme dans sa vie. Pour lui apprendre comment ça se passe. Donc dis-moi où est le mal si ce gamin devient ne serait-ce qu'un peu comme moi. Merde, c'est le fils que j'aurais dû avoir. »

À cette phrase, le visage d'Isabel changea. La honte disparut.

« Tu veux savoir pourquoi ce serait terrible s'il devenait comme toi ? » Elle montra les dents, comme une louve acculée. « Parce que son père était un nègre. »

Bobby éloigna les glaçons de son nez et cessa de pleurer. Grand-père fit un pas en arrière et lâcha un rire qui ressemblait plutôt à un cri.

« N'importe quoi, dit-il. Ce petit est aussi blanc que moi. »

Tout en séchant ses larmes, Isabel s'avança vers lui. « Regarde-moi bien. Et dis-moi que je suis en train de te mentir. »

Le sourire de Grand-père s'effaça. Isabel regarda derrière lui, en direction de Bobby, qui restait assis, sidéré. Avec ses lèvres, elle dit silencieusement : « Je suis désolée. »

Les oreilles de Bobby bourdonnaient. Il avait mal à la mâchoire.

Grand-père gifla Isabel. Le bruit fut si puissant que Bobby crut que quelque chose s'était cassé, la main du vieux ou la tête d'Isabel. Celle-ci tomba en arrière, sa joue heurta la cuisinière. Bobby se rua sur son grand-père et lui donna un coup de poing dans le dos, qu'il avait large. Le vieux tendit sa grosse paluche en arrière et saisit le visage de Bobby. Isabel lui hurla de le lâcher tout de suite, puis elle le poussa sur le côté. Elle prit son fils dans ses bras et l'attira au sol avec elle. Bobby se retourna et la gifla, à l'endroit même où Grand-père l'avait frappée. Elle retomba sur les fesses. De nouveau, elle prit sa tête entre les mains. Bobby était debout au-dessus d'elle, poings serrés. Il respirait fort et sentait son torse se comprimer.

Un bruit métallique se fit entendre dans l'entrée. Les trois têtes se retournèrent. Un policier attendait sur la terrasse et donnait des coups sur la porte à moustiquaire. La grand-mère de Darius se tenait derrière lui. Grand-père lâcha quelques jurons. Il rangea le pistolet dans son étui et le reposa sur l'étagère supérieure du garde-manger. Il tendit un doigt menaçant vers Isabel.

« Je m'occupe de toi dans deux secondes », marmonna-t-il. Il plaqua en arrière ses fins cheveux blancs puis interpella le policier par son prénom.

Bobby sortit de la cuisine en courant et monta l'escalier.

Isabel murmura :

« Robert. »

16.

« Grand-père connaissait le flic qui était à la porte. En gros, il a fait passer la grand-mère de Darius pour une hystérique qui avait tout inventé. Il a même retourné la situation en disant qu'il aurait dû appeler la police et porter plainte contre le petit pour agression.

– Il l'a fait ? demanda Robert.

– Non. » Bobby lui adressa un petit sourire. « Il avait d'autres problèmes à régler.

– Oui, j'imagine. »

Il alluma une cigarette et tendit le paquet à Robert. Ce dernier refusa d'un simple geste, puis changea d'avis et prit le paquet au dernier moment. Bobby craqua une allumette et protégea la flamme contre le vent. Ils tirèrent la première bouffée en même temps.

« Et après ? demanda Robert.

– On est partis. Maman n'en pouvait plus. Elle a mis tous mes vêtements et mes *comics* dans un sac de sport et elle est partie. »

Bobby rit tout seul.

« Quoi ?

– Il n'a même pas cherché à nous retenir. Alors que c'est lui qui m'avait pour ainsi dire élevé. Tu sais ce qu'il a dit pendant qu'on s'en allait ? »

Robert fit signe que non.

« Rien, ajouta Bobby. Pas un mot.

– Ça t'a mis en colère ?

– Tu sais ce qui m'a rendu dingue ? Sur la route, je n'arrivais même pas à regarder Maman, et encore moins à lui parler. Alors j'ai cherché dans mon sac pour sortir mon *comic* préféré, un numéro annuel des X-Men, avec un méchant tout pourri qui s'appelle Horde. En même temps, c'est une sorte de faire-valoir pour Wolverine, donc j'aime bien, tu vois ? »

Robert haussa les épaules.

« Qui n'aime pas Logan ? »

Surpris, Bobby s'écarta de Robert.

« Tu étais branché *comics* ?

– Étais ? Je le suis, tu veux dire.

– OK. Bon, en tout cas, je suis en train de le feuilleter et je m'arrête sur une case à laquelle je n'avais jamais vraiment fait attention. Wolverine embrasse Tornade. J'ai jeté le journal sur la banquette arrière et je ne l'ai plus jamais relu. C'est cette connerie qui m'a rendu dingue, pas que Grand-père nous ait laissés partir. Que Maman ait fait ce qu'elle avait fait et lui ait menti.

– Voir Tornade et Wolverine s'embrasser, dit Robert. Ça t'a fait penser à ta mère et moi. À ce qui t'a fait perdre ton grand-père. C'est pour ça que tu as décidé de passer pour un Blanc pendant toutes ces années ?

– Tu ne l'aurais pas fait ?

– Bobby... »

Robert s'interrompt, secoua la tête et rit tout seul.

« Bizarre, hein ? » dit Bobby.

Robert acquiesça :

« Je suis médecin. Je me suis cassé le cul pour arriver là où j'en suis aujourd'hui. Mais il n'y a pas un jour qui passe sans que je me regarde dans le miroir et que j'y voie un Noir avant d'y voir un médecin. Je suis obligé. Pour survivre. Je suis médecin, Bobby, mais pour survivre je dois faire ça. Pour me protéger, je dois me rappeler qu'il y en a plein comme ton grand-père dans les parages, qui me voient exactement de la même manière. Noir d'abord. Ne pas m'en souvenir peut me tuer. Et je crois que tu en as conscience. Tu sais pourquoi ? »

Bobby fit signe que non.

« Car je pense que tous les jours tu fais la même chose. Je pense que tu regardes ce même miroir et que tu te dis que tu es un Blanc, parce que dans ton esprit c'est ce que *tu* dois faire pour survivre. C'est ça qui te rend heureux et te protège. »

Bobby regarda ailleurs.

« Je peux te poser une question ? » poursuivit Robert.

Sans tourner son regard, Bobby acquiesça.

« Ça te rend heureux ? »

Bobby secoua la tête.

« Ça te protège ? »

Une larme coula sur sa joue. Puis une autre. Il les essuya d'un revers de manche. Il entendit une petite sonnerie. Il se retourna et vit Robert se pencher en arrière pour déclipser son bipeur, lire le message et pousser un soupir en baissant la tête.

« Oh, non... murmura-t-il.

– Quoi ?

– C'est un jeune qu'ils ont ramené il y a deux jours. Il s'est fait défoncer la tête avec une brique. On l'avait stabilisé mais il n'était pas encore tiré d'affaire. Et il vient de mourir. Putain, je l'ai vu pas plus tard qu'hier soir. »

Bobby sentit le haut de son crâne s'enflammer. Il voulut empêcher la sueur de couler sur son front et la bile de remonter dans sa gorge. Sa langue était pâteuse, elle lui collait au palais.

« Ils savent qui a fait le coup ? demanda-t-il.

– À ma connaissance, non, mais ils cherchent. Ils vont sans doute chercher un peu plus, maintenant. » Robert plissa les yeux. « Ça va ?

– Moi ? fit Bobby. Pourquoi ?

– Je ne sais pas, tu as l'air un peu... énervé.

– Ça peut se comprendre, non ? » fit Bobby en riant un peu trop fort. Il remarqua que ça n'avait pas échappé à Robert.

« En effet. Allez, il faut que je parte à l'hôpital. Sa famille va sûrement arriver. »

Ils se levèrent d'un même mouvement. Bobby, se sentant de nouveau au bord de l'étourdissement, plaqua l'arrière de ses genoux contre le banc pour ne pas perdre l'équilibre.

« Tu as besoin que je te dépose, ou bien...

– Non, dit Bobby. Je vais prendre le bus. »

Ils ne savaient pas trop quoi faire – tantôt les mains dans les poches, tantôt les bras croisés, s'appuyant sur un pied, puis sur l'autre.

« Écoute, reprit-il, là j'ai un truc à faire. Il faut que je m'en occupe, et très honnêtement je ne sais pas comment ça va se terminer. Je sais, ça paraît mystérieux. Mais ça. » Il agita son index entre eux. « On peut remettre ça ? Discuter ?

– Oui, répondit Robert avec un petit sourire. Oui, on peut remettre ça. »

Bobby griffonna son adresse sur une boîte d'allumettes et la lui donna.

« Demain en fin de matinée ? »

Robert hocha la tête et prit la boîte d'allumettes. Bobby lui tendit une main. Robert la regarda, puis l'écarta pour s'avancer vers lui et lui donner une accolade. Bobby avait les bras ballants, mais Robert ne le lâcha pas. Bobby l'attira plus près contre lui, et Robert posa une main derrière sa tête, plaquant celle-ci contre son torse. Bobby resta immobile, tendu, puis fondit en larmes. Il hoquetait, il avait presque du mal à respirer. Robert le consola et le serra encore plus fort.

« Respire », lui dit-il.

À chacune de ses expirations pleines de larmes, Bobby se vidait d'un résidu toxique de peur et de colère, de ressentiment et de chagrin. Dès qu'il inspirait, en revanche, il éprouvait quelque chose de nouveau : la sécurité. Il se sentait en sécurité. Il avait beau être adulte, les bras de Robert lui paraissaient forts, rassurants. Protecteurs, comme il avait toujours pensé que devaient être les bras d'un père, comme il aurait toujours voulu que le soient ceux de sa mère. Même s'il était terrorisé à l'idée de ce qu'il allait maintenant devoir faire pour réparer sa faute, son père était là.

Il se calma. Ils relâchèrent leur étreinte. Robert essuya une larme. Ils échangèrent un hochement de tête crispé, puis s'éloignèrent l'un de l'autre. Bobby se retourna.

« Au fait, je suis désolé, dit-il. Pour le bébé que tu as perdu. Tu savais si c'était une fille ou un garçon ? »

Robert fit signe que non.

« Merci. Quand tu verras ta mère ce soir, vas-y tranquille, OK ? Parle avec elle. »

Bobby acquiesça et le salua d'un geste de la main sans grande conviction. Il marcha vers l'arrêt de bus.

« Soit tu es très en avance, soit tu es très en retard », lui dit l'hôtesse du bistrot en tenant la porte ouverte. Bobby avait raté l'occasion de prendre le service du déjeuner, mais il était encore trop tôt pour le deuxième service. Il monta donc vers la partie fumeurs. Son ventre gargouillait. Avec les événements des dernières heures, il ne s'était même pas rendu compte qu'il

n'avait rien avalé. En attendant de renvoyer un des serveurs chez lui, il décida de profiter du rabais pour les employés. Il se demanda si Aaron se pointerait.

Parvenu en haut de l'escalier, il aperçut Michelle. Elle était en train de boire un soda et de lire un manuel scolaire. En le voyant, elle leva les yeux au ciel et se replongea dans sa lecture. Il s'assit à côté d'elle, à la grande table, mais elle se détourna. Il chercha ses cigarettes, mais il avait donné les allumettes à Robert.

« Salut », dit-il. Sans lever les yeux de son livre, Michelle lui tendit un Zippo noir avec un crâne des Misfits en effigie. Il alluma sa cigarette. Michelle tendit de nouveau son bras, ouvrit et referma plusieurs fois la main d'un air impatient, jusqu'à ce qu'il lui redonne le briquet.

« Merci », dit-il.

Elle grommela. Un morceau d'A Flock of Seagulls passait dans les enceintes. En entendant « I'd Run So Far Away », Bobby rit tout seul. L'idée n'était pas si mauvaise, pensa-t-il.

« La station des années 1980, lança-t-il à Michelle, qui lui tournait toujours le dos. Ça doit être encore Russell aux manettes, aujourd'hui. Il n'y a que lui pour aimer cette merde. »

Michelle feuilletait son livre, elle soupira d'un air exaspéré. Ils restèrent comme ça, en silence, jusqu'à ce que le serveur apporte à Michelle sa commande et prenne celle de Bobby.

« Je peux te demander quelque chose ? dit-il.

– Je suis en train de travailler.

– OK, pas de problème. Désolé. »

A Flock of Seagulls laissa la place à « Take On Me ».

« J'ai demandé à Russell de me mettre avec un autre responsable ce soir », dit Michelle.

Un serveur différent apporta à Bobby des bâtonnets de poulet et des frites. Affamé, il se gointra.

« Je ne suis même pas calé ce soir, marmonna-t-il la bouche pleine. J'essaie juste de choper un service. Mais très bien, je comprends.

– Tu es sûr ? fit Michelle.

– De quoi tu parles ?

– Je parle de cette connerie hier soir avec toi et ton pote, Aaron. C'est

vraiment le fond de ta pensée ? »

Bobby arrêta de mâcher et regarda autour de lui, comme si la bonne réponse à cette question se trouvait quelque part parmi les décorations en plastique et les vieilles affiches de cinéma accrochées un peu partout. Cependant la bonne réponse était introuvable. Elle n'existait tout simplement pas.

« Après les heures que je viens de passer, répondit-il, je ne serais même pas capable de te dire quel est le fond de ma pensée. Pour être très honnête, je ne sais pas non plus si j'en étais capable avant. »

Michelle se leva avec son assiette et s'assit plus près de lui. Ses cheveux noirs et lisses lui masquaient l'œil droit. Elle les rabattit derrière son oreille, mais la mèche glissa et revint lui couvrir une partie du visage, si bien qu'elle devait la ramener régulièrement en arrière. Bobby voulut lui demander pourquoi elle se coupait les cheveux comme ça si elle était toujours obligée de les rabattre, mais il n'avait pas envie qu'elle parte. Ce soir-là elle avait un petit brillant bleu à la narine et une boucle dans le nez, à la manière d'un taureau.

Bobby passa sa langue sur ses dents pour s'assurer que rien ne s'y était logé.

Michelle ramena encore ses cheveux derrière son oreille.

« Comment est-ce que tu peux ne pas savoir ? dit-elle. Soit tu l'es, soit tu ne l'es pas.

– Quoi donc ? Attends, je suis perdu.

– Oui. J'ai l'impression.

– Est-ce qu'on peut reprendre au début ? Je ne comprends pas du tout de quoi tu parles. »

Elle se pencha.

« J'avais raison, non ? demanda-t-elle. Tu es métis, c'est ça ? »

Bobby se redressa et regarda derrière lui pour voir si quelqu'un avait entendu. Malgré ses retrouvailles avec Robert, il voulait que personne ne le sache. Pas maintenant. Il n'avait pas fait mystère de sa réticence à servir les tables de Noirs, à cause de leurs commandes, de leur comportement, de leurs maigres pourboires. Il essuierait un feu nourri de reproches s'il ne révélait pas sa vérité comme il l'entendait – si toutefois il la révélait.

Adossé à la desserte, le serveur responsable de leur carré se frottait le nez

avec ses phalanges pour se le curer discrètement. Trop éloigné pour les avoir entendus.

Bobby porta son regard derrière Michelle, vers le bas de l'escalier qui menait à la salle principale, non loin de là où ils étaient assis. Personne là-bas non plus. Michelle tendit le cou pour se placer dans son champ de vision, sans agressivité, mais ne le laissant pas regarder ailleurs. Dans ses yeux, nulle malveillance, simplement une curiosité intense, voire quelque chose qui ressemblait à de la compassion.

En l'espace de deux jours, la vie de Bobby s'était transformée en négatif photo. Ce qui aurait dû être lumineux était maintenant sombre. Les perspectives avaient changé. Les couleurs s'étaient inversées. Avant sa rencontre avec Aaron, c'était facile, car il n'avait à mentir qu'à lui-même. Il était le Fauve dans le premier numéro de X-Men, certes un mutant, mais caché parmi la foule, il n'était jamais démasqué sauf s'il ôtait ses chaussures et montrait ses pieds de mutant. Après leur rencontre, à l'époque où Aaron cherchait par tous les moyens à être noir, Bobby avait senti poindre la mutation du Fauve aux poils bleus, de sorte qu'il devait prendre garde à ne pas dérapier. Il n'amenait jamais Aaron chez sa mère. Il essayait de le ridiculiser parce qu'il faisait semblant d'être comme « eux », alors qu'« eux », c'était « lui ».

Il regarda Michelle, qui attendait toujours sa réponse. La journée l'avait épuisé, mais il se sentait optimiste, protecteur, et néanmoins vulnérable. Il hocha la tête.

« Je le savais ! » Elle donna une grande tape sur la table. Il lui fit signe de baisser d'un ton et vit que sa propre main tremblait. Ce n'était pas de la peur, pourtant. Il se sentait étourdi, comme tout à l'heure au parc, comme après la première cigarette quand il avait le ventre vide. Soulagé d'un poids. Michelle se cala au fond de sa chaise, les bras croisés, satisfaite mais toujours curieuse. « Pourquoi tout ce numéro, alors ? demanda-t-elle.

– Comment ça ?

– Comme quoi les Noirs ne laissent pas de pourboire. Toutes les saloperies qu'a sorties Aaron hier soir.

– Ce n'est pas un numéro.

– En effet, pas pour lui, ça, je sais.

– Pas pour moi non plus. »

Elle prit une longue inspiration.

« C'est du grand n'importe quoi. »

Face au ton sentencieux de Michelle, Bobby s'échauffa. Il se leva pour partir.

« Attends, qu'est-ce qui se passe ? lança-t-elle. Où est-ce que tu vas ?

– C'était une erreur. Tu sais quoi ? J'ai menti pour te faire marcher. Ha, ha, cette bonne blague, tu es tombée dans le panneau. Oublie tout ce que j'ai dit. »

Elle le rattrapa par le poignet et lui fit signe de s'asseoir. Elle arborait toujours cette même expression, comme si elle ne lui voulait aucun mal. Alors il se rassit.

« Je n'en ai jamais parlé à personne, dit-il. Jamais. Alors c'est peut-être plus compliqué que ça. Peut-être que tu peux garder tes jugements pour toi. » Il fit un geste avec son pouce et son index. « Un petit peu.

– Tu as raison. Je suis désolée. »

Il tira une bouffée sur son inhalateur. Ses poumons se détendirent, mais le médicament le rendit encore plus nerveux ; il prit une autre cigarette et l'alluma. Michelle avait la main sur la joue.

« Quoi ? demanda Bobby.

– À toi de me le dire.

– Te dire quoi ?

– Tu m'as dit que c'était compliqué. Raconte-moi. »

Il lui raconta tout. C'était plus fort que lui. Il lui raconta l'alcoolisme d'Isabel. La vie avec son grand-père. La bagarre dans l'allée et le jour où il avait découvert qui était son père. Le soir où ils s'étaient fait virer de la maison. Comment il avait appris, trop jeune, à retourner Isabel sur son lit, la nuit, quand ses ronflements paraissaient bizarres, pour éviter qu'elle ne s'étouffe dans son vomi. Comment il avait rencontré Aaron, et comment celui-ci était parti en prison. Comment, entre les pourboires de sa mère et son travail quasi quotidien depuis qu'il était en âge de le faire, ils arrivaient parfois à payer le loyer à temps. Comment, enfin, vingt-deux ans plus tard, il venait tout juste de rencontrer ce père dont il avait toujours pensé qu'il les avait abandonnés, ce père qu'il croyait mort.

Pendant ce temps-là, Michelle ne disait rien. Elle buvait ses paroles.

Bobby était affalé sur sa chaise. Il se sentait comme le jour où il avait

couru les deux kilomètres pour la première fois en cours de sport : épuisé mais euphorique. Lorsqu'il regarda sa montre, il fut étonné de constater qu'il avait parlé pendant plus d'une heure. Michelle sécha ses yeux et prit une serviette en papier pour nettoyer son mascara. Elle l'avait entendu, écouté, sans le juger. Il avait retiré le sac de briques de ses épaules et l'avait vidé sur la table devant elle. Cependant il en restait encore une, tout au fond, prise dans le tissu, coincée. Tant qu'il ne la sortirait pas, il ne se sentirait jamais libre, même si se délester de cette brique-là le priverait certainement de toute possibilité d'une vraie liberté. À la fin, ils poussèrent tous deux un long soupir, à l'unisson, et cela les fit rire. Ils voulurent parler en même temps et rirent de plus belle.

« Vas-y, je t'en prie », dit-elle.

Allez. Tu lui as raconté tout le reste. Va jusqu'au bout. Elle te l'a demandé.

« Je crois que j'en ai assez dit, répondit-il.

– Continue.

– Je n'ai jamais raconté toute cette merde. Et aujourd'hui ça fait deux fois. C'est comme si je prenais du recul et que je regardais quelqu'un qui me ressemble en train de le dire.

– Pourquoi à moi ? demanda Michelle. Ton père, ça, je comprends. Mais pourquoi me faire confiance ?

– Parce que tu m'as posé la question ?

– Non, sérieusement.

– Mais je suis sérieux. »

En vérité, il ne savait pas. Après l'incident de la veille, elle aurait très bien pu faire le tour de la partie fumeurs en rigolant, en montrant du doigt Bobby, en le dénonçant. Or elle ne l'avait pas fait, et le reste de l'histoire était sorti. Il avait fallu qu'elle lui pose la question pour que Bobby comprenne pourquoi il lui racontait tout. Et le constat était douloureux.

« Parce que je n'ai personne d'autre, je crois. » Elle fit la moue, et Bobby y lut de la pitié. « Ne fais pas ça.

– Quoi donc ?

– Me regarder comme si j'étais un chiot perdu. » Il haussa le ton. « Je vais bien.

– Je n'ai jamais dit le contraire », rétorqua Michelle sur un ton égal et

calme.

Bobby secoua son paquet mou pour en extraire une autre cigarette, mais seuls quelques bouts de tabac tombèrent dans sa main. Michelle en sortit deux de son propre paquet et les alluma avant d'en donner une à Bobby.

« Alors laisse-moi te poser une question, dit-il.

– Je t'écoute.

– Comment as-tu décidé ? Je veux dire, qui être.

– Je ne te suis pas.

– Tu n'as pas l'air blanche. Mais tu parles plutôt bien.

– Oui. Je parle bien. »

Il leva les yeux au ciel.

« Bref. Tu vois ce que je veux dire.

– Non, je ne vois pas.

– Comment as-tu choisi entre les deux ? demanda-t-il. Allez, arrête de compliquer les choses. Bon, très bien : comment as-tu décidé si tu voulais être noire ou blanche ? »

Elle éclata de rire.

« Oh là là. Tu n'es pas seulement métis. Tu es perdu.

– Sans blague.

– OK. Je ne suis pas métisse. »

Bobby se pencha en avant et murmura :

« Moins fort. Tu es blanche ?

– Quoi ? Non.

– Donc quoi ?

– Noire, crétin. Mes deux parents sont noirs. »

Bobby se renversa sur sa chaise.

« Impossible.

– Pourquoi est-ce que c'est si difficile à croire ? Parce que j'ai "la peau claire" ? Ou parce que je "parle si bien" ? dit-elle en faisant des guillemets en l'air.

– Les deux, en fait. Ta façon de parler, c'est sûr. »

Elle écrasa sa cigarette.

« Donc jusqu'à ce fameux jour dans l'allée de ton grand-père, tu croyais que tu étais blanc, c'est bien ça ? » Bobby fit signe que oui. « Mais quand tu as découvert la vérité sur ton père, est-ce que ta manière de parler a

changé ? Tu es descendu dans le salon, tu as sorti ta bite et tu as balancé : “Yo, Papi, avec la daronne, on va dégager direct” ? »

Bobby se retint de rire.

« C’est encore plus bizarre quand c’est toi qui le dis.

– Tu m’as comprise. Tu ne t’es pas mis à porter tes casquettes de base-ball sur le côté et des maillots de basket Adidas, tu ne t’es pas mis à écouter du rap et à...

– OK, OK. Je vois où tu veux en venir, mais pour moi c’était différent. Je suis différent.

– Eh non. Tu as été noir pendant des années sans le savoir, mais tu ne parlais pas “noir”, dit Michelle en faisant encore des guillemets dans le vide. Tu ne t’habillais pas “noir”, tu ne faisais pas les trucs que tu crois être des trucs de Noirs parce que certaines personnes, ton grand-père par exemple, t’ont expliqué que c’était comme ça et pas autrement. À savoir que si tu es noir, tu dois forcément parler, t’habiller et te comporter d’une certaine manière. Mais tu ne le faisais pas à l’époque et tu ne le fais pas aujourd’hui. Tout ça, Bobby, ces histoires de “parler blanc” ou de “comportement noir”, comme si on était programmés pour se comporter de telle ou telle manière, c’est de la merde. De la connerie. Et je pense que tu le sais. Je pense que tu l’as toujours su. »

Michelle frotta ses mains sur ses cuisses et regarda de nouveau Bobby, l’air d’attendre qu’il parle. Sauf qu’il n’avait rien à ajouter. En quelques minutes, elle avait anéanti toutes les excuses derrière la rhétorique dont on l’avait gavé jusqu’à ce qu’il se convainque lui-même d’y croire. Ses paroles étaient des griffes en adamantium plantées dans le ventre d’un ennemi qui se vidait par terre et essayait désespérément de retenir ses viscères tout en se rendant compte que ça ne servirait à rien. Ils poussèrent encore un long soupir et Michelle se leva.

« Il faut que j’aille pisser, dit-elle. La suite dans quelques instants. »

Elle posa une main sur l’épaule de Bobby et l’y laissa une petite seconde. Lorsqu’elle passa devant lui, il se retourna pour la regarder s’éloigner.

Il avait hâte qu’elle revienne. Il recommença à arracher les cals sur ses mains et se demanda si c’était ce même sentiment qui ramenait sans cesse Isabel à l’alcool, la légèreté procurée par la franchise. Il s’était caché si longtemps qu’il ignorait ce que cela faisait de partager véritablement

quelque chose – de se partager lui-même – avec quelqu’un, sans crainte des jugements et des conséquences. Il n’avait pas peur de Michelle, ni de ce qu’elle ferait de ce qu’il venait de lui confier. Peut-être était-ce une erreur. Mais la façon dont elle le regardait lui donnait envie de s’ouvrir encore davantage à elle. De tout lui dire. Il était submergé ; ses yeux lui brûlèrent.

« Dis donc, se dit-il à lui-même, aujourd’hui tu es vraiment une petite pleureuse. » Il leva les yeux et voulut attraper une serviette en papier à l’autre bout de la table lorsqu’il vit Aaron au pied de l’escalier. En train de le regarder. Depuis Dieu sait quand.

De l’observer.

De l’écouter.

Il n’a pas pu nous entendre, se rassura Bobby. Pas avec Michelle devant lui, pas avec la musique, pas tout en bas de l’escalier.

Jamais de la vie.

Bordel, quand est-ce qu’il est arrivé ?

Pourtant, Aaron le regardait. Bobby le salua de la main. Aaron entra enfin dans la cuisine, comme s’il avait été arraché à une transe. Bobby avait espéré le voir ce soir. Son plan : mettre le reste de l’argent dans le pick-up d’Aaron puis le convaincre de se rendre à la police et peut-être même l’innocenter. Tout ça ressemblait à un plan solide, en tout cas meilleur que pas de plan du tout. Et ce jusqu’à ce qu’Aaron surgisse comme un fantôme en train d’écouter aux portes. Tout s’écroulait.

Bobby sentit une main sur son épaule et sursauta. Michelle se récria :

« Oh, ça va ! dit-elle. Je me suis lavé les mains. Détends-toi. »

Bobby eut un petit rire nerveux. En se rasseyant, Michelle lui jeta un regard perplexe. Elle recommença à parler, mais Bobby ne voyait que des bulles de bandes dessinées au-dessus de sa tête, remplies de symboles de sténo et de gribouillis. Au-dessus de lui, il y avait une bulle de pensée dans laquelle le visage d’Aaron se métamorphosait en Crâne Rouge, braquant un Luger sur lui.

17.

Appuyé contre la desserte, Bobby se rongea l'ongle du pouce. Michelle finit de prendre une commande de boissons et s'approcha de l'ordinateur.

« Il n'a rien entendu, dit-elle.

– Comment le sais-tu ? »

Il prit une autre dose de son inhalateur.

« Je voulais te demander une chose : comment peux-tu faire de l'asthme et fumer en même temps ?

– C'est un métier, répondit Bobby. Comment sais-tu qu'il n'a rien entendu ? »

Elle soupira, envoya la commande en cuisine, puis se pencha contre la desserte, à côté de Bobby. Ils avaient les yeux tournés vers leur rang.

« Je n'en sais rien. Mais franchement... Avec la musique ? En bas ? Et qui te dit qu'il était là depuis longtemps ? Tout va bien, j'en suis sûre. Détends-toi. Pense aux bonnes nouvelles. Il y en a, non ? Ton père, je veux dire. C'est complètement fou.

– C'est vrai. Pas de problème. »

Elle n'avait pas vu Aaron planté là, immobile, en train de le jauger. Après qu'il eut disparu dans la cuisine, Bobby avait demandé à Michelle si elle avait changé d'avis et accepterait de suivre discrètement Aaron – elle avait accepté. Avant le début du service, il lui dit qu'il surveillerait le rang pendant qu'elle servirait les plats. Elle ne demanda pas pourquoi, mais rien qu'à la manière dont elle sourit, il comprit qu'elle avait senti sa peur. Il l'interrogeait dès qu'elle revenait de la cuisine. Aaron avait-il l'air en colère ? De quoi parlait-il ? Lui avait-il dit quelque chose ? Elle lui expliqua que Russell était furieux qu'il ne serve pas en salle et qu'à chaque fois Aaron la regardait avec un drôle d'air.

« Drôle ? Drôle comment ? demanda Bobby.

– Un air bizarre, quoi.

– Bizarre genre : “Tiens, je me demande bien pourquoi Bobby ne sert pas” ? Ou bizarre genre : “Ce fils de pute se cache et je vais le tuer dès que je le verrai” ?

– Merde, Bobby, comment veux-tu que je sache ? Je ne connais pas ce type. Va voir toi-même. »

Bobby secoua la tête et s’attaqua à son autre pouce. Pendant que Michelle faisait le service, Bobby se penchait et rongea son ongle, rongea son ongle et se penchait.

Elle a raison. Calme-toi, bordel. Impossible qu’il nous ait entendus. Je l’aurais vu en bas. Évidemment que je l’aurais vu.

Sauf qu’il ne l’avait pas vu. Ignorant la présence d’Aaron, il avait vomi toute l’histoire de sa vie à cette fille qu’il connaissait à peine.

Putain, j’ai failli lui raconter ce qu’on a fait au jeune.

Aaron aurait entendu cela aussi, et Bobby n’avait aucun doute quant aux conséquences. Aucun.

Il voulait seulement – devait – savoir si Aaron avait entendu la vérité sur son père. Le pire était de ne pas savoir. Non ? Qui sait, Aaron n’aurait peut-être pas été si furieux que ça. Il aurait bien fini par la découvrir, cette vérité, et ils en auraient parlé.

Mais s’il est au courant, ce n’est pas par toi qu’il l’a appris. Tout ce qu’il sait, c’est que tu lui as menti, que tu as dit la vérité à une inconnue avant de la lui dire, à lui.

Bobby prit encore une bouffée de son médicament. Même s’il n’avait pas ressenti l’imminence d’une crise d’asthme, ce geste lui faisait du bien. Néanmoins, c’était sa cinquième bouffée en une heure, ses mains tremblaient, et sa nervosité décuplait son angoisse, l’incitant à recourir encore davantage à l’inhalateur. Michelle revint vers la desserte.

« Tu veux bien gérer une minute ? demanda-t-il.

– Ça fait une heure que je gère. Écoute, je déteste cordialement ce type, mais est-ce que tu t’es demandé une seule seconde si, au cas où il aurait entendu, ça pourrait quand même bien se passer ? C’est ton meilleur ami, après tout. »

Bobby lui jeta un regard incrédule.

« Sors de mon cerveau, tu veux bien ? Et c’était. C’était mon meilleur

ami.

– Tu vas finir par me dire ce qui vous est arrivé ?

– Il me faut une cigarette. Tu es sûre que tu gères ?

– Tu sais que tu vas devoir passer devant lui pour aller fumer dehors, dit-elle.

– Ts-ts. »

Leur desserte était installée juste à côté de la porte du patio et Bobby pointa le doigt dans cette direction.

« Alors vas-y, dit-elle. Mais dépêche-toi. Si Russell te cherche, à toi de te démerder. Hors de question que je me fasse virer. »

Bobby leva les deux pouces en l'air d'un air sarcastique et poussa la porte avec son dos. Quelques centimètres de neige s'étaient entassés sur le perron ; il lui fallut donner quelques coups pour sortir. L'air froid s'engouffra, comme s'il avait ouvert un sas, et les clients lui jetèrent des regards mauvais, tandis que Michelle secouait la tête et lui faisait signe de partir. Il enjamba la barrière basse et marcha vers l'arrière du bâtiment.

Il alluma une cigarette que Michelle lui avait donnée et cracha sur la neige. Elle était moins forte que les siennes et avait un goût dégueulasse, mais au moins elle ne réveillait pas son asthme. Il tira fort dessus. Il pensa à sa mère. Il comprenait de plus en plus pourquoi elle buvait. Ses pensées le rendaient fou. Il avait envie de rentrer chez lui et de s'asseoir à côté d'elle sur le canapé, d'ouvrir une bouteille de vodka et d'attendre le lendemain matin pour voir Robert, de dire à Isabel : Montre-moi comment tu fais, parce que moi je n'y arrive pas.

Il accéda à la plate-forme de livraison. Comme il avait contourné la cuisine, il n'avait pas récupéré son manteau, et entre deux bouffées il frottait la chair de poule sur ses bras. La porte arrière de la cuisine s'ouvrit brusquement. Bobby sursauta. Ses yeux mirent du temps à s'adapter à la lumière. Il distingua seulement une silhouette et regretta aussitôt d'être venu là tout seul. Son cœur battait si fort qu'il en avait les oreilles bouchées.

La porte se referma et Bobby y vit un peu plus clair. Un des commis tirait derrière lui deux grandes poubelles remplies de bouteilles de bière. Pendant qu'il calait la porte pour l'empêcher de se refermer, Bobby s'adossa à la clôture et lâcha un long soupir. Le rideau d'air était à fond et couvrait les

cris et les bruits de la cuisine. Le commis vida la première poubelle. En s'entrechoquant, les bouteilles se brisèrent. Bobby tourna la tête et, à travers la clôture, regarda les voitures garées à l'arrière. Il passa ses doigts dans le grillage et se rendit compte qu'il allait peut-être devoir s'habituer à ce genre de vue : regarder l'extérieur depuis l'intérieur. D'autres bouteilles se fracassèrent : le commis vidait la deuxième poubelle. Bobby fit de nouveau la grimace.

Putain, ressaisis-toi.

Le commis empila les poubelles et retourna à l'intérieur. Juste avant que la porte se referme, quelqu'un la poussa. Aaron s'avança. Il regarda Bobby avec étonnement. La cale qui maintenait la porte entrouverte était à ses pieds, il la fit glisser pour la remettre en place. Bobby se dit qu'il aurait dû prendre ses jambes à son cou pendant qu'Aaron avait le dos tourné, mais il n'avait nulle part où aller et personne chez qui se réfugier. Même s'il échappait cette fois à Aaron, ce ne serait que partie remise. Un simple répit. Il n'en pouvait tellement plus d'avoir peur qu'il voulait en finir.

Aaron alluma sa cigarette et commença à la fumer. Silence complet. Ils étaient Logan et Creed, Wolverine et Dents-de-sabre, à la fois frères et ennemis. Ils s'observaient. Chacun attendait que l'autre montre les crocs et attaque.

Comme la veille au soir, Bobby chercha à tâtons le limonadier dans la poche de son tablier, mais il ne trouva que le paquet de cigarettes à moitié vide de Michelle. Celle-ci n'ayant pas encore de limonadier, il lui avait prêté le sien. Il leva les yeux au ciel et sortit une cigarette.

Si je dois partir, je le ferai en fumant. Dommage que je n'aie pas un bandeau pour mes yeux.

Aaron s'adossa au mur, près de la porte, et regarda Bobby qui le regardait. Bobby savait qu'Aaron jouait avec le temps, qu'il laissait sa peur grandir jusqu'à ce qu'il finisse par balancer toute la vérité, terrorisé. Il se sentirait alors conforté dans ses intentions. Bobby entendit *snikt* dans sa tête lorsqu'il sortit ses griffes le premier.

« Je ne sais pas ce que tu as entendu, dit-il. Ou ce que tu crois avoir entendu. » Aaron haussa un sourcil et recracha la fumée par les narines, à la manière d'un voyou de bande dessinée. « Je n'ai personne à qui parler, vieux, et ce qu'on a fait, ce que *tu* as fait à ce gars, ça me détruit, Aaron. »

Il s'apprêtait à lui annoncer que le jeune Noir était mort mais se ravisa. Aaron lui demanderait forcément comment il l'avait su. Comme Aaron le regardait sans rien dire, il poursuivit. « Je ne dors pas, je mange à peine, et j'ai l'impression d'avoir une crise d'asthme permanente. Je ne lui ai pas raconté ce qui s'est passé, je te le jure. »

Aaron restait collé au mur. Il tirait sur sa cigarette et recrachait la fumée. Il regardait un point derrière Bobby. Celui-ci ferma les yeux et respira un grand coup.

« Par contre je lui ai raconté plein de choses, et si tu as tout entendu, et si tu me détestes, eh bien, tu me détestes, mais je ne peux rien y faire. Même avec la meilleure volonté du monde. »

Aaron jeta sa cigarette dans la neige et vint s'appuyer contre la clôture, juste à côté de Bobby, dont les muscles étaient en alerte maximale, à l'affût du moindre mouvement. Physiquement, il n'avait aucune chance, mais il ne capitulerait pas sans se battre. Il en avait marre de se faire balader comme une souris pour chat. Sous la lumière de la plate-forme, il vit le visage d'Aaron dans ses moindres détails. Lui aussi semblait avoir peur.

« Tu t'es trompé hier soir, dit Aaron d'une voix frêle. Quand j'ai sorti le flingue. Quand tu as dit que tu n'étais pas concerné. Tu es concerné. Tu l'as toujours été. Tout ce qui me concerne, depuis qu'on se connaît, te concerne aussi. » Il soupira violemment, comme s'il venait de terminer une course à pied, et prit une autre cigarette. Le briquet tremblait dans ses mains. Lorsque la flamme éclaira sa figure, Bobby vit qu'il avait les larmes aux yeux. Il avait vraiment peur. « Tu es concerné depuis le jour de notre rencontre dans le car scolaire. J'ai tout de suite su que tu serais mon meilleur ami et que je te connaîtrais jusqu'à la fin de mes jours. Je détestais l'école. Je détestais mes parents parce qu'ils m'avaient envoyé dans cette école, où les gens comme toi et moi étions minoritaires. Où même si j'avais beau tout faire pour m'adapter, je me faisais dégager. Là-dessus, tu es arrivé, et tu n'as pas mordu à mes conneries, et tu m'as défendu, tu t'es battu pour moi, à cause de moi, alors que rien ne t'y obligeait. Tu étais mon héros, mec. Malgré tes goûts de chiotte en matière de *comics*. »

Ils rirent brièvement.

« Aaron », dit Bobby.

Aaron leva la main pour le faire taire et essuya ses yeux.

« Même si c'étaient des journées horribles pour nous deux, je détestais quand l'école était finie. Le week-end, j'attendais seulement une chose, pouvoir te revoir le lundi. Je me suis même mis à lire des Marvel de merde. » Il eut encore un rire rauque. « Je savais que tu savais. Tu savais forcément. Comment imaginer le contraire ? On était les Pédés aux Comics, non ? »

Bobby acquiesça.

« Tu te souviens de ce que tu m'as dit après ? » demanda Aaron.

Bobby hocha de nouveau la tête, mais sa honte l'obligeait à baisser les yeux.

« Eh oui, reprit Aaron. Moi aussi, je m'en souviens. »

Bobby se rappelait également ce qui était arrivé par la suite. Aaron avait pris ses distances, mais rien que de très normal, comme deux copains qui s'éloignent sans être nécessairement brouillés. Au bout de quelque temps, Bobby avait oublié. Lorsqu'ils entrèrent au lycée, et qu'Aaron commença à dealer, Bobby le vit de moins en moins. Aaron se fit de nouveaux amis. Bobby n'avait toujours qu'Aaron, mais il travaillait tellement que, entre Isabel et les loyers à payer, il n'avait pas vraiment le temps de faire autre chose. Il n'y pensait pas beaucoup. Facile pour lui. Impossible, apparemment, pour Aaron. Appuyé tel qu'il était contre la clôture, et malgré sa carrure, il avait l'air d'un homme brisé. Bobby voulut tendre la main et le prendre dans ses bras, mais il redouta la réaction d'Aaron, même là, et eut honte d'avoir peur. Il pensa lui dire qu'il n'était pas le seul à avoir des secrets. Peut-être lui ferait-il sentir que, pour lui non plus, ce n'était pas un problème. Mais peut-être pas. Peut-être qu'il prendrait le premier objet contondant venu et lui casserait la tête.

« Aaron...

– Tu veux savoir pourquoi j'ai fait ça, Bobby ? Parce que quand mon compagnon de cellule est venu me chercher, mon premier soir en prison, il a pris quelque chose qui ne lui appartenait pas. Quelque chose à quoi je m'accrochais pour m'en sortir, quelque chose qui a été détruit quand il m'a poussé contre le mur de la cellule et m'a violé. Quelque chose que j'ai essayé mille fois de récupérer par la suite, pour ne pas devenir dingue, mais c'était trop tard. » Il s'éloigna de la clôture et commença à aller et venir. « Tu me disais tout le temps de ne pas être comme eux. Que c'étaient des

animaux et que je devais avoir un peu de respect pour moi-même. Mais je ne t'ai jamais écouté. En revanche, quand je suis sorti de l'infirmierie et que les mecs de la Fraternité m'ont invité à leur table, à la cantine... Putain, j'ai écouté. Chacun de leurs mots. »

Bordel. Qu'est-ce que j'ai fait ?

Aaron marchait plus vite.

« Alors, quand l'autre singe nous a suivis dehors, devant le O, quand il s'est approché de toi et que j'ai vu à quel point tu avais peur, je n'ai pas hésité une seule seconde pour savoir ce que je devais faire.

– “Devais faire” ? dit Bobby, surpris par sa propre colère. Le moteur était en marche. Tu aurais pu monter à l'intérieur et j'aurais démarré au quart de tour. Tu lui as tendu un piège, Aaron. Tu voulais qu'il nous suive. Tu n'étais pas obligé. Tu l'as voulu. »

Aaron s'avança vers Bobby. Celui-ci recula contre la clôture ; leurs visages étaient séparés de seulement quelques centimètres.

« Il a rigolé, Bobby. Quand j'ai crié au secours. Quand je l'ai supplié d'arrêter. Il a rigolé et, quand il était prêt à remettre ça, il l'a fait. » Ses lèvres s'ourlèrent en un rictus, mais son menton se froissa et des larmes coulèrent. « Donc tu m'étonnes que je l'ai voulu. La vérité vraie, Bobby, tu veux l'entendre ? Je regrette de ne pas l'avoir tué. Je l'emmerde, ce gamin. J'emmerde mon compagnon de cellule. Je les emmerde tous autant qu'ils sont. » Tout en pointant le doigt vers lui, il recula vers la porte. « Et toi aussi, Bobby, je t'emmerde. Ce que j'ai fait, c'est exactement ce que tu as toujours voulu que je fasse. »

Il ouvrit la porte.

« Mais tu l'as *tué* ! »

Aaron s'immobilisa un instant mais ne se retourna pas. Il regagna la cuisine. La porte se referma derrière lui.

Bobby ne s'était pas rendu compte qu'il avait retenu son souffle pendant tout ce temps-là. Il vida ses poumons et s'accroupit. Il avait tout foutu en l'air sans même le savoir. Le jour où Isabel leur avait annoncé, à lui et à son grand-père, la vérité sur son père, elle avait lâché une bombe, mais Bobby s'était dit que les retombées ne concernaient que lui. Se faire passer pour un Blanc n'avait jamais affecté personne d'autre. C'était du moins ce qu'il croyait. Chaque fois qu'Aaron et lui se faisaient emmerder, à chaque insulte

qu'ils essayaient, Bobby s'enfonçait davantage dans son déni. Avec Aaron, il n'avait plus été tout seul. Aaron avait presque été l'ami parfait, sauf qu'il désirait être tout ce que Bobby détestait. Alors il avait ridiculisé Aaron pour son imposture, sans jamais supposer que cela laisserait cette chose en lui, comme un gène mutant qui attendait la première occasion pour réveiller son superpouvoir néfaste.

Sauf qu'on n'était pas dans un *comic*.

Imaginer Aaron repartir en prison lui était pénible, mais savoir qu'il avait assassiné le jeune et qu'il l'avait voulu, cela l'effrayait bien plus encore. Davantage que l'idée qu'il irait probablement lui-même en prison s'il dénonçait Aaron. S'il avait tenu bon et n'était pas entré dans le O, rien de tout cela ne serait arrivé. S'il était resté pour secourir le jeune Noir, Aaron irait en prison, et pas lui. S'il avait jeté à la poubelle l'alcool de sa mère, au lieu de la retourner pour ne pas qu'elle s'étouffe dans son vomi la nuit, peut-être que les choses auraient été différentes pour *eux*, aussi. Ses excuses s'entassaient comme de la merde, sauf qu'il n'était plus le seul à puer. Il avait besoin de se nettoyer, mais il n'était sans doute plus obligé de le faire seul. Son père était là. Et qui sait – son père pourrait l'aider à faire les bons choix.

Robert l'aiderait.

Bobby regagna l'entrée du restaurant. Il aurait préféré marcher jusqu'à l'arrêt de bus et rentrer chez lui, aider sa mère à faire le ménage, puis lui demander de s'asseoir et lui raconter ce qui s'était passé, histoire de chercher ensemble une façon de tout avouer à Robert. Mais ils devaient payer le loyer et il ne pouvait en aucun cas laisser Isabel dépenser l'argent que lui avait donné Aaron. Il trouverait le moyen de le récupérer. À l'entrée, les hôtesse lui ouvrirent la porte avec des regards perplexes ; elles se demandaient d'où il arrivait, alors qu'il était encore à l'intérieur quelques minutes auparavant. Michelle se tenait devant la desserte, occupée à trier des additions et à compter la monnaie. Bobby se dirigea vers elle.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? demanda-t-elle. Ça va, tu t'es bien amusé ? Je me suis fait allumer et Russell est furax. » Elle leva la tête et arrêta de trier les additions. « Oh là... Tu vas bien ? »

Bobby en déduisit qu'il faisait peine à voir.

« Aussi bizarre que ça puisse paraître, ça va bien. » Il regarda les

additions. « On en est où ? »

Au cours des heures qui suivirent, il s'absorba dans le travail. Michelle et lui firent un carton et, à force de charme, délestèrent les clients de leur argent. Bobby riait un peu ; il réussit même à ne pas trop gamberger. Il aida Michelle en salle. Aaron était aux commandes de la friteuse. Il ne supervisait pas le service, mais les fois où Bobby devait prendre les plats sous sa vitre, il ne le ratait pas. Il le regardait dans les yeux. Savoir qu'il arrangerait tout ça, que c'était presque fini, lui donnait un sentiment de liberté.

Bobby redoutait ce qu'il lui en coûterait s'il se dénonçait. Il n'y connaissait rien en droit, mais il savait qu'avoir fui une scène de crime en voiture lui vaudrait plus qu'une simple remontée de bretelles. Dès qu'il s'imaginait finir là où était allé Aaron – et conclure sa première semaine comme lui –, sa bouche devenait sèche. Malgré tout, malgré l'effroi que cela lui inspirait, pour la première fois depuis plusieurs jours il n'avait plus peur d'Aaron et cela lui procurait un peu de réconfort.

À la fin du coup de feu, il avait empoché de quoi payer un mois de loyer supplémentaire. Mais il en voulait plus. Avec l'accord de Michelle, il demanda à leurs deux collègues s'ils souhaitaient rentrer chez eux. Michelle et lui prirent en charge deux rangs supplémentaires. La cuisine renvoya aussi du personnel, de sorte que Bobby vit Aaron assis au bar avec une Budweiser et un verre devant lui. Entre deux gorgées de bière, il ouvrait son Zippo, l'allumait, le refermait d'un coup sec, recommençait. Michelle et Bobby donnèrent congé aux hôtes et passèrent leur temps à tenir la porte ou à installer les clients qui arrivaient. Ceux-ci ne furent pas nombreux, mais chaque nouvelle table signifiait plus d'argent pour Isabel au cas où Bobby irait en prison. Un double service qu'elle n'aurait pas à faire. Peut-être un peu de temps pour aller voir les Alcooliques Anonymes. Il le lui ferait promettre, prison ou non.

Dès que c'était son tour de tenir la porte, il regardait Aaron. Il avait compté au moins trois bières avalées en l'espace de quelques minutes, et une quantité égale de verres vides s'alignait sur le comptoir avant que Paul débarrasse et lui en resserve une autre. Paul, qui n'avait jamais beaucoup apprécié Aaron, était trop content de le faire raquer. Jusqu'à quel niveau d'ébriété irait-il avant de lui dire de s'arrêter ? Il voyait déjà Aaron prendre

le volant, s'encastrent dans un poteau ou passer par-dessus le pont et tomber au fond de la Monongahela. Il ne souhaitait pas sa mort, mais il avait conscience que le renvoyer en prison signifiait plus ou moins la même chose. Cela signifiait aussi qu'il pourrait être aidé. Il raconterait à la police ce qu'Aaron avait subi en prison, et peut-être pourrait-il obtenir une réduction de peine, quelque chose, n'importe quoi. Le constant ping-pong entre ses pensées commençait à lui faire perdre courage et, tandis qu'il pesait le pour et contre, les portes extérieures du restaurant s'ouvrirent. Il poussa la deuxième pour accueillir les nouveaux clients. Darryl fit alors son entrée, accompagné d'un autre jeune Noir. En voyant Bobby, Darryl donna une grande tape sur le torse de son ami et éclata de rire.

« Là, tu en as un juste devant toi », lui dit Darryl.

L'ami siffla entre ses dents et jaugea Bobby, puis les deux hommes marchèrent vers le bar. Une fois en haut, Darryl désigna Aaron à son ami, et Bobby s'affola. Si c'était Aaron qu'ils cherchaient, après ses propos concernant le cousin de Darryl, il l'avait bien mérité. Mais il se pouvait aussi que le cousin de Darryl ait été impliqué dans les agressions qu'Aaron avait subies. Peut-être qu'Aaron se vengerait. Peut-être que ça tournerait mal.

Il fallait vite que la soirée se termine.

Il restait encore une heure avant la fermeture.

Aaron n'avait pas vu Darryl et son ami, ou alors il était trop ivre pour s'en préoccuper. Toutes les tables étant servies, Bobby retrouva Michelle devant la desserte. D'un petit geste de la tête, elle désigna Darryl.

« Ça sent les emmerdes, dit-elle.

– J'aime pas ça.

– Tu crois qu'ils sont là pour toi et Aaron ?

– Darryl sait que la cuisine est fermée, dit Bobby. Donc je doute qu'ils soient venus là pour dîner. »

Michelle soupira.

« Tout le monde est en train de manger, dit-elle. Je vais envoyer les additions. »

Elle s'éloigna avant même qu'il puisse la contredire. Les tables qui n'avaient pas réglé tout de suite lui firent signe pendant qu'elle rendait aux autres la monnaie et les reçus. Les additions furent vite encaissées. Ç'avait

été une bonne soirée. À eux deux, ils avaient gagné davantage que ce que Bobby avait jamais gagné avec un double service. Il sortit un billet de vingt dollars et le glissa à Michelle, qui le refusa. Bobby l'empocha à contrecœur ; il jeta un nouveau coup d'œil vers Darryl et son ami. Ils étaient en train de scruter Aaron, lequel semblait presque endormi, apparemment indifférent à leur présence. Michelle dénoua son tablier, ôta sa casquette de base-ball et passa une main dans ses cheveux.

« Un rendez-vous galant ? demanda Bobby.

– Récupère ton copain et rentre chez toi. »

Elle se dirigea vers la partie du bar où se trouvait Darryl. Bobby la rattrapa par le bras. Elle s'arrêta net.

« Pourquoi ? demanda-t-il. Après ce qu'Aaron t'a dit hier soir. Et même après ce que je t'ai dit. Tu ne nous dois rien.

– Parce que c'est difficile de faire ce qu'il faut. Non ?

– Merci.

– À demain, d'accord ? On forme une bonne équipe. »

Elle s'éloigna, s'approcha de Darryl et de son ami, posa une main sur leur dos. Ils firent volte-face sur leur tabouret et se détournèrent d'Aaron. Bobby décompta rapidement la part des pourboires dévolue à Paul et rejoignit Aaron au bar au moment où il commandait un autre verre. Lorsque Paul sortit la bouteille de tequila, il posa ses pourboires sur le comptoir et lui fit signe de ne plus resservir Aaron. Paul haussa les épaules et remisa la bouteille. Il ramassa les sous et partit s'occuper des autres clients.

« Aaron, il est temps d'y aller, dit Bobby.

– Tout va bien. Où est mon verre ?

– Où sont tes clés ? »

Aaron montra du doigt Darryl, à l'autre bout du bar.

« Tu as vu qu'il y avait nos copains là-bas ?

– Oui, Aaron. Je les ai vus. Tes clés ? Avant qu'ils nous voient.

– En vrai, je ne sais pas ce qui est arrivé à son cousin.

– Quoi ?

– Le cousin de Darryl. Je ne le connais même pas. J'ai peut-être entendu son nom une ou deux fois. J'ai dit ça uniquement pour le faire chier. Et j'ai l'impression que ç'a marché.

– Et le tatouage en toile d'araignée ? »

Aaron siffla le reste de sa bière et fit signe à Paul de lui en servir une autre. Bobby leva la main.

« Je ne voulais pas, dit Aaron. Ce qui lui est arrivé. Le petit jeune. Je... C'est pas mon genre. Je te jure. »

Il s'écarta du comptoir et son tabouret se renversa, mais Bobby le rattrapa juste à temps. Il gardait un œil sur Darryl, toujours distrait par Michelle. Aaron regarda fixement Bobby, puis se redressa. Bobby posa une main sur sa joue et lui donna deux tapes amicales.

« C'était plus fort que moi, reprit Aaron d'une voix tremblante. Tu me crois, oui ?

– On va y aller, vieux. »

Aaron grimaça, hocha la tête, fourra une main dans sa poche et donna ses clés à Bobby. Ses jambes se dérochèrent sous lui. Bobby marchait derrière lui et protégeait ses côtés avec les mains. À l'autre extrémité du bar, Michelle les regarda quelques secondes de trop, ce qui incita Darryl à se retourner. Bobby accompagna Aaron en bas des marches. Jetant un coup d'œil derrière lui, il vit que Darryl attirait l'attention de son ami. Il se hâta de faire sortir Aaron dans la nuit glaciale.

La neige s'était mise à tomber.

Le pick-up vrombit et fit un tête-à-queue sur McKnight Road. Il était tard, il y avait peu de voitures. Les yeux de Bobby passaient de la route au rétroviseur et inversement. Deux phares apparurent, minuscules, dans l'obscurité relative. Bobby sentit son cœur s'emballer. Il ralentit pour ne pas dépasser la limite de vitesse et déboîta vers la file de droite. Aaron remua sur son siège. Sa tête alla se poser contre la vitre côté passager. Il poussa un grognement en inclinant son siège, puis s'allongea, bouche ouverte. Les deux points de lumière grossirent et s'intensifièrent, plus rapidement que ne l'aurait voulu Bobby, jusqu'à se retrouver à moins de trois mètres de son pare-chocs. Son pied écrasa l'accélérateur. Il aurait préféré rouler lentement, en espérant qu'ils le doubleraient, mais la peur fut plus forte. Le pick-up se déporta, et la voiture lui fit un appel de phares. Le feu passa à l'orange. La terreur que ressentait Bobby lui accorda un bref éclair de lucidité, et il comprit qu'en accélérant il augmentait les risques de se faire arrêter par la police. Son histoire passerait alors de la vérité d'un aveu à l'excuse d'un type qui vient de se faire attraper. Il ralentit et freina au feu.

De puissantes basses se firent entendre au moment où l'autre voiture s'arrêta juste derrière eux.

OceanofPDF.com

18.

Après avoir quitté Robert et Bobby, Isabel remonta dans sa voiture et ferma sa portière. Puis elle hurla, elle pleura violemment, elle rit en se tenant les côtes, jusqu'à ce que ça sorte, qu'elle ait mal au ventre, à la gorge. Une fois que ce fut terminé, elle rentra chez elle.

Sur la route, elle alluma la radio. Ce n'était pas son habitude. Son autoradio fonctionnait mal, il y avait de la friture, si bien qu'elle ne trouvait jamais de bonne station. Mais elle avait besoin d'une musique pour accompagner son retour triomphal à la maison. La station de jazz diffusait un morceau entraînant de Miles Davis ; elle monta le son jusqu'au maximum supportable. Puis elle se rendit compte qu'elle n'aimait toujours pas le jazz. Encore une de ces choses qu'elle avait faites pour plaire à Robert, même après toutes ces années. Elle rit, éteignit la radio et tambourina sur le volant au rythme d'un air décousu qu'elle improvisait. En s'interrogeant sur son état euphorique, elle constata avec étonnement qu'elle était vraiment heureuse – mais pas pour elle.

Sûr que Robert aimerait Bobby autant qu'elle. Il voudrait être un père pour lui, et Bobby le voudrait comme père. Il y aurait des questions, mille questions, des regrets, peut-être même de la colère, mais une fois qu'ils auraient surmonté ces épreuves nécessaires ils pourraient reprendre leur vie de père et de fils. Isabel se fit la réflexion, plusieurs fois, que Bobby n'aurait peut-être plus besoin d'elle. D'un autre côté, c'était depuis longtemps le cas. À la façon dont il lui avait parlé avant qu'elle s'en aille, elle se dit que ce n'était même pas une question de besoin, mais de volonté. S'il décidait de partir, de suivre Robert et de recommencer à zéro, eh bien soit, il le méritait. Tous deux le méritaient. Et c'était très bien ainsi.

Bobby ne rentrerait pas avant un moment, et l'appartement était dans un état lamentable. Ç'avait toujours été le cas, mais ce soir-là elle fut choquée.

Sans savoir pourquoi, elle voulait que l'appartement soit impeccable quand Bobby rentrerait. À force de ne pas être utilisé, le bec du nettoyeur pour carrelage s'était encroûté ; le liquide pour nettoyer les vitres ne formait plus qu'une couche bleue et sèche au fond du pulvérisateur. Elle dévissa le couvercle, réussit à faire sortir quelques gouttes du gel et frotta les surfaces avec un chiffon moisi qu'ils avaient noué autour des tuyaux de la cuisine pour empêcher le robinet de fuir. Elle lava le lino, récura la baignoire, nettoya les compartiments du frigo, fit le lit, sortit les poubelles.

Elle essaya de faire briller la merde en espérant qu'elle n'ait pas d'odeur.

Elle ouvrit le congélateur. Elle avait oublié qu'elle avait vidé la dernière bouteille de vodka le premier soir où elle avait croisé Robert. Elle ouvrit donc le placard, sortit le bocal à confiture et prit trente dollars. Pas un de plus. Ils allaient pouvoir payer le loyer, et ce soir-là Bobby travaillait. Ils méritaient de fêter ça. Peut-être même qu'il boirait un coup avec elle. Demain, ils trinqueraient tous ensemble. Isabel se dirigea vers la porte, puis changea d'avis. Il y avait quelque chose qui clochait. S'était-elle trompée ? Elle compta une deuxième fois les billets : il y avait bien plus que nécessaire pour régler un mois de loyer. Bobby avait-il fait des heures sup sans le lui dire ? Commencé un autre boulot ?

Qu'est-ce que tu fais, Izzy ? Tu veux fêter ça ? Tu veux faire semblant de croire que l'alcool que tu vas acheter sera pour quelqu'un d'autre que toi ? Non. Tu es en train de tout foutre en l'air, c'est tout. Je sais que c'est ta grande spécialité, mais il faut que tu arrêtes tout de suite. Au moins ce soir. Au moins en attendant demain. Laisse, laisse à Bobby, laisse-leur la chance qu'ils méritent. Tu crois que ton fils te pardonnera si tu es ivre et que tu n'arrives pas à aligner deux mots ? Je te l'interdis. Je t'interdis de tout faire foirer. Pour qui est-ce que tu veux fêter ça ?

« Pour lui », dit-elle.

Isabel repartit dans la cuisine et rangea les billets. Elle regagna ensuite la chambre et se glissa sous les draps bien bordés. Ses photos de Bobby et de Robert étaient encore dans le tiroir de la table de chevet. Elle les ressortit et les serra contre son cœur. Cela faisait presque une journée entière sans boire. Elle ferma les yeux et fit de son mieux pour ne pas entendre les palpitations dans sa tête.

19.

Robert se faisait klaxonner à chaque feu qui passait au vert. Il n'arrivait pas à se concentrer. Il craignait de ne pas être en forme pour les longues heures de boulot qui s'annonçaient. Il se demandait même s'il allait pouvoir assurer ne serait-ce qu'une heure de travail. Sans parler d'aller rencontrer les parents de Marcus, qui venaient de perdre leur fils. La dernière chose dont ils avaient besoin, c'était d'entendre un médecin qui avait la tête ailleurs. Et il avait vraiment la tête ailleurs. Après un dernier feu vert loupé et un autre coup de klaxon énervé, il quitta la Cinquième Avenue pour s'arrêter sur le bas-côté. Il coupa la radio et se repassa le film des dernières vingt-quatre heures.

Quand Izzy lui avait annoncé que Bobby était son fils, il avait été fou de rage. Il était retourné au travail juste après la fausse couche – bien trop tôt. Tamara et lui étaient plus qu'à l'aise, financièrement parlant ; ils auraient pu se permettre de rester chez eux. Mais la maison, malgré tout son luxe, était déprimante. Tamara se repliait sur elle-même et Robert n'avait personne d'autre. Il lui mitonnait des petits plats, les mettait au frigo, puis s'échappait.

Ils avaient dépensé des fortunes en examens, ils avaient modifié leur alimentation et leurs cycles de sommeil. Robert était passé aux caleçons moulants et avait cessé de prendre des douches brûlantes. Ils mettaient des alarmes pour faire l'amour, et seulement dans certaines positions, selon l'étape du cycle de Tamara, jamais deux fois de suite, et certainement pas après avoir bu. Ils étaient devenus tellement cliniques dans leur rapport à la procréation que leur couple se stérilisa. Pas étonnant, donc, qu'ils se soient effondrés. Il ne restait tout simplement plus rien d'eux.

Avec son père, Robert se disputait souvent, et longtemps, à propos du fait qu'il n'était « pas assez noir ». Dans son esprit, être noir, c'était

correspondre au cliché qu'on attendait de lui. Et cela jamais Robert ne l'accepterait. Postuler aux fraternités Kappa, Omega, Sigma, se faire allumer par les siens au nom de la solidarité, avec dignité, quand nos frères mouraient en voulant échapper aux coups. Fais donc tourner ta canne et marche, fais traîner tes pieds, montre-nous tes belles dents. Danse, négro, danse. Ne change rien.

« Comment veux-tu que je fasse une chose pareille ? » lui demandait-il.

Et pourtant il en était là : encore un Noir à qui une petite Blanche annonçait qu'il avait un enfant.

Son père n'aurait-il pas été fier ?

Il débattit intérieurement de toutes les raisons qui le poussaient à prendre la tangente tant qu'il était temps. Mais il ne pouvait pas se comporter comme ces Noirs qui lui faisaient honte, ceux dont Tamara et lui aimaient se moquer autour d'un verre, parce qu'ils avaient toujours subi leurs railleries, dans leur enfance comme à l'âge adulte. Il ne serait pas le héros malgré lui d'une bonne grosse blague que les Blancs se racontaient entre eux.

Les parents de Marcus n'avaient parlé qu'au neurochirurgien et au médecin en charge du dossier. Robert se sentait légèrement coupable d'avoir échappé à « la discussion ». Bien que rodé, il n'avait pas réussi, cette fois, à trouver la force d'âme qui s'imposait. Cette histoire le touchait trop, ses émotions étaient trop à vif.

Le reste de sa nuit aux urgences passa avec une lenteur insupportable. Des rhumes coriaces, des douleurs mystérieuses et des urines brûlantes, le tout entrecoupé de longs intervalles propices à la réflexion. Il étudia la même page du même dossier médical pendant une demi-heure, y cherchant non pas des renseignements, mais les réponses. *Où tout cela le plaçait-il par rapport à Isabel ? Devrait-il les aider financièrement ? Bobby voudrait-il vivre avec lui ? Et lui, voudrait-il vivre avec Bobby ?*

Il referma le dossier et passa au patient suivant, espérant trouver des réponses dans le jour qui s'annonçait.

20.

Isabel se réveilla dans l'obscurité la plus totale. Ses tempes ne palpitaient plus, elles cognaient. Elle détestait l'abstinence. Elle alluma la lampe de chevet, s'assit au bord du lit et regretta de ne pas avoir la gueule de bois plutôt que cette migraine impitoyable. Il était deux heures du matin passées. Toute l'excitation de la journée précédente l'avait épuisée, elle n'en revenait pas d'avoir dormi aussi longtemps. Bobby avait dû s'endormir sur le canapé. Elle savait qu'elle ferait mieux de le laisser se reposer, mais elle ne pouvait pas attendre le matin pour lui raconter ce que Robert et elle s'étaient dit. « Tu dormiras quand tu seras mort », avait-elle l'habitude de lui dire quand il avait du mal à se réveiller avant l'école.

Pas de lumière dans le couloir. Pas de lumière dans le salon, hormis une lueur orange diffusée par le réverbère à travers la fenêtre. Isabel marcha à tâtons dans le couloir jusqu'à ce que ses yeux s'habituent, puis s'assit sur l'accoudoir du canapé. Lorsqu'elle tendit le bras pour toucher la jambe de Bobby, elle ne sentit rien. L'oreiller était encore posé sur sa couverture repliée.

Bobby ne buvait jamais. Comme il craignait que sa mère ne lui ait transmis un peu plus que sa chevelure bouclée, il ne sortait jamais, jamais, tard le soir. Il ne voulait pas dépenser son argent quand il fallait payer le loyer, ni à n'importe quel autre moment, d'ailleurs. Elle se releva pour allumer et téléphoner au restaurant, espérant qu'il s'y trouvait encore. Peut-être qu'une table de son rang avait décidé de traîner après la fermeture et refusait de régler. Mais aussi tard ?

Avant qu'elle atteigne l'interrupteur, le salon s'emplit soudain de bleu et de rouge : une voiture de police arrivait lentement dans la rue. Rien d'inhabituel ici, à cette heure de la nuit, et pourtant Isabel sentit sa poitrine

se comprimer et ses bras s'alourdir. Elle n'arriva pas à décrocher le téléphone.

La voiture continua de rouler au pas devant la fenêtre.

Isabel était toujours incapable de décrocher. Elle voulut attendre que les gyrophares aient disparu pour allumer, mais ils ne disparurent pas. Ils éclairèrent un peu moins la pièce en s'éloignant de la fenêtre, puis restèrent allumés, et s'éteignirent.

D'un coup. Pas graduellement.

Les flics s'étaient garés.

Dans la cuisine sombre, chaque son résonnait comme une explosion. Le bruit blanc de la télévision du voisin, le ronronnement du réfrigérateur, une portière de voiture claquée dehors. Puis une autre. Son propre souffle, l'afflux du sang dans ses oreilles, les pas dans le couloir, trop lents pour une urgence, trop lents pour dépasser son appartement. Les coups à la porte, doucement, signifiaient qu'ils venaient la voir, mais qu'ils n'en avaient pas après elle.

Elle leur dit non.

21.

Bobby suivait les phares halogènes dans son rétroviseur. Dès qu'il regardait ailleurs, leur lumière puissante laissait des taches orange dans son champ de vision. Les grosses basses étouffées vibraient dans tout le pick-up, jusque dans son torse, mais ce n'était rien par rapport à la cadence de son cœur. Le conducteur fit vrombir son moteur et klaxonna.

Aaron se redressa, l'œil endormi.

« C'est vert, mec. »

Bobby n'avait pas vu. Il souleva le pied de la pédale de frein. La voiture fit rugir de nouveau son moteur puis bifurqua brutalement devant le pick-up et fonça dans McKnight Road. Les feux arrière laissèrent comme une queue de comète avant de disparaître dans la nuit. Bobby reposa son pied sur le frein. Il s'attendait à voir à tout instant la voiture faire demi-tour et à découvrir Darryl et son ami derrière les vitres teintées. Mais la rue était déserte, à l'exception d'une autre voiture qui le dépassa par la gauche et klaxonna.

« C'est quoi ton problème ? » demanda Aaron d'une voix pâteuse et agacée.

Bobby leva la main pour s'excuser, passa à l'orange et roula. Il rit tout seul.

Merci, Michelle.

Pendant tout le trajet, Aaron alterna entre état conscient et inconscient. Il dormait du sommeil agité des ivres morts. Bobby se disait qu'il ne devait pas éprouver comme lui cette sensation de liberté après leurs révélations respectives. Son regard passait de la route à Aaron, qui dans son sommeil relatif semblait calme – les épaules détendues, la mâchoire molle, la colère tenue à distance, du moins pour l'instant. Il se demanda s'il avait jamais véritablement dormi depuis cette fameuse première nuit en prison. Il lui vint

à l'esprit qu'il ne se rappellerait peut-être plus comment retourner chez Cort. Il avait conduit dans un tel état de peur, il espérait que son corps se souviendrait pour lui. Entre les deux trajets, quelle différence ! Maintenant que la menace de Darryl et de son ami s'était dissipée, Bobby se sentait serein. Il savait que le chemin qui l'attendait serait celui qu'il avait choisi.

Que cette nuit ne se terminerait pas comme l'autre nuit.

Les rues étaient de nouveau vides, Bobby eut une impression de déjà-vu. Il y avait une bonne raison à cela. C'était un souvenir concret, et non la lointaine réminiscence d'événements vécus dans le passé d'un autre. Il n'eut pas un regard pour l'Original en passant devant. Il guetta la réaction d'Aaron, mais sa tête restait posée contre l'appuie-tête et dodelinait à chaque bosse de la chaussée. Bobby s'aperçut que le véhicule de patrouille garé en face du commissariat était éclairé de l'intérieur, deux agents étaient assis. Il réprima une envie soudaine d'accélérer.

Il passa au feu. Personne ne le suivait.

Quelques minutes plus tard, il ralentit devant un stop, au coin de la rue où habitait Cort. Il regarda à droite, attaqua le tournant. Mais en jetant un coup d'œil sur sa gauche, il pila brusquement. Deux voitures de police, gyrophares allumés, stationnaient là. Bobby, sentant ses coudes se bloquer, se cramponna au volant : quatre flics se dirigeaient vers l'immeuble. Il voulut réveiller Aaron, mais il se ratatina sur son siège lorsqu'il vit que ce dernier s'était déjà redressé. Ses yeux grands ouverts le foudroyaient.

« Qu'est-ce que tu as foutu ? demanda-t-il.

– Aaron, je te jure, c'est pas moi. Dans le journal. Ils ont dit qu'il y avait des caméras. De la vidéosurveillance.

– Avance tout droit. Lentement.

– Aaron. »

Aaron ouvrit la boîte à gants et s'empara du .45.

« J'ai dit "roule".

– Putain de bordel de merde... OK, OK. »

Bobby relâcha la pédale de frein et franchit lentement le carrefour, ne quittant des yeux les policiers qu'au tout dernier moment. Il arriva au croisement suivant et n'entendit ni sirènes, ni crissements de pneus.

« Tourne ici », dit Aaron.

Bobby braqua le volant. Au moment de négocier le tournant, il regarda

dans son rétroviseur et aperçut un véhicule de patrouille à l'extrémité du pâté d'immeubles qu'ils venaient de quitter.

« Merde, merde, merde, merde. »

Aaron regarda par la lunette arrière et jura. Il se recroquevilla, se prit la tête entre les mains, dont l'une tenait le .45, et poussa un cri désespéré. Il se cogna le front avec la crosse du pistolet.

« Pourquoi ? dit-il. Pourquoi t'as fait ça ?

– Aaron, putain, je te promets que ce n'est pas moi. Je te promets ! »

La voiture de police, maintenant derrière eux, alluma ses gyrophares. La sirène retentit une seule fois. L'agent les interpella à l'aide de son haut-parleur.

« Garez-vous ! »

Bobby sursauta et s'exécuta. Les gyrophares éclairaient l'habitacle du pick-up. Les secondes passèrent comme des années, jusqu'à ce que le policier leur ordonne de baisser leurs vitres et de sortir les deux mains. Bobby voulut ouvrir sa portière. Aaron grogna.

« Tu ne touches pas ce putain de bouton. »

Bobby releva les mains et les posa sur le volant. Elles étaient moites. Aaron regardait le pistolet qu'il tenait entre les siennes.

« Pourquoi ? dit-il en chuchotant. Pourquoi tu m'as fait ça ? Pourquoi tu nous as fait ça ? Tu sais ce qui va se passer si j'y retourne ? T'as une vague idée de ce qu'ils te feront à toi ?

– Aaron, écoute-moi deux secondes, je te jure que ce n'est pas moi. Je n'ai rien fait. »

Il vérifia dans son rétroviseur latéral. Les deux portières du véhicule de patrouille s'ouvrirent et les policiers agrippèrent le toit, l'arme au poing.

« Oh, bordel, Aaron ! Merde, ils ont sorti leurs flingues. S'il te plaît, dénonce-toi. »

Aaron ouvrit la boîte à gants, sortit le chargeur et l'enfonça dans la crosse avec un petit déclic. Les mots de Bobby faillirent rester coincés au fond de sa gorge. S'il ouvrait la portière, les flics lui tireraient dessus. Ou Aaron s'en chargerait lui-même.

« Aaron, s'il te plaît, ne fais pas ça, s'il te plaît, s'il te plaît. Ils vont nous tirer dessus. Je n'ai pas envie de mourir. »

Aaron éclata en sanglots hystériques. Il tenait le pistolet dans ses deux

mains. Une larme tomba sur le canon ; il l'essuya tout en prenant une longue inspiration. Bobby regarda encore une fois le rétroviseur et vit les deux policiers s'avancer vers eux à pas de loup.

« Aaron, range-moi cette saloperie, ils vont nous buter !

– Non. Désolé, Bobby. Je t'aime. »

Aaron pointa le canon sur l'œil de Bobby. Le métal était froid.

Un coup de tonnerre retentit dans l'habitacle. Une lumière blanche accompagna le cri aigu dans les oreilles de Bobby. Il avait le visage mouillé, mais il fut incapable de lever les mains pour l'essuyer. Plus rien ne bougeait. L'éclair violent disparut peu à peu, comme toutes les autres lumières à l'intérieur du pick-up. Bobby regarda Aaron ouvrir la bouche. Il vit les tendons et les muscles de son cou se raidir. Il poussa un cri, mais le bruit fut assourdi par la pression dans ses oreilles.

Alors que son champ de vision s'assombrissait de plus en plus, il vit Aaron introduire le .45 dans sa bouche.

Il entendit une autre détonation. La tête d'Aaron bascula en arrière.

Tout était devenu noir.

22.

La matinée n'apporta aucune réponse, uniquement d'autres questions. L'angoisse de Robert avait atteint des niveaux stratosphériques. À chaque feu, il songeait à tourner et à suivre l'itinéraire qui le ramènerait chez lui à Sewickley et non à Homewood. Mais il continua. Il savait dans quel pâté d'immeubles de Frankstown Road habitait Isabel – elle le lui avait indiqué. En s'y rendant maintenant pour la première fois, il fut gagné par une tristesse qu'il trouvait difficilement supportable. Les voitures étaient garées à touche-touche et les immeubles semblaient désaffectés, cela à quelques minutes de sa maison d'enfance. Sa mère avait créé pour eux un univers qui les protégerait de tout ça. La pelouse – un bien grand mot – était toujours entretenue et la jardinière posée devant la fenêtre toujours pleine de pétunias. Le jardin derrière, minuscule, abritait des gombos qu'elle faisait cuire, embaumant la maison de senteurs qui, quand Robert rentrait de l'école, faisaient comme des mains chaudes sur sa figure. Pourtant, dès qu'il avait pu, il était parti à l'université et avait laissé sa mère seule dans le monde délabré qui l'entourait et qu'elle s'efforçait de maintenir à bonne distance. Pendant ce temps-là, à quelques rues, son petit-fils, un garçon qui essayait de devenir un homme au milieu de tout ça, avait un endroit pour le protéger. Robert se gara.

Le couloir qui menait à l'appartement d'Isabel sentait la ruine, ce que confirmait l'état des murs et du sol. Une télévision hurlait. Robert se posta devant la porte d'Isabel et toqua. Il lissa sa chemise et essuya les commissures de ses lèvres. Il était nerveux. Il se demandait quelle est la meilleure manière de saluer son fils quand on s'apprête à s'asseoir avec lui pour parler du temps perdu. À travers le trou de la serrure, la lumière ne variait pas. Robert toqua plus fort. Il commençait à se sentir bête, et de plus en plus en colère.

Elle n'était pas là.

S'agissait-il d'un traquenard ? Avait-il été manipulé et forcé à revivre des souvenirs qu'il avait tenté d'enfouir par tous les moyens ?

Il donna plusieurs grands coups à la porte.

« Isabel ! »

Derrière lui, une autre porte s'ouvrit. Apparut un Blanc aux cheveux gras, vêtu d'un survêtement et d'un tee-shirt blanc trop petit, gris-brun aux aisselles. Il regarda Robert d'un air méfiant.

« Vous pouvez baisser d'un ton ? Toute la nuit j'ai pas arrêté d'entendre du bruit dans cet appartement.

– Du bruit ? Comment ça ? demanda Robert.

– Hier soir tard ou très tôt ce matin, selon le point de vue. J'ai été réveillé par des cris.

– C'était Isabel ?

– C'est comme ça qu'elle s'appelle ? J'imagine, oui. J'ai regardé par la porte et j'ai vu les flics. »

Robert se pinça l'arête du nez. Il s'agissait donc bien d'une espèce d'escroquerie.

« Ils venaient l'arrêter ?

– À mon avis non, parce que j'ai ensuite vu deux ambulanciers l'emmenner sur une civière. Elle criait, c'était horrible. »

Robert sentit un poids dans sa poitrine.

« J'espère que ça ira pour elle, continua le voisin. Elle n'arrêtait pas de dire “non”... En boucle. »

Ce n'était pas un traquenard, pensa Robert. Elle ne s'était pas retrouvée prise au piège. Mais que s'était-il passé ?

« Où était son fils ?

– Je n'ai vu personne d'autre qu'elle. »

Robert le remercia et repartit en courant. De retour à sa voiture, il prit Frankstown Road et rejoignit à toute vitesse le seul endroit où quelqu'un saurait, peut-être, où était Isabel.

Lou's était fermé. Mais à travers la devanture, il vit Nico en train de découper des citrons derrière le comptoir. Il tapa à la vitre. Nico leva les yeux. En voyant Robert, il n'afficha pas la même expression que la veille au soir. Le mépris était toujours là, mais mêlé d'autre chose. Il déverrouilla la

porte et le laissa entrer. Pendant que Robert prenait un tabouret, Nico plia les coudes et se pencha sur le comptoir.

« Écoute, je sais que tu ne m'aimes pas, OK ? commença Robert. Même si je ne sais pas exactement pourquoi, j'ai ma petite idée. J'ignore ce qu'Izzy t'a raconté ou pas, mais je peux te dire que, à moins que tu lui aies parlé depuis hier soir, une bonne partie n'est sans doute pas ce que tu crois. Si tu sais où elle est, je te demande de bien vouloir me dire ce qui s'est passé. »

Nico croisa les bras et laissa échapper un soupir.

« On s'est vus hier, moi, Izzy et Bobby, reprit Robert. On devait se reparler aujourd'hui. Je suis allé chez eux, mais il n'y avait personne. Bobby m'avait dit qu'il devait s'occuper de quelque chose. Est-ce que ç'a un rapport ? »

Nico sortit un verre rocks et le posa devant Robert. Celui-ci déclina, mais Nico prit une bouteille de Glenfiddich et le servit généreusement.

« Crois-moi, dit-il. Tu vas avoir envie de boire un coup. »

Robert but une gorgée. Nico posa ses avant-bras sur le comptoir et se mit à lui rapporter l'histoire que, selon lui, la police lui avait racontée.

Robert regardait son propre reflet dans le miroir taché qui couvrait l'ensemble du mur derrière Nico.

« Il y a eu une agression avant-hier soir, dit Nico. Il s'avère que c'était l'autre mastodonte tatoué qui était dans le pick-up avec Bobby. Il a balancé une brique sur la tête d'un petit jeune devant l'Original, à Oakland. »

Mon Dieu. Le jeune en soins intensifs.

« Tout a été filmé par une caméra de vidéosurveillance, continua Nico. D'après les flics, il y avait quelqu'un d'autre sur place, parce que ce taré de Monsieur Muscle est monté sur le siège passager d'un pick-up et qu'ils ont démarré à toute berzingue. Comme les images étaient de mauvaise qualité, ils n'ont pas pu voir qui était au volant, mais ils ont pu relever une partie de la plaque d'immatriculation. Ils ont voulu discuter avec l'autre gamin, celui qui accompagnait le jeune qui s'est fait éclater...

– Il est mort, dit Robert.

– Oh, merde. Ça craint. En tout cas, le gars a refusé de parler aux flics. Même pour aider son pote. Il faut en tenir une couche, non ? »

Robert le foudroya du regard, mais Nico ne sembla pas s'en apercevoir.

« Quoi qu'il en soit, il se trouve que la plaque appartient à un autre type,

en liberté conditionnelle. Les flics ont retrouvé l'adresse où il créchait grâce à son contrôleur judiciaire et ils ont envoyé deux véhicules. Ils venaient juste de sortir de leur voiture pour monter à l'appartement quand, tiens-toi bien, le pick-up a déboulé. »

Nico se servit un verre et avala une gorgée.

« Ils pensent que c'est Bobby qui était au volant le soir de l'agression ? demanda Robert.

– Pour l'instant, il n'y a que des hypothèses. Mais oui, sans doute. »

Robert secoua la tête comme pour se débarrasser de cette histoire. Quand ils s'étaient rencontrés, Bobby l'avait pris dans ses bras avec une telle chaleur. Était-il donc capable d'une chose pareille ? Portait-il ce genre de haine au fond de son cœur ?

« Pourquoi est-ce qu'il s'est enfui ? demanda Robert. Pourquoi avoir laissé crever ce gamin ?

– Avant de le juger, sache que Bobby était un bon gars.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Merde, quoi, il a dû avoir peur. Du haut de ses vingt et quelques années, il n'avait sans doute jamais vu un truc comme ça de toute sa vie. Imagine un peu le film d'horreur. Moi aussi, j'aurais bougé mon cul. »

Ils poussèrent au même moment un long soupir.

« Où est Isabel ? voulut savoir Robert. Un de ses voisins m'a dit qu'elle avait été sortie de chez elle en hurlant.

– Tu es médecin, pas vrai ? Quel est le code, déjà, quand on t'emmène après un pétage de plombs ?

– Le 3-0-2. »

Nico claqua des doigts.

« Oui, voilà. Eh bien, ils lui ont fait un 3-0-2, direction l'hôpital psychiatrique du comté. D'ailleurs, ça vaut mieux, à mon avis. Si elle doit affronter ça, elle va devoir rester à sec et se ressaisir. Ce gamin, c'était tout ce qu'elle avait. Il ne m'aimait pas beaucoup, mais il s'occupait d'elle quand elle ne pouvait pas le faire toute seule. » Robert crut entendre la voix de Nico se fêler. Nico vit qu'il le regardait et s'éclaircit la gorge. « En tout cas, à sa sortie, elle viendra habiter chez moi. »

Robert se prit la tête entre les mains.

« Bordel de merde. »

Nico leva son verre et l'invita à en faire autant ; ils trinquèrent.

« Je suis bien d'accord, dit-il. À moi de te poser une question, maintenant. »

Robert leva les yeux vers lui et acquiesça.

« Quand elle s'est réveillée à l'hôpital, dit Nico, elle a commencé à me parler du père de Bobby. »

Robert déglutit péniblement et regarda une fois de plus le fond de son verre en faisant tourner les glaçons.

« Elle n'arrêtait pas de me raconter comment Bobby l'avait rencontré. Elle était encore bien défoncée par les médicaments, et à ma connaissance le père de Bobby était mort, donc ça m'a paru normal, tu comprends ? Qu'ils aient fini par se rencontrer et je ne sais quoi. Je me suis dit que c'était le truc le plus triste que j'aie jamais entendu, mais je comprenais son délire. » Il vida son verre et le rinça dans l'évier. « Et aujourd'hui tu débarques, après être arrivé de nulle part il y a à peine deux jours. » Il posa son verre sur le porte-verres et se planta de nouveau devant Robert, bras croisés. « C'est de toi qu'elle parlait, pas vrai ? »

À force d'être agités, les glaçons de Robert avaient fondu. La surface extérieure de son verre transpirait. Nico semblait connaître la réponse à sa question et attendre qu'elle sorte de la bouche de Robert en personne.

« Oui », dit ce dernier.

La terreur envahissante qui s'était manifestée d'abord dans son ventre devant l'appartement d'Isabel avait grandi et fini par lui comprimer les entrailles, par lui remonter le cœur contre les côtes, si bien que chaque battement résonnait dans ses os. Et lorsque Nico lui avait annoncé que Bobby était mort...

Il eut envie de trouver un moyen de dire à Tamara qu'il était désolé. Il comprenait enfin. À certains égards, il ne s'était jamais approprié l'enfant qu'ils avaient perdu. Parce qu'elle l'avait porté en elle, elle l'avait connu comme jamais lui ne l'avait connu. Elle avait partagé des choses avec ce bébé qui les séparait. Robert ne s'en était pas rendu compte à l'époque, mais il leur en avait voulu. Cette fois, néanmoins, il comprit sans l'ombre d'un doute que Bobby était son fils, car lorsque Nico lui avait annoncé sa mort, l'espace d'un bref instant, il avait eu envie de mourir.

« C'est fou comme il te ressemblait, précisa Nico. Tout blanc qu'il était. Je

n'en reviens pas de ne pas l'avoir remarqué avant. Mais il faut croire que je ne regardais pas vraiment. »

Des larmes roulaient sur les joues de Robert. Il prit une longue inspiration et sécha ses yeux.

« Qu'est-ce que je peux faire ? »

Les épaules de Nico se détendirent et son visage s'adoucit. Il posa ses coudes sur le bar.

« Ne t'approche pas d'elle. Si elle te voit, c'est lui qu'elle verra. »

Robert ferma les yeux et serra les poings. Les propos réfléchis de Nico lui donnaient envie de l'attraper par le col et de le traîner à l'autre bout du bar, mais ils firent mouche. Repensant à Tamara, il se demanda si c'était cela qu'elle avait ressenti – chaque fois qu'elle le regardait, lui revenait en mémoire ce qu'ils avaient perdu. Il desserra les poings, posa ses deux mains à plat sur le bar et se leva.

« S'il te plaît, dis-lui que je suis désolé. »

Il voulut sortir son portefeuille de sa poche de blouson, mais Nico agita la main et lui donna une tape amicale sur le torse. Robert fit le même geste en guise de remerciement. En partant, il jeta un coup d'œil derrière lui. Nico hocha légèrement la tête puis reprit ses préparatifs pour la journée.

Dehors, même s'il faisait un peu plus doux, le vent envoyait des rafales froides. De gros flocons tombaient du ciel gris cendré et, au loin, le tonnerre grondait. Une nouvelle tempête était annoncée, la dernière salve de la tempête du cap Hatteras qui tournait au-dessus de Pittsburgh et remontait vers le nord. Robert regagna sa voiture. Il était hagard. Il se sentait hors de lui-même, mais ne se contentait pas de s'observer. Il voyait tout depuis un autre espace-temps, dans lequel leurs vies à tous suivaient des chemins séparés, d'abord parallèles, puis finissant par converger. Lorsqu'il referma la portière, ces vies se retrouvèrent enfin, comme autant de voitures qui essayaient d'aller plus vite que le feu au carrefour et se percutaient.

Robert se mit à pleurer comme jamais dans sa vie, pour chacun d'entre eux, tous autant qu'ils étaient, et quand il eut fini de pleurer, il mit le contact et rentra chez lui.

Remerciements

Je commence par l'habituelle précaution d'usage : si j'ai oublié quelqu'un, qu'il ou elle sache que cet oubli est involontaire. Tant de gens ont été si généreux de leur temps, de leur amour, de leurs conseils et de leur soutien qu'il m'est assez facile de perdre le compte. Il y a des problèmes plus douloureux.

À mon éditrice, Chantelle Osman. Je te suis éternellement redevable d'avoir vu quelque chose dans cette histoire et d'avoir misé sur elle et sur moi. Au risque de paraître cliché, je n'aurais pas pu avoir une meilleure éditrice, plus patiente, et j'ai hâte de travailler avec toi pendant de longues années.

À mon éditeur, Jason Pinter. Je te sais sincèrement gré d'avoir su donner vie à Agora et de m'avoir fait l'honneur d'appartenir au premier cru. À notre longue et durable collaboration !

Michelle Richter, mon agente, tu as franchi le pas avec moi et je ne t'en remercierai jamais assez. À nos futurs contrats.

Paula Munier, mon histoire n'en serait jamais arrivée là sans ta contribution et tes conseils précieux. J'espère que nos chemins continueront de se croiser lors de nos voyages en écriture.

Papa et Maman, il m'a fallu du temps pour comprendre ce que je devais faire, mais avec votre soutien j'y suis parvenu. Je vous aime tous les deux.

Ted Flanagan. Mon pote. Depuis le premier jour du MFA, nous sommes devenus rapidement amis, et nous sommes maintenant meilleurs amis. Non seulement ça, mais tu es mon relecteur, mon auditeur et mon psy préféré chaque fois que le syndrome de l'imposteur pointe son horrible tête. Le jour où nous ferons des débats et des lectures ensemble se rapproche à grands pas. Merci d'avoir été là à chaque étape. Puisse ta tête dodeliner à jamais.

Diane Les Becquets, Richard Carey, merci d'avoir vu quelque chose dans

mon écriture. Un coup de téléphone aura changé le cours de ma vie.

Merle Drown, Chinelo Okparanta et Mitch Wieland, merci de m'avoir guidé et d'avoir partagé votre sagesse, votre amitié et votre expertise professionnelle. Sans vous, je n'aurais pas trouvé ma voix.

Gabino Iglesias et Matt Coleman, le soutien permanent, et depuis le début, que vous avez apporté à un inconnu rencontré sur Twitter continue de me sidérer. Je suis fier de vous avoir pour amis et de faire partie de votre tribu.

Un grand merci à Kellye Garrett et au reste des Crime Writers of Color, qui deviennent trop nombreux pour que je puisse tous les citer, ce qui est une sacrée bonne nouvelle.

Merci à l'équipe de Cognoscenti, à savoir Kelly Horan, Frannie Carr Toth et Kathleen Burge. Vous avez donné à mes mots une voix et un forum. Je ne l'oublierai jamais.

Bob Shaffer et Sharon Brody, de la WBUR Boston, vous avoir rencontrés et avoir eu la chance de travailler avec vous reste une des expériences les plus mémorables de ma vie. Je vous suis redevable à tous les deux.

Pour finir, Michelle Vercher. Ton amour indéfectible et ton soutien dans ce rêve m'ont encouragé, à tant de moments de doute et d'inquiétude. Tu es ma meilleure amie, ma complice, une mère incroyable, et la meilleure femme qu'un homme puisse espérer avoir. Je ne peux pas imaginer une journée sans que les rires emplissent notre maison. Je t'aime, Peanut.

Dans la même collection

EQUINOX

Racket, Dominique Manotti, mars 2018
Un feu dans la plaine, Thomas Sands, mars 2018
Ceci est mon corps, Patrick Michael Finn, avril 2018
Mamie Luger, Benoît Philippon, mai 2018
Requiem pour Miranda, Sylvain Kermici, septembre 2018
Présumée disparue, Susie Steiner, octobre 2018
L'éternité n'est pas pour nous, Patrick Delperdange, octobre 2018
Les Féroces, Jedidiah Ayres, novembre 2018
L'Étoile du Nord, D.B. John, janvier 2019
Mauvais œil, Marie Van Moere, janvier 2019
La Vague, Ingrid Astier, février 2019
Paradigma, Pia Petersen, février 2019
Cherry, Nico Walker, avril 2019
Ma douleur est sauvagerie, Pierric Guittaut, avril 2019
Le Triomphant, Clément Milian, mai 2019
Glory Hole, Frédéric Jaccaud, mai 2019
L'Idole, Thierry Marignac, septembre 2019
Personne inconnue, Susie Steiner, septembre 2019
La Meute, Thomas Bronnec, octobre 2019
Le Second Disciple, Kenan Görgün, novembre 2019
City of Windows, Robert Pobi, janvier 2020
C'est pour ton bien, Patrick Delperdange, février 2020
Donbass, Benoît Vitkine, février 2020
Joueuse, Benoît Philippon, mars 2020
Marseille 73, Dominique Manotti, juin 2020
The Cry, Helen Fitzgerald, juin 2020
L'Un des tiens, Thomas Sands, octobre 2020
Tu me manqueras demain, Heine Bakkeid, octobre 2020
Lëd, Caryl Férey, janvier 2021

Tous complices !, Benoit Marchisio, février 2021
Un dernier ballon pour la route, Benjamin Dierstein, mars 2021
Serial Bomber, Robert Pobi, avril 2021
L'Heure du loup, Pierric Guittaut, avril 2021
Rendez-vous au paradis, Heine Bakkeid, mai 2021
Pandémonium, Sylvain Kermici, août 2021
Green Man, David Klass, septembre 2021
Garde le silence, Susie Steiner, octobre 2021
Milliame Vendetta, Bernard Muñoz, octobre 2021
La Cour des mirages, Benjamin Dierstein, janvier 2022 (coéd. Nouveau Monde éditions)
Jolies Choses, Janelle Brown, janvier 2022
Les Loups, Benoît Vitkine, février 2022
La Fille du ninja, Tori Eldridge, février 2022
Le chat qui ne pouvait pas tourner, Anne Dhoquois, mars 2022
Mycélium, Fabrice Jambois, avril 2022
Petiotte, Benoît Philippon, mai 2022
Plein Sud, Benoit Marchisio, mai 2022
Quartiers Sud, Bérengère de Montalier, juin 2022
Je suis le fils de ma peine, Thomas Sands, août 2022
La Vengeance des perroquets, Pia Petersen, août 2022
La Lune de l'âpre neige, Waubgeshig Rice, septembre 2022
Cette terre que je croyais mienne, Alain Choquart, octobre 2022
Nous n'allons pas nous réveiller, Heine Bakkeid, novembre 2022
Six Versions T1. Les Orphelins du mont Scarclaw, Matt Wesolowski, janvier 2023

L'exemplaire que vous tenez entre les mains
a été rendu possible grâce au travail de toute une équipe.

Édition : Aurélien Masson
Couverture et conception graphique : Éric Pillault
Illustration de couverture : Éric Pillault
Logo EquinoX : Killoffer
Révision : Emmanuel Dazin
et Isabelle Paccalet, avec Alice Posière
Mise en page : Soft Office
Photogravure : Point 11
Fabrication : Marie Baird-Smith
Commercial et marketing : Pierre Bottura
Coordination : Jean-Baptiste Noailhat
Marketing et communication digitale : Clémentine Malgras
Relations libraires : Laura Darmon
Presse et communication : Hind Boutaljante
avec Axelle Vergeade
Les Arènes du savoir : Pierre Bottura avec Marc Blactot,
Adèle Hybre, Guillaume Lollier et Clémentine Malgras

Rue Jacob diffusion : Élise Lacaze (direction), Katia Berry
(grand Sud-Est), François-Marie Bironneau (Nord et Est), Charlotte Jeunesse (Paris et
région parisienne),
Christelle Guillemot (grand Sud-Ouest), Laure Sagot
(grand Ouest), Diane Maretheu (coordination),
Charlotte Knibiehly (ventes directes) et Camille Saunier (librairies spécialisées)

Distribution : Interforum

Droits France et juridique : Bertille Comar
et Geoffroy Fauchier-Magnan
Droits étrangers : Sophie Langlais
Accueil et librairie : Laurence Zarra et Lucie Martino
Envois aux journalistes et libraires : Vidal Ruiz Martinez
Comptabilité et droits d'auteur : Christelle Lemonnier,
Camille Breynaert et Christine Blaise
Services généraux : Isadora Monteiro Dos Reis

OceanofPDF.com

Titre original : *Three-Fifths*
Première publication par Polis Books, en 2019, aux États-Unis
© 2019 by John Vercher
© Les Arènes, Paris, 2023, pour la traduction en langue française

OceanofPDF.com

Les Arènes,
17-19, rue Visconti, 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80

Pour découvrir nos nouveautés, rendez-vous sur notre site arenes.fr.
Retrouvez les vidéos inspirées de nos livres sur la chaîne [YouTube](#) « Les Arènes du Savoir ». Et suivez-nous sur les réseaux sociaux !



@les_arenas

OceanofPDF.com

ISBN papier : 979-10-375-0821-8
ISBN numérique : 979-10-375-0893-5
Dépôt légal : Février 2023

Cette édition électronique du livre *Sangs mêlés* de John Vercher
a été réalisée le 6 décembre 2022 par Soft Office.

OceanofPDF.com

En France, un livre a le même prix partout. C'est le « prix unique du livre » instauré par la loi de 1981 pour protéger le livre et la lecture. L'éditeur fixe librement ce prix et l'imprime sur le livre. Tous les commerçants sont obligés de le respecter. Que vous achetiez votre livre en librairie, dans une grande surface ou en ligne, vous le payez donc au même prix. Avec une carte de fidélité, vous pouvez bénéficier d'une réduction allant jusqu'à 5 % applicable uniquement en magasin (les commandes en ligne expédiées à domicile en sont exclues). Si vous payez moins cher, c'est que le livre est d'occasion.

OceanofPDF.com